



AUGUSTE EHRHARD  
DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON

LE PRINCE  
DE  
PUCKLER  
MUSKAU

— II —

DU ZÉNITH  
A LA TOMBE

(1834-1871)

II



LIBRAIRIE PLON

LE PRINCE  
DE PÜCKLER-MUSKAU



DU MÊME AUTEUR  
A LA MÊME LIBRAIRIE

*Une vie de danseuse. Fanny Elssler.*

**Le Prince de Pückler-Muskau.** Tome I. *De l'aube au zénith (1785-1834)*..... Un vol.

1956



LE PRINCE DE PÜCKLER-MUSKAU

D'après une lithographie du portrait du Prince par Krüger.

*(Communiquée par M. le comte Frédéric de Pückler.)*

Inv. A. 45.588

AUGUSTE EHRHARD

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON

LE PRINCE  
DE PÜCKLER-MUSKAU

II

DU ZÉNITH A LA TOMBE  
(1834-1871)

*Avec un portrait*



PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS - ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6<sup>e</sup>

*Tous droits réservés*

62/61

BUCURESTI  
64455

CONTROLE 1922

re los/03

**B.C.U. Bucuresti**



**C62161**

Copyright 1928 by Librairie Plon.

Droits de reproduction et de traduction réservés  
pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

# LE VOYAGE DE SEMILASSO

## CHAPITRE PREMIER

### DE CARLSBAD A TOULON

Départ de Carlsbad. Projet de voyage en Amérique. — A travers l'Allemagne; Bayreuth, Bamberg. Désespoir de Lucié. — Paris. Louis-Philippe. Pückler aux Tuileries. Éloge de Louis-Philippe. Sophie Gay, Mme de Girardin, Musset. Chez le marquis de Custine. Anecdotes sur Mme de Staël et Mme Récamier. — Rencontre avec Chateaubriand chez Mme Récamier. — Un dîner chez Mme Benjamin Constant avec Balzac et Béranger. — Duel à la frontière belge avec le colonel prussien Kurssel. — Les châteaux de la Loire. La province française. Les commis voyageurs. — Bordeaux. Les Pyrénées. L'hôtel de France à Tarbes. Les jolies filles de Lourdes. Argelès: un menu. — Toulouse; Marseille. — Un prince allemand, un lord anglais et un universitaire français à Toulon.

Göethe datait de Carlsbad ce qu'il appelait son hégire, son départ mystérieux pour l'Italie. C'est de Carlsbad aussi que le prince de Pückler-Muskau s'échappa secrètement dans les premiers jours de juin 1834 pour courir le monde.

Quel démon poussait le châtelain de Muskau à quitter la magnifique résidence qu'il embellissait depuis dix-sept ans avec une passion ruineuse, à se séparer, sans la prévenir, de Lucie, la femme toujours chérie, qui, malgré le divorce, était restée sa compagne et la confidente de ses pensées? Il partait, le cœur serré, en songeant à toutes les douceurs dont

il se privait volontairement. Mais il était ainsi fait. Sa nature réclamait, à des intervalles déterminés, des distractions, du changement, de la nouveauté, « comme on a besoin d'air pour vivre, » disait-il. Ses poumons aspiraient à se dilater loin de cette Prusse qui sentait le renfermé, où un geste d'indépendance comme la publication de *Tutti Frutti* soulevait des clamours formidables. Les énergumènes et les pharisiens demandaient que l'auteur de cette courageuse satire fût puni d'arrêts de forteresse. Quoique Pückler se rit des menaces et n'eût pas été fâché au fond de s'entourer de l'auréole du martyre, il préféra laisser derrière lui la meute des aboyeurs.

Son regard se fixa d'abord sur Paris. Son amie Sophie Gay l'y attendait, prête à lui donner de nouvelles preuves d'une tendresse qui ne s'était pas éteinte depuis le congrès d'Aix-la-Chapelle. Elle lui avait promis de le mettre en rapport avec les célébrités de l'école romantique. Il était curieux aussi d'observer de près les effets de la révolution de Juillet, le mécanisme de la monarchie bourgeoise et l'adaptation à la France de ce gouvernement constitutionnel qu'il avait admiré en Angleterre.

Le terme du voyage devait être l'Amérique. Pückler subissait l'attraction que le Nouveau-Monde exerça sur l'Allemagne avec une force particulière entre 1830 et 1840. Les naufragés de la vie émigraient en masse. Les démocrates enviaient les beautés d'un régime de liberté. Les poètes voyaient en imagination des spectacles grandioses de la nature. Les artistes commençaient à faire des tournées dans le fabuleux Eldorado. Un mot à la mode était celui d'« *Europamüde* », las de l'Europe. Pückler, faisant le récit

de son voyage, s'appellera Semilasso. S'il se dit à moitié las seulement, c'était pour indiquer que son désenchantement n'avait rien de tragique. Il quittait l'Allemagne dans l'état d'âme d'un désabusé, mais qui ne désespérait pas de reprendre vigueur au contact avec une nation jeune.

Les adieux à Carlsbad furent exempts de mélancolie. Pückler humait avec délices dans les salons l'encens que lui faisaient respirer la reine de Wurtemberg, des princesses et des duchesses. Chez la duchesse d'Angoulême il s'amusa de la vulgarité de la Dauphine, de la mésaventure d'une comtesse autrichienne dont la coiffure s'accrocha au lustre, d'une robe couleur de crapaud qui donnait à la princesse de Hohenzollern un air de cadavre. Chez lady Shrewsbury il caressa le caniche Léo, cadeau du pape Léon XII, qui prenait des poses d'une gravité toute pontificale. A l'hôtel les filles de la comtesse Potocka le régalaient de musique. Une ancienne dame d'honneur de la cour de Russie lui raconta qu'elle était à Weimar lors de la rencontre d'Alexandre I<sup>er</sup> et de Napoléon. L'empereur des Français, exagérant sa sollicitude pour la santé du souverain russe, lui posait sur le résultat de ses digestions des questions gênantes. Cette dame vit l'empereur entrer dans une violente colère, parce que personne ne comprenait ce qu'il voulait, quand il demandait qu'on lui amenât Wieland, dont il prononçait le nom *Weylande*.

La bonne humeur de Semilasso ne se laissa pas assombrir à Egra par le souvenir du meurtre de Wallenstein et ne se démentit pas à Franzensbad, station thermale égayée par d'accortes grisettes en pimpant costume. Alexanderbad n'eut pas de bai-

gneur plus aimable, plus jeune, plus beau, plus intelligent, plus savant, plus vertueux, plus aimé, plus fêté que lui : c'est lui-même qui le dit. Il s'explique : il était le seul client de cette ville d'eaux. L'inspecteur des bains, un ancien soldat de Napoléon, lui raconta des histoires tantôt épiques, tantôt épicées. A table, il était servi par un oncle d'Henriette Sontag ; cet homme prétendait avoir à Trèves une cousine plus belle encore que la cantatrice. « Ma foi, écrit Pückler à Lucie, cela fait venir l'eau à la bouche. » A Wunsiedel il eut un souvenir pour Jean Paul Richter, le romancier, et pour l'étudiant Maurice Sand, l'assassin de Kotzebue.

Avant d'arriver à Bayreuth, Pückler fit halte à l'Ermitage. C'est là qu'avait habité Lucie à l'époque où son père, le prince de Hardenberg, administrait les margraviats de Bayreuth et d'Anspach. La jolie résidence était abandonnée ; l'herbe avait envahi les jardins ; l'eau croupissait dans les bassins ; les façades s'effritaient ; les appartements sentaient le mois. A Bayreuth on joua *Fidelio* de façon détestable dans la magnifique salle du vieux théâtre où, quarante ans plus tard, Wagner vengea Beethoven par une exécution triomphale de la *Neuvième Symphonie*.

Bamberg était une Capoue. Le cuisinier de l'hôtel confectionnait de tels plats que Pückler l'embrassa. On y buvait des vins exquis de Wurzbourg et une bière non moins délicieuse. Un cocher facétieux promena le prince à travers la Suisse franconienne. Aux portes de Bamberg, la Theresienwiese retentissait des flonflons de la foire annuelle. Pückler prit sa part des réjouissances populaires. Il conduisit de jeunes dames à de bouffonnes courses de chevaux et à une

représentation donnée en plein air par des officiers. La bande voulut rentrer en ville à pied ; elle s'embourba dans un endroit marécageux ; les messieurs se passèrent les dames à bras tendus par-dessus les fossés. C'était à mourir de rire.

Pendant ce temps quelqu'un pleurait. A Carolath, auprès de sa fille Adélaïde, Lucie s'abandonnait au désespoir. Le voyage de son « Lou » chéri s'annonçait sous de sombres auspices. Cette famille de Liehrs, qui se prétendait offensée par un récit de *Tutti Frutti* ne se contenta pas des regrets exprimés par le narrateur, trop fidèle sans le savoir. Une note désobligeante qu'elle publia dans la *Gazette de Breslau* menaça de rendre un duel inévitable. Lucie, quoiqu'elle tremblât pour les jours de son ami, ne lui conseilla pas de nouvelles concessions. Cette blonde grasse et larmoyante avait des gouttes du sang de Chimène.

Ses angoisses redoublèrent quand elle apprit l'itinéraire véritable. Pückler l'avait préparée par degrés à la terrible révélation. Malgré toutes les précautions prises, lorsque, le 14 juillet 1834, il lui dévoila son plan, elle en reçut au cœur un choc affreux. A l'effroi que lui causaient les dangers d'un voyage en Amérique et la perspective d'une longue séparation, s'ajoutait un sentiment cruel : son ami, son confident des bons et des mauvais jours, lui avait caché la vérité ; il avait même menti, puisque, au moment des adieux, il s'était dit guéri de sa passion des grandes expéditions. Cependant cette âme brisée n'eut pour le perfide que des paroles de pardon et d'amour : « Que Dieu protège ton entrée et ta sortie, ton cœur, ton âme, ton corps, ton honneur, tout ton bonheur sur terre, car la nature est un lieu de passage ; elle est

la peine et la souffrance, et il n'y a de délices que dans la mort. La vie tue. » La tendresse aiguise même le sens pratique de Lucie au plus fort de sa douleur. Pückler, berné par un domestique qui avait simulé une maladie pour ne pas aller en Amérique, avait pris l'habitude de cirer lui-même ses bottes, de faire son thé, de se teindre les cheveux et la moustache sans aucun secours. Il se demanda pourquoi il emmènerait à grands frais un valet de chambre. Mais Lucie ne pouvait se faire à l'idée qu'il s'embarquerait seul. Elle mangerait son pain sec, s'il le fallait, disait-elle, pour qu'il eût auprès de lui un serviteur honnête et dévoué.

Pour rattraper le temps que lui avait fait perdre la comédie jouée par son domestique, Pückler brûla les étapes. Après de brefs arrêts à Wurzbourg, à Aschaffenbourg, à Francfort chez Rothschild, à Mayence, il arriva le 26 juillet à Paris et descendit à l'hôtel du Danube, rue Richepanse.

\* \*

Paris, qui avait ébloui Pückler cinq ans auparavant, à son retour d'Angleterre, lui fit en 1834 l'effet d'un village, « l'un des plus sales qui soient, » écrivit-il à Lucie.

Plein de préventions contre le roi citoyen, il vit Louis-Philippe passer les troupes en revue le 28 juillet, à l'occasion de l'anniversaire des Trois Glorieuses. Un mélange d'énergie et d'amabilité qui le frappa dans les traits du souverain modifia ses sentiments. Il constata la grande popularité de Louis-Philippe parmi la foule. Il admira la bonne tenue des régiments

et jusqu'à l'allure martiale de la garde nationale.

La cour lui fit l'accueil le plus flatteur. Il passa une soirée dans l'intimité de la famille royale aux Tuileries. Tandis que la reine, Madame Adélaïde et quelques dames cousaient ou brodaient autour d'une table couverte d'un tapis vert, Louis-Philippe fit, à propos des *Lettres d'un Trépassé* qu'il avait lues, d'ingénieuses remarques sur les mœurs anglaises et donna son avis sur la meilleure façon de voyager en Amérique.

Le 9 août Pückler dinait aux Tuileries, assis à la droite de la reine. Le roi-citoyen, dont les journaux légitimistes raillaient la mesquinerie bourgeoise, avait une table qui, par la finesse du menu, la qualité des vins, le luxe de la vaisselle, la correction du service, pouvait se mesurer avec la table renommée du roi George IV d'Angleterre. Après le dîner, on alla prendre le frais sur la terrasse. Pückler, sollicité de donner son opinion sur l'aménagement des jardins, insinua qu'ils péchaient par excès de symétrie. Louis-Philippe raconta des aventures de sa vie mouvementée. Guizot et Dupin arrivèrent à la fin de la soirée et Pückler goûta fort leur conversation. Rendant compte à Lucie des « honnêtetés » dont le roi continua de le combler les jours suivants, il dit : « Nous ne sommes pas gâtés à ce point-là chez nous. »

Les *Pérégrinations de Semilasso* contiennent une apologie enthousiaste de Louis-Philippe, le sauveur de la France, l'homme de la Providence, le vainqueur de l'anarchie. Ce dithyrambe n'était pas l'adulation d'un partisan trop sensible aux politesses royales ; il reprenait, sur le mode lyrique, la doctrine, déjà exposée dans les *Lettres d'un Trépassé* et dans *Tutti*

*Frutti*, d'un régime constitutionnel fondé sur la volonté nationale. Pückler exaltait la monarchie de Juillet aux dépens de la monarchie de droit divin soutenue par le clergé. En politique extérieure il prenait le parti de Louis-Philippe contre l'Angleterre qu'il détestait. L'heure lui paraissait opportune pour liguer la France et l'Allemagne contre la rapace dominatrice des mers.

Que l'hommage rendu à Louis-Philippe fût entièrement désintéressé, il serait téméraire de le prétendre. Les sympathies rencontrées aux Tuileries ranimèrent chez Pückler son ancien espoir d'être nommé ministre de Prusse à Paris ; il remplacerait à la légation M. de Werther, hostile au régime nouveau. Il convoitait aussi la croix de la Légion d'honneur.

Louis-Philippe, de son côté, avait tout intérêt à se faire un ami d'un des plus brillants représentants de l'aristocratie allemande, d'un prince dégagé des préjugés légitimistes, d'un écrivain lu dans les deux mondes. Il s'assurait pour son trône fragile un appui précieux auprès des chancelleries européennes et il connaissait le pouvoir d'une bonne plume sur l'opinion publique.

\* \* \*

Une grande partie de la haute société parisienne était à la campagne. Cependant, chez la baronne de Delmar, Pückler passa des moments exquis en compagnie de la comtesse de Noailles, de la princesse de Poix, de Mme de Girardin et de Rossini, dont l'urbanité le séduisit. Sophie Gay se mit en quatre pour le produire dans les salons. Chez sa fille, Mme de Girardin, elle lui fit faire la connaissance d'Alfred de Mus-

set. Elle le conduisit à la campagne chez le comte de Rességuier, et une autre fois à Montmorency, chez le marquis de Custine. Nulle part peut-être il ne subit plus vivement que dans la villa de ce parfait grand seigneur le prestige du génie français qui se révélait à lui dans l'harmonieuse richesse de l'installation, dans la courtoisie du maître de maison, dans l'intelligence cultivée des hôtes, dans l'éblouissant feu d'artifice de la conversation. Il entendit d'amusantes anecdotes sur Mme de Staël. Quelqu'un cita un mot de Necker qui aurait dit à sa fille aussi décolletée que peu jolie : « Puisque vous montrez tant de choses qu'on ne devrait pas voir, ma fille, cachez au moins votre visage. » On rappela aussi l'apostrophe de Napoléon à la vue de ces mêmes appas largement étalés : « Madame, avez-vous nourri tous vos enfants ? » Victor Hugo fut défini « l'auteur le plus vrai dans l'impossible ». Custine, qui savait l'allemand, avait sur sa table le *Livre de Rahel* et parla finement du génie de cette femme exceptionnelle. Pückler revint de Montmorency fasciné. Tout ce qu'il avait vu et entendu se réunissait, écrivit-il, pour lui laisser de cette journée « l'image d'une perfection de la vie de société comme on la rencontre rarement et, peut-être jamais, hors de France, à un degré aussi élevé ».

Un autre jour, en conduisant Pückler au Louvre, Sophie Gay lui narra une nouvelle anecdote sur Mme de Staël. Mme Récamier étant venue inopinément à Coppet, Mme de Staël lui dit : « Ma pauvre amie, que vous allez vous ennuyer ici ! Pas une âme vivante pour vous faire la cour ! » Alors elle sonna pour qu'on priât son fils Auguste de descendre. Le jeune homme, s'arrachant à la lecture de philosophes,

arriva en robe de chambre. Devant la belle visiteuse il eut honte de sa tenue négligée et balbutia des excuses. Sa mère augmenta son trouble en lui ordonnant de tomber immédiatement amoureux de la divine Juliette. Celle-ci riait aux éclats. Mais on ne badine pas avec l'amour. Auguste n'obéit que trop à l'ordre maternel et souffrit cruellement d'une passion qui resta sans récompense.

Mme Récamier n'avait pas oublié le brillant cavalier qui avait fait battre à Aix-la-Chapelle des cœurs plus sensibles que le sien. Elle le revit avec plaisir et, faveur insigne, fit venir Chateaubriand chez elle pour lui présenter Pückler. Le dieu consentit à cette rencontre. Les *Pérégrinations de Semilasso* disent à ce propos : « On reconnaît facilement qu'à tous égards il est l'homme le plus éminent dans le royaume de l'esprit en France. A mon sentiment, il y a très peu de grands hommes qui, dès le premier coup d'œil, appellent autant la sympathie que lui. Il paraissait du reste bien disposé et parla assez volontiers, chose qui, dit-on, ne lui arrive pas toujours. La conversation tomba sur les *Mémoires*; d'après ce qu'il a laissé entendre à ce sujet, j'ai peu d'espoir qu'il les fasse paraître de son vivant... Ses perspectives pour l'avenir semblaient assez pessimistes. »

Mme Benjamin Constant, veuve de l'orateur, cousine par alliance de Pückler, réunit pour dîner avec lui Béranger, Balzac, le philosophe Lherminier et le sculpteur Bra. Il s'était représenté Balzac sous des traits imposants; il trouva au contraire, écrivit-il à Lucie, « un petit gros réjoui avec une grande tête et une face d'enfant, ayant l'air d'avoir vingt ans tout au plus. Pas très bon ton et rien de distingué

dans toute sa personne, mais d'une conversation assez amusante, toute naturelle et sans prétention. » Son génie luisait dans la flamme étrange de son regard. Le champagne excita la verve des convives, surtout de Béranger. Comme on n'entendait que lui, on piqua des épingle dans une bougie pour mesurer le temps qui serait accordé à la faconde de chacun. Béranger vanta la vertu de l'humilité. « Non, s'écria Balzac avec feu, je n'en veux pas, de votre humilité. J'aime l'hercule de la halle qui, dans la conscience de sa force, ne doute de rien. » Pückler aurait voulu céder son tour de parole, en alléguant que sa cousine l'avait invité non pour parler, mais pour entendre. Comme on insistait, Béranger intervint. « Pardieu, messieurs, s'écria-t-il, que dira-t-on de la politesse française, si nous mettons à monsieur le poing sur la gorge pour lui forcer la parole? » — « Sans doute, messieurs, dit Pückler, il serait trop dur pour moi, si votre supériorité, après m'avoir causé tant de plaisir, finissait par m'étrangler. »

« Voilà, ma chère Adélaïde, écrivit Pückler à la princesse de Carolath, un dîner français ; c'est plus gai que les nôtres. »

Il revit à l'Abbaye-aux-Bois Mme Bonaparte-Wyse, qui lui pardonna d'avoir raconté sa tentative de suicide dans les *Lettres d'un Trépassé* et le mena chez la duchesse d'Abrantès, vivant album de souvenirs. L'excentrique duc de Brunswick, chassé par ses sujets en 1830, lui raconta jusqu'à deux heures du matin chez Tortoni des épisodes de son existence cahotée.

Fanny Elssler triomphait alors à l'Opéra dans la *Tempête*. Il ne semble pas que Pückler ait approché la belle danseuse qu'avait protégée son amie Rahel

Varnhagen, mais il se rangea de son côté dans la lutte engagée entre elssléristes et taglionistes, les partisans de Marie Taglioni.

L'Opéra-Comique donnait le *Pré aux Clercs*, le Théâtre-Français *Bertrand et Raton*, l'Odéon *Henri III et sa cour*, la Porte-Saint-Martin *Lucrèce Borgia*. Pückler se rendit à ces spectacles et à d'autres où il applaudit Arnal, Léontine Fay, Virginie Déjazet.

En somme, ce « gros village de Paris » était habitable. Pückler y serait resté volontiers, écrivait-il à Lucie, « pour filer sa douce vie entre de bons dîners, d'amusants spectacles, de jolies filles. » Il ne lui manquait, pour être complètement heureux, qu'un appartement élégant, un bon coupé pour le soir et trois beaux chevaux pour le matin.

\* \* \*

Mais quelqu'un troubla la fête. Le colonel Kurssel s'obstinait à vouloir venger l'honneur de la famille de Liehrs. Pückler soupçonnait ce farouche militaire de se laisser manœuvrer par la réaction qui voyait dans un duel un moyen de supprimer un adversaire exécré. Confiant en sa force au pistolet, il se faisait fort d'abattre le pauvre homme, et il n'aurait pas été fâché de donner une bonne leçon aux malveillants. Cependant il essaya de la conciliation. Le colonel s'étant refusé à toute transaction, il fut décidé qu'une rencontre au pistolet aurait lieu à la frontière belge, près de Verviers. Pückler avait espéré que le général Gourgaud ou le général Exelmans lui servirait de second. Empêchés l'un et l'autre, ils recommandèrent, pour les remplacer, le colonel Ca-

ron, « une vieille moustache du temps de Napoléon. »

Le 27 août Pückler prit congé de la famille royale à Saint-Cloud ; il reçut de Louis-Philippe de nouveaux conseils pour son voyage en Amérique et en donna à la reine pour le jardin des Tuileries. Dans la nuit du 4 ou 5 septembre, après un souper chez Véfour, il partit avec Caron pour la frontière belge, assez mal en point ; il souffrait de la migraine et d'une rage de dents. A Liège, à l'hôtel de l'Aigle Noir, il médita sur la mort qui l'attendait peut-être. « Je me trouve, écrivit-il, dans la situation d'un homme qui a dansé au bal juste assez pour ne pas être fatigué et pour avoir encore envie de danser le cotillon, mais qui, si un ami l'invite à s'en aller, rentrera tout aussi volontiers chez lui. » Cette philosophie de *Semilasso* était fortifiée par sa croyance à la métémpsychose. La mort n'était pour lui que le passage à une autre existence ; elle n'a, disait-il, que deux inconvénients : l'un, de plonger dans la douleur ceux qui nous aiment, l'autre, d'être souvent accompagnée de souffrances physiques. Il laissait par testament toute sa fortune à Lucie et notifiait à Rother ses dernières volontés.

Le matin du 9 septembre, jour fixé pour la rencontre, Pückler dut, avant d'aller sur le terrain, se faire arracher sa dent malade, tant il souffrait. Le dentiste lui enleva en même temps un morceau de la mâchoire. Mis en présence de son adversaire, il s'étonna de voir, au lieu du querelleur et du spadasin qu'il s'était imaginé, un brave homme au visage candide. Au signal donné, Kurssel s'avança de face, en offrant aux balles toute la largeur de sa poitrine, Pückler en se présentant de flanc, selon la mode anglaise et française. Les deux coups de feu partirent

simultanément. « Je suis blessé, messieurs ! » s'écria Kurssel. La balle de Pückler l'avait atteint au cou, à cinq millimètres de la carotide. Pendant qu'on le pansait, il déclara que maintenant l'honneur était sauf et la réconciliation fut complète.

Les journaux parlèrent du duel. Le docteur Lavacherie, le chirurgien de Liège qui avait accompagné Pückler, publia dans le *Galignani's Messenger* une relation qui, au dire du colonel Caron, était exacte malgré des niaiseries. Le vainqueur rentra à Paris « pour jouir un peu de son petit triomphe », écrivit-il à Lucie. A la légation de Prusse il remarqua un certain désappointement. M. de Werther et la coterie réactionnaire ne pardonnèrent pas à Kurssel d'avoir quitté en bons termes l'auteur de *Tutti Frutti*, après s'être fait battre par lui. Caron prit chevaleresquement la défense du colonel, ce « brave et loyal officier », contre ses compatriotes qui le traitaient de lâche et d'imbécile, contre les courtisans et les diplomates furieux de ce qu'il avait si mal joué son rôle dans la « petite tragédie » où l'on avait espéré voir succomber un grand seigneur coupable de libéralisme.

En Allemagne l'issue du duel provoqua des explosions de joie. Pückler avait dit un jour à Lucie :

Vous descendez de hauts barons, ma mie ;  
Dans ma lignée on note d'infamie  
Femme qui pleure et ce par la raison  
Qu'il en pût naître un lâche en ma maison.

Elle s'était noblement raidie contre les alarmes. Quand elle reçut à Gastein, où elle était avec sa fille Adélaïde, la lettre par laquelle Pückler lui annonçait sa victoire, elle ne put lire, d'abord, que le seul mot de « vainqueur ». — « Crois-moi, répondit-elle sur-

le-champ, tous les biens de la terre auraient eu à mes yeux moins de prix que ce mot-là ; une joie, une joie céleste, m'a secouée d'un frisson grave, intense. Toutes mes veines ont battu, et des larmes, de vraies larmes, de celles que verse le cœur, ont coulé. Je me suis sentie en contact avec Dieu qui t'a sauvé, ô toi, mon tout, et je me suis élevée vers lui avec les sentiments de la reconnaissance la plus sainte, de l'amour le plus vif. »

A Muskau le bruit courut que Pückler avait été tué. L'allégresse fut d'autant plus vive quand on connut la vérité. Les fonctionnaires de la ville et le personnel du château s'unirent pour envoyer au prince bien-aimé une adresse touchante.

Tous souhaitaient un prompt retour du seigneur et maître. Mais il fit la sourde oreille. Le duel lui ayant fait manquer le moment propice pour aller en Amérique, il conçut sans tarder un projet nouveau. L'Algérie difficile à conquérir, le jeune royaume de Grèce, l'Égypte de Méhémet-Ali occupaient le premier plan de l'actualité. Ces pays pittoresques étaient un damier où les chancelleries jouaient un jeu serré. C'était plus qu'il n'en fallait pour exciter la curiosité de Pückler. Lucie redoubla ses supplications pour le rappeler à Muskau. « Tu restes poule, lui répondit-il, et je reste canard. Aucun dieu n'y peut rien changer. » A Paris les beaux yeux de Mme de Delmar se mouillèrent. Sophie Gay s'affola. « Je n'ai pas d'autre idée, écrivit-elle, que celle de votre prochain départ... Pour Dieu ! ne vous imaginez pas de partir sans me voir ! » Accompagné de vœux et de larmes, Pückler monta, le soir du 8 octobre 1834, dans la diligence de Bordeaux.

\* \*

Au petit jour on atteignit Orléans. Pückler prisa peu la statue de Jeanne d'Arc, trop théâtrale, comme la pièce de Schiller. A Blois il demanda un livre qui l'endormirait le soir. Le libraire lui offrit, dit-il, les *Mémoires du prince de Pückler-Muskaу*. Le château était sale et délabré. Celui de Chambord, où un commis voyageur le conduisit en cabriolet, n'était pas mieux entretenu. Le commis voyageur, charmé d'avoir un compagnon si distingué, insista pour le mener à Tours. En chemin on visita Amboise, autre résidence déchue. A Chenonceaux, Pückler s'arrêta avec plaisir devant un portrait du duc de Vendôme, un de ses héros de prédilection, parce que le duc réunissait, disait-il, d'étonnantes contrastes, le sybarite et l'homme d'action, le grand seigneur et le général populaire, le cœur le plus noble et les moeurs les plus relâchées. Près de Chenonceaux un ouvrier voulait vendre à un aubergiste un modeste attelage. Les deux hommes discutèrent l'affaire avec la ruse la plus amusante et la plus parfaite politesse. Deux ambassadeurs allemands, dit Pückler, chargés de négocier la cession d'une province, n'auraient pas mieux fait. Le vendeur et l'acheteur paraissaient des illettrés. Pückler constatait que l'instruction était moins répandue parmi le peuple en France qu'en Allemagne, mais que pour le savoir-vivre le Français des classes inférieures l'emportait même sur certains Allemands de haut rang.

A Tours, il lut les *Paroles d'un croyant* de Lamenais. Ce livre l'exaspéra. « Jamais sans doute, dit-il,

on n'a cuisiné un ragoût plus hétéroclite de philosophie et de mysticisme, d'absurdités révolutionnaires et monarchistes, de saint-simonisme et d'obscurantisme, le tout baignant dans une sauce d'insolence de prophète et assaisonné de quelques briques empruntées à Notre-Seigneur Jésus-Christ. » L'hygiénique *Quentin Durward*, vivifié par une excursion à Plessis-les-Tours, le guérit des nausées que lui avait données la prose du « calotin ». La Touraine, avec son aspect sec, maigre et vieillot, avec ses nombreuses habitations taillées dans le roc, vraies cavernes de troglodytes, lui parut mériter mal son surnom de « jardin de la France ». Elle résumait à ses yeux l'image de la France dont les châteaux démolis, les villes négligées, les villages sales faisaient songer à un vieux gentilhomme ruiné, tandis que l'Allemagne ressemblait à un parvenu, jeune et vigoureux.

Une bande de commis voyageurs, gais lurons, lui tint compagnie dans la diligence de Tours à Poitiers. Il regretta que Blossac, la belle promenade de Poitiers, fût gâté par des tilleuls trop géométriquement taillés. Après un trajet monotone, à la descente d'une colline, Bordeaux lui apparut dans un site qu'il jugea comparable à ceux de Naples et de Dublin. Vue de près, la ville le choqua par la saleté de ses rues. Mais elle rachetait ce défaut par la beauté de son théâtre, par sa cathédrale et d'autres monuments, par un abattoir remarquable et un hôpital modèle. Les momies de Saint-Michel lui inspirèrent des réflexions macabres dont il fit part à son demi-frère, Max de Seydewitz, en y joignant une caisse de vins.

Le champion du régime constitutionnel fit un pèlerinage au lieu natal de Montesquieu. Il toucha

d'une main respectueuse, au château de la Brède, à des livres annotés par l'auteur de *l'Esprit des lois*.

Les principes de Montesquieu et les théories absolutistes s'entre-choquèrent violemment dans la diligence qui mena Pückler de Bordeaux à Agen. Un commis voyageur libéral fut sur le point de jeter par la portière ses contradicteurs, un autre commis voyageur et un prêtre.

L'hôtelier Baron, d'Agen, n'avait pas son pareil dans l'art de confectionner des pâtés de foies de canards et de perdreaux rouges aux truffes ; mais il ne put servir ses produits dans toute leur perfection ; à cette époque de l'année, les truffes n'avaient pas tout leur arôme. Le maître verrier de Muskau, connaisseur en matière de vitraux, sut apprécier ceux de la cathédrale d'Auch. A table d'hôte il entendit avec plaisir deux officiers exalter en même temps deux objets de son admiration, Napoléon et Louis-Philippe. Le temps était à la pluie. Arrivé à Tarbes, Pückler n'avait pas encore aperçu les montagnes ; il s'écria mélancoliquement : « Il n'y a plus de Pyrénées ! »

A défaut de soleil, les femmes du pays mirent de la joie dans ses yeux et dans son âme. Ces Méridionales, pimpantes et gaies, écoutaient sans rougir un mot égrillard, mais n'en étaient pas moins honnêtes. Le Lovelace s'amusa fort de la colère de l'une d'elles qui le traita de « mauvais sujet », quand il lui pinça la taille. Il aimait leurs grands yeux ardents, leurs cheveux de jais, leur costume gracieux que complétait la capeline rouge ou le foulard enroulé autour du chignon ; il aimait jusqu'au duvet qui ombrageait

leur lèvre. Un des spécimens les plus charmants de ce type était Marie, la petite bonne de l'hôtel de France à Tarbes, un brin coquette, riant aux gauloiseries, mais fort sage. Un jour le domestique de Pückler s'évertuait vainement à faire du feu dans la cheminée. Marie s'empara du soufflet et obtint vite une belle flambée. « Ah ! ces hommes, ça ne sait pas allumer un feu ! » s'écria-t-elle en dardant sur le prince ses prunelles incendiaires.

Tarbes et les environs retinrent Pückler pendant près de deux mois, du 22 octobre au 16 décembre 1834. Le beau temps revenu, il prit un cabriolet qu'il conduisit lui-même et se mit en route seul, sans domestique. Par Bagnères-de-Bigorre et la vallée de Campan il vint à Lourdes. Au sortir de cette bourgade, alors obscure, des jeunes filles qui se promenaient bras dessus bras dessous lui barrèrent le chemin. Il lui fallut parlementer ; quand il les eut accablées de compliments, elles se débandèrent avec de grands éclats de joie. Trois d'entre elles étaient si jolies que Pückler sauta de sa voiture pour les embrasser, mais les trois Grâces s'enfuirent et disparurent dans les bois, tandis que sur la route se prolongeait le rire moqueur de leurs compagnes. Près de Lourdes un coin de terre séduisit le chevalier errant à tel point qu'il eut envie de l'acquérir pour s'y fixer. Mais bientôt, sur la route d'Argelès, un autre site l'enchaîna encore davantage. Argelès était un pays de cocagne. On servit à Pückler pour son dîner le menu suivant : Consommé aux œufs pochés, deux truites, l'une au bleu, l'autre grillée, des ortolans en caisse, un fricandeau, une caille à la crapaudine, des pommes de terre à la maître d'hôtel, trois grives rôties, deux

pots de crème à la fleur d'oranger, des gâteaux aux confitures, des noix excellentes, des pommes de Saint-Savin, du beurre très frais et du fromage délicieux du pays, le tout arrosé d'une bouteille de vin de Bordeaux fort passable. Ce repas, un thé dans la soirée, une bonne chambre avec un bon lit et du linge à profusion, le café au lait le matin, la nourriture du cheval coûtèrent, tout compris, dix francs.

Les prix de Gavarnie étaient moins débonnaires. Pückler paya cher dans un misérable hôtel l'honneur de coucher dans un lit où avait dormi la duchesse de Berry. Le cirque le déçut ; les descriptions trop enthousiastes des touristes lui avaient fait espérer mieux. Le lac de Gaube, aux eaux claires et profondes, était assoupi dans le silence de l'hiver. Les *Pérégrinations de Semilasso* donnent de cette région une peinture enchanteresse qu'il faut rapprocher des strophes les plus poétiques d'*Atta Troll*. Il n'est pas impossible que le livre de Pückler ait incité Henri Heine à faire une saison à Cauterets où il composa son poème en 1841. Revenu à Argelès le 3 novembre, Pückler vante, dans une lettre à Lucie, la douceur de vivre, même en hiver, dans ce pays fortuné où la nature prodigue les richesses de la terre en même temps qu'elle étale sa magnificence, où les hommes sont bons, simples et accueillants. Le 3 novembre il déjeune en plein air, à l'ombre d'un châtaignier, près de rosiers en fleur et d'un figuier chargé de fruits. La Provence et l'Espagne envoient leurs meilleurs produits dans ce coin de paradis ; on s'y régale de truffes, de cailles et d'ortolans, de truites et de poisson de mer, de terrines de Nérac et de pâtés de Toulouse. « Oh ! s'écrie-t-il, en parodiant la romance de

Mignon, c'est là que je voudrais vivre, ma bien-aimée ! »

On demandait de dix à quinze mille francs pour un vieux château situé près d'Argelès, couvert de lierre, entouré de châtaigniers et de vignes. C'était, disait Pückler à Lucie, un domaine incomparable où tous deux seraient parfaitement heureux. Mais le manoir de Beaucœur n'avait pas moins d'attrait. Tant de jolies habitations sollicitèrent Pückler qu'il finit par n'en acquérir aucune.

Le château de Pau avait été odieusement restauré sous Louis XVIII ; Pückler gémit une fois de plus de voir les monuments historiques si mal protégés en France. Il visita le haras qui avait partagé avec celui de Tarbes des étalons ramenés de Syrie au temps de Louis XVIII, par M. Desportes. Le directeur de l'établissement lui confia des études hippologiques que M. Desportes avait rapportées d'Orient et qu'il publia, traduites, au troisième volume des *Pérégrinations de Semilasso*.

L'hôtel de France à Tarbes vit avec joie revenir son aimable client. Pückler y passa six semaines à rédiger ses notes. La police s'inquiéta de ce voyageur qui se confinait dans sa chambre, laissait pousser sa barbe et se rendait méconnaissable ; elle s'imagina qu'il était Lamennais et le surveilla. Vêtu de sa robe de chambre, les pieds dans les pantoufles, Pückler regardait les bûches brûler dans la cheminée. Il rêvait aux caprices du sort. Un prince allemand, gendre du prince de Hardenberg, qui avait eu l'ambition de jouer un rôle comme ministre, comme ambassadeur, alignait des phrases dans une auberge des Pyrénées.

\*\*\*

Le 17 décembre 1834, Pückler arrivait à Toulouse. Artiste et gourmet, il se plut dans la ville du Capitole, de saint Sernin et des pâtés de foies de canards. Carcassonne, non encore restaurée, le séduisit à tel point qu'il oublia l'heure et faillit manquer le coche. Du haut de la citadelle de Béziers il salua la mer. Montpellier réveilla les souvenirs du voyage qu'il y avait fait, vingt-six ans auparavant, avec Alexandre de Wulffen. La Faculté de médecine portait encore le deuil du chirurgien Delpech, le rival de Dupuytren, tué par un jeune homme qui l'accusait d'avoir violé le secret professionnel. Pückler entendit un cours du professeur Lordat ; ce maître facétieux conseillait aux étudiants de prendre la physiologie théorique pour femme légitime et la physiologie pratique pour maîtresse. Près de Lunel, il revit le pont où il était tombé d'âne en 1808. Nîmes s'était embellie en dégageant l'amphithéâtre et la Maison Carrée du voisinage déshonorant de mesures lépreuses ; la promenade de la Tour Magne obtint les suffrages du planteur de Muskau. Marseille, plus encore que Montpellier, lui rappela son voyage avec de Wulffen. Du rivage ensoleillé de la Méditerranée il envoya un salut mélancolique à l'ami retenu loin de lui dans les brumes de Thulé.

De tristes nouvelles l'attendaient à Marseille, cinq lettres de deuil, dont l'une annonçait la mort de Bianca, la plus jeune et la plus gaie de ses sœurs, mariée au comte de Tauffkirchen. L'année 1834 finissait lugubrement. Le choléra sévissait à Mar-

seille. Les couchers de soleil empourpraient de sang le ciel et la Méditerranée.

Le bateau pour l'Algérie partait de Toulon. Pendant les quelques jours qu'il eut à l'attendre, Pückler visita la rade, l'arsenal et un beau vaisseau de ligne, le *Montebello*. A l'hôtel il eut pour voisin de table M. Dufilhot, directeur de l'Instruction publique en Corse. Ici se plaça un incident que Boerne ridiculisa dans les *Lettres de Paris*. Un Anglais, assis à la même table, avançait la main pour s'emparer de condiments qui appartenaient en propre à Pückler. M. Dufilhot crut devoir protéger le bien de son commensal allemand, mais Pückler s'empressa de tendre ses flacons à l'étranger. Celui-ci alors se nomma : lord Brougham. Tombé du pouvoir, le puissant orateur s'était retiré dans le Midi. Une conversation animée s'engagea entre le prince allemand, l'ancien ministre anglais et l'universitaire français. On parla de philosophie allemande, de rapprochement des peuples, de diffusion de l'instruction, de philanthropie. M. Dufilhot emportait en Corse les ouvrages d'Ancillon, homme d'État et philosophe prussien ; il les disait plus lisibles que les traductions des philosophes allemands par Victor Cousin.

Le *Crocodile*, avec Pückler à bord, leva l'ancre le 11 janvier 1835. Le prince était resté cinq mois et demi en France. A Paris il avait fréquenté le roi, la cour, les ministres, l'aristocratie, la haute finance, le monde littéraire ; il s'était mêlé au peuple. En province il avait frayé avec des commis voyageurs, des hôteliers, des boutiquiers, des paysans, des guides dans la montagne ; il avait pu surprendre le caractère national dans ses manifestations les plus spon-

tanées, les plus naïves. Conclusion : c'est dans un coin de terre française, au pied des Pyrénées, qu'il songea sérieusement à se fixer, lui qui plongeait par des racines profondes au cœur du sol germanique.

## CHAPITRE II

### ALGÉRIE ET TUNISIE

L'Algérie en 1835. Drouet d'Erlon. Pückler avec les généraux français. La Moricière. Histoire d'Youssouf, M. d'Armandy. Jugement sur l'armée française d'Afrique. Les Allemands à la légion étrangère. La colonisation. L'Afrique pittoresque. Les rues d'Alger. Les maisons arabes. Un dîner chez le bey de Titteri. Excursion dans l'Atlas. Bône.

Bizerte. L'armée tunisienne. Tunis. Audience chez le bey. La mort du bey ; les obsèques. La ville ; les bazars ; musulmanes et juives. Une noce juive. La société étrangère ; les consuls. Les ruines de Carthage. — Le Zaghouan. Kairouan ; la mosquée. L'amphithéâtre d'El Djemm. Sfax, Sousse. Retour à Kairouan. Ruines de villes romaines. Le Kef. Retour à Tunis. Résultats du voyage. Projets de colonisation allemande.

Dans la nuit du 13 au 14 janvier 1835, les passagers du *Crocodile* aperçurent au clair de lune des cubes blancs étagés sur le flanc d'une colline : c'était Alger. Quand le prince de Pückler-Muskau débarqua le matin à neuf heures, il posait le pied sur un sol où la France jouait une grosse partie.

Le 5 juillet 1830 le maréchal de Bourmont s'était emparé d'Alger. Trois semaines après, le trône de Charles X s'écroulait et le gouvernement de Juillet héritait d'une embarrassante conquête. A la Chambre des députés un parti exigeait le retrait des troupes ; un autre, dirigé par Lamartine et Guizot, voulait

que la France mit la main sur toute la régence. Le général Clauzel remplaça le maréchal de Bourmont. Tombé bientôt en disgrâce, il céda le commandement au général Berthezène, un médiocre, qui conclut avec les Arabes une trêve sans dignité. La situation étant redevenue plus favorable avec le général Savary, duc de Rovigo, et le général Voirol, une commission parlementaire, venue en Afrique en septembre 1833, conclut à l'extension de la conquête. Lamartine triompha des résistances de l'opposition et de celles du gouvernement qui n'osait, par peur de l'Angleterre, installer la France au sud de la Méditerranée. Malheureusement le général Drouet, comte d'Erlon, nommé gouverneur général, n'avait plus à soixante-neuf ans l'énergie qu'aurait réclamée la tâche. Des événements graves se passèrent du côté d'Oran. Un régiment de chasseurs d'Afrique se révolta. Le choléra fit des ravages. Le général Desmichels signait avec Abd-el-Kader un traité humiliant, et, lorsque le général Trézel voudra reprendre l'offensive contre l'orgueilleux émir, il essuyera en juin 1835 la défaite de la Macta. Peu de temps après, le gouvernement tentera de redresser la fortune en remplaçant d'Erlon par Clauzel promu maréchal.

A Paris une politique hésitante, intimidée par les froncements de sourcils de l'Angleterre ; en Algérie, l'autorité aux mains d'un chef sénile, des négociations piteuses, des revers militaires qui détruisaient trop fréquemment les résultats de beaux faits d'armes : c'est sous cet aspect peu encourageant que s'annonçait la conquête au moment où Pückler vint en observer les péripéties.

\* \*

Les lettres de recommandation du ministre de France à Berlin, le comte de Bresson, ouvrirent au voyageur toutes les portes. Le gouverneur général, Drouet d'Erlon, les généraux Rapatel, Trézel et Bro lui firent un accueil empressé et lui donnèrent tous les moyens de satisfaire sa curiosité. Rapatel l'emmena dans une expédition dirigée du côté de Bouffarik contre les Hadjoutes. L'ennemi resta invisible. La journée cependant ne manqua pas d'intérêt. Pückler prit grand plaisir à chevaucher au milieu de spahis, ces guerriers farouches qui, lui racontait-on, rapportaient quelquefois, suspendues à leurs selles, les têtes de leurs ennemis, et à voir à l'œuvre les zouaves de La Moricière soutenus par un détachement d'artillerie de montagne.

Après un déjeuner plantureux et joyeux au camp d'El Ibrahim, La Moricière conduisit Pückler à Sidi-Ferruch, à l'endroit où le corps expéditionnaire avait débarqué le 14 juin 1830, et lui expliqua comment s'était faite l'opération. Cette journée instructive se termina au milieu des zouaves du camp par des chansons et des rasades de champagne.

A la table de Drouet d'Erlon et à ses soirées un homme se faisait remarquer par sa beauté et par la magnificence de son costume de velours violet, orné de la croix de la Légion d'honneur. C'était Youssouf, l'héroïque aventurier arabe entré au service de la France et devenu le chef des spahis. Il fit à Pückler le récit de sa romanesque existence. D'origine mystérieuse, élevé jusqu'à douze ans dans le sérial du

bey de Tunis, il s'y était pris d'une affection tendre pour une fille du bey, Kabboura. Ce sentiment devint une passion que la princesse partagea. Les amants se rencontraient la nuit sur la terrasse du palais, risquant la mort, s'ils étaient découverts. Un Grec les surprit. Youssouf acheta d'abord son silence à prix d'or, puis, fatigué de ses exigences, il le tua, le coupa en morceaux et cacha ces restes dans une niche de sa chambre qu'il fit murer. Un Arabe chantait de suaves mélodies pour conquérir le cœur de Kabboura ; d'un coup de sabre Youssouf enleva une partie du crâne du fâcheux. Pendant qu'il faisait son service, dans le corps des mamelucks, sa chambre eut besoin de réparations. On découvrit ainsi le Grec dépecé. Condamné à mort pour ce crime, Youssouf s'échappa au moment même de l'exécution et se cacha dans les citernes situées sous le Bardo. Il se fraya son chemin à travers une vase nauséabonde, au milieu de squelettes de condamnés qu'on avait précipités dans ces souterrains. Il ranima ses forces défaillantes en tuant un âne égaré dans ces profondeurs et en buvant le sang de cette bête. Revenu à la lumière, nettoyé et réconforté par un jardinier italien, il revit Kabboura, mais la quitta bientôt pour aller combattre des montagnards rebelles. Un beau fait d'armes lui rendit la faveur du bey. Il essaya de fuir avec Kabboura ; la tentative échoua. Condamné une seconde fois à mort, il dut son salut à un médecin français, Lombard, et à M. de Lesseps, fils du consul de France à Tunis, qui l'embarquèrent sur une frégate française en partance pour Alger. Savary, duc de Rovigo, accepta ses offres de service et lui confia une mission périlleuse auprès d'Ibrahim, ancien bey de Constan-

tine. Avec son ami d'Armandy, et trente marins de la *Béarnaise*, il s'empara de la kasbah de Bône et fit ainsi tomber la ville aux mains des Français.

Il est possible que l'imagination orientale ait dramatisé l'existence d'Youssouf ; cependant, la part faite à la fiction, il restait à son actif bon nombre de prouesses authentiques. Pückler subit son prestige. A l'Européen, las d'un monde vieilli de penseurs, l'Africain apparaissait comme un faisceau d'énergies primitives. Pückler appela Youssouf la « poésie en action ». L'amant de Kabboura était à ses yeux le véritable héros selon la nature, l'être humain dans toute sa distinction, le héros de roman idéal, éclipsant de sa splendeur les produits anémiés de la civilisation. Comme le brillant chef des spahis se disposait à partir pour Paris, son admirateur écrivit à Sophie Gay pour lui recommander cet homme extraordinaire, « si peu semblable aux gens d'Europe, dont une civilisation desséchante a exprimé dix fois tout le suc de l'âme et du corps. »

M. d'Armandy, le compagnon d'Youssouf dans le coup de main de Bône, avait servi sous Napoléon comme capitaine d'artillerie. Suspect à la Restauration, il avait passé en Égypte, gagné l'Inde, commandé une frégate du sultan de Mascate, instruit à l'europeenne les troupes du shah de Perse. Dévalisé par des brigands, il rentra en Europe. Chateaubriand l'envoya comme agent consulaire à Moka. Là les autorités arabes lui firent boire, ainsi qu'à sa famille, du mauvais café. Sa femme et lui résistèrent au poison, mais leur fillette succomba. Il était consul à Damiette, quand le gouvernement de Louis-Philippe supprima le poste. Resté sans emploi, il reprit du

service dans l'armée avec le grade de capitaine qu'il avait à Montmirail. Ses qualités le mirent hors de pair en Afrique.

Il était à Bône en avril 1835 quand Pückler vint l'y voir avec une lettre de recommandation d'Yous-souf. Au bout de dix minutes l'officier français et le prince allemand étaient si bons amis que d'Armandy installa Pückler dans sa maison avec le gracieux agrément de Mme d'Armandy, personne instruite, distinguée et par-dessus le marché excellente cuisinière. Diverses bêtes égayaient le logis, notamment un petit singe espiègle, une gazelle complètement apprivoisée et deux magnifiques chats noirs. Un familier du ménage, l'intendant militaire de Saint-Léon, alimentait la conversation par des souvenirs variés, en particulier du Congrès de Vienne, et par des théories ethnologiques.

Le général d'Uzer, qui commandait à Bône, eut pour Pückler les mêmes prévenances que ses collègues d'Alger.

Sûr de trouver en Prusse des lecteurs avides de renseignements sur l'armée française d'Afrique, l'auteur de *Semilasso en Afrique* s'étend longuement sur ce sujet. Il rend hommage à la courtoisie des chefs et à leur courage souvent téméraire, mais il constate qu'ils savaient mieux se battre que se faire obéir. La discipline avait des fléchissements qui étonnaient un Prussien. La direction des opérations manquait de méthode ; la vaillance faisait plus que la science militaire. Un chapitre du livre donne, sous la forme d'une lettre adressée au comte de Pückler, beau-frère du prince, colonel à Potsdam, une étude technique sur l'infanterie française, avec des considérations sur les

spahis, les zouaves et les chasseurs d'Afrique. Le costume des zouaves est déclaré plus pratique que l'uniforme prussien, lourd et raide, la souplesse de leurs mouvements préférable à l'automatisme des troupes prussiennes.

La légion étrangère, créée en 1831, intéressa les Allemands dès ses débuts. Sur les six bataillons qui la componaient en 1835, il y en avait quatre formés d'Allemands, un de Polonais et un d'Italiens. Tous ne restaient pas fidèles à leur drapeau d'adoption. En 1834, un Allemand, déserteur de la légion, instruisait les Kabyles d'Alb-el-Kader. La curiosité de Pückler était sollicitée par les existences convulsées, mystérieuses, qui venaient à la suite d'erreurs de jeunesse, quelquefois de crimes, chercher sur le sol africain, sous les plis du drapeau tricolore, la sécurité, le silence, l'oubli.

Un Allemand, nommé Jaeger, avait, à l'Université, tué en duel un comte Platen. Il s'enfuit en Hollande, poussa jusqu'à Batavia, mais, ne s'y croyant pas en sûreté, revint en France et s'engagea dans la légion. Il arriva en Afrique par le même bateau que Pückler. Celui-ci le remarqua et, voyant cet ancien étudiant astreint dans les premiers jours à des travaux de terrassement, il obtint pour lui d'être dispensé de corvée et nommé caporal. « C'est avec un plaisir double, écrit Pückler, d'abord à cause de mon pauvre compatriote, puis en raison de ma vieille estime pour l'armée française dont j'avais vu les bons procédés dans ma patrie saxonne, que je retrouvai ici au même degré l'esprit d'humanité et d'équité. » Rapatel autorisa Jaeger à servir de secrétaire au prince, à l'accompagner dans des excursions où l'ex-

cellent tireur (le comte Platen en savait quelque chose) procura plus d'une fois du gibier à la bande en quête d'un dîner ; il lui accorda enfin la résiliation de son engagement, afin que Pückler pût l'emmener en Orient.

\* \* \*

La conquête marchait lentement. Après cinq ans d'occupation, après des dépenses énormes, il y avait danger à s'aventurer sans escorte à quatre lieues d'Alger ; l'Atlas restait inaccessible ; les colons n'osaient exploiter la plaine de la Metidja. « Il semble en vérité, écrit Pückler, que les Français, quelque brillantes que soient leurs autres qualités, n'entendent que mal l'art de coloniser ou que le gouvernement n'ait aucun désir de garder définitivement Alger. » Le gouvernement avait créé une ferme modèle du côté de Bouffarik ; la construction terminée, on s'aperçut que le sol était marécageux ; la fièvre décima les habitants et l'on abandonna la ferme. Des terrains situés sur la route de Blida ne connurent d'autres exploitants que des spéculateurs qui les achetaient et les revendaient sans les avoir vus. Pückler s'y serait pris autrement, s'il avait eu des capitaux. Il aurait acquis un vaste domaine qu'il aurait protégé par des fossés, des remblais, des blockhaus et par une garnison de cinquante à cent hommes. De temps en temps une petite guerre contre les indigènes de l'Atlas aurait donné du piquant à cette existence féodale. Cette idée poétique n'entrerait dans la tête d'aucun Français ; tous ne songent qu'à quitter l'Algérie par le plus prochain bateau.

Bône, la florissante Hippone de l'antiquité, était

devenue inhabitable. La moitié de la garnison se mourait à l'hôpital, victime, disait-on, de travaux insalubres.

Les soldats commettaient partout de graves méfaits, abattaient des arbres sans nécessité, brisaient et souillaient les claires faïences, les fontaines de marbre des villas mauresques, mettaient des poules et des porcs dans les volières jadis peuplées de perroquets et d'oiseaux chanteurs, saccageaient les treilles et les berceaux de jasmin. Les chefs laissaient faire, indifférents à tout ce qui n'était pas strictement militaire. Pückler parlait à des sourds quand il leur recommandait de sauver des œuvres d'art ou de rechercher dans la province de Constantine des restes d'édifices romains, ou encore quand il leur démontrait que mille hommes, soutenus par un peu d'artillerie, ouvriraient aux savants le massif du Djurjura.

\*\*\*

Les étapes de la conquête n'absorbaient pas toute l'attention de Pückler. Avide de spectacles originaux, il considérait l'Afrique comme l'antichambre de ce monde oriental dont il brûlait de connaître et même d'adopter les mœurs et qui fournissait alors à la poésie, ainsi qu'aux arts, une matière nouvelle. En 1834 Eugène Delacroix parcourait le Maroc ; il peignait les *Femmes d'Alger* et la *Rue de Méquinez*. Decamps représentait les foules grouillantes du Levant, les marchés, les bazars, les paysages aveuglants de lumière.

Au moment même de son débarquement, Pückler eut un avant-goût de cette vie pittoresque. Une nuée

d'individus bruns ou noirs se précipita sur ses bagages pour les porter à l'hôtel ; les plus forts, gens à figures patibulaires, s'en emparèrent après un quart d'heure de bataille et les déposèrent très honnêtement au lieu indiqué. A la porte de la ville il fallut laisser passer un long convoi d'ânes, de mulets et de chameaux que dirigeait une négresse montée sur un cheval blanc. La rue principale était éventrée pour être élargie. Partout des chantiers. Des manœuvres chargés de matériaux fendaient au pas de course une multitude bariolée : Kabyles noirs de l'Atlas en burnous bleus ; Maures de belle tenue ; nègres aux vestes criardes, chargées de broderies ; femmes maures voilées ; juives aux jambes nues, chaussées de sandales, couvertes de pièces d'or et coiffées d'une sorte de tuyau long de trois pieds ; zouaves et spahis ; officiers français et soubrettes parisiennes mêlés à cette cohue exotique. Quel spectacle pour un homme dégoûté de la grisaille des foules européennes ! Quel enchantement aussi que l'architecture mauresque ! Combien la vie devait être douce et limpide dans ces maisons dont les chambres donnaient sur des patios remplis de la rumeur des jets d'eau ! Tout près d'Alger, la maison de campagne du consul de Belgique était un vrai paradis ; des murs d'une blancheur éclatante émergeaient de la verdure sombre des caroubiers et des fleurs roses des amandiers. La villa du colonel Bernelle, encadrée d'oliviers, d'amandiers et de grenadiers, unissait la splendeur arabe au confort européen ; des cours avec des colonnades, avec des fontaines et des bassins, des décorations capricieuses, des parterres fleuris, des jardins en terrasse lui donnaient un air de palais de fées.

Le charme des habitations arabes est longuement décrit dans une lettre à Bettina d'Arnim. Pückler devait encore à la muse du romantisme allemand des remerciements pour la dédicace de la *Correspondance de Gœthe avec un enfant*. Tout en acquittant sa dette, il profita de l'occasion pour taquiner, selon son habitude, cette illuminée. Il prit un malin plaisir à l'entretenir, elle, la croyante exaltée, des exagérations ridicules de la piété qu'il observait aussi bien chez les chrétiens que chez les musulmans. Bettina, qui s'était efforcée avec Schleiermacher d'arracher Pückler au péché, devait se dire qu'il mourrait dans l'impénitence finale, quand elle lisait des lignes comme celles-ci : « Couché au pied d'un oranger, parmi les violettes, auprès d'une source jaillissante, je voyais la fumée d'un tabac odorant monter d'une longue pipe au précieux bout d'ambre et je me représentais le ciel peuplé de houris ; alors je goûtais si pleinement la vie orientale que, s'il m'était possible par un moyen quelconque de me défaire de mes propriétés prussiennes et chrétiennes, je courrais grand risque de devenir mahométan ici. » Sous prétexte que Bettina n'est pas une prude, mais une artiste que n'effraie pas le nu, il la conduit dans un bain maure, rendez-vous de beaux torses et de puissantes musculatures.

Très charitalement Pückler ménage la pudeur de ses lectrices, lorsqu'il les prie, par une note placée en tête d'un chapitre, de ne pas le suivre dans une tournée à travers les quartiers mal famés d'Alger. Par un dédale de ruelles tortueuses, deux ruffians le conduisent dans des bouges. Au théâtre des Ombres chinoises, le géant Carragus patauge dans la plus crasse obscénité. Des incidents scabreux autorisent le pro-

meneur nocturne à écrire à Sophie Gay qu'il y a en Algérie « des mœurs épouvantables ».

Un autre aspect de la vie algérienne s'offrit à Pückler chez le bey de Titteri qui l'avait invité, avec plusieurs Français, à dîner chez lui à la campagne. On commença par fumer des pipes en prenant du café accompagné de confitures de pommes de terre et de citrouille. Puis, accroupis sur leurs talons, les convives puisèrent du bouillon aux nouilles dans la soupière à l'aide d'une cuiller en bois élégamment sculptée. On plaça devant eux, dans de petites assiettes, de la crème, de l'aioli, du lait caillé avec du sucre, des radis, des confitures, des cornichons et diverses marinades ; chacun prenait à même avec ses doigts et passait l'assiette au voisin. Un vol-au-vent paraissait délicieux, mais, hélas ! le cœur d'un Européen se soulevait de dégoût à la vue des mains graisseuses qui en saisissaient les parts. Vinrent ensuite du poisson frit, relevé par de l'aioli, du couscouss agrémenté d'amandes, de sucre et de crème fraîche, un savoureux gigot de mouton à l'ail, des poulets rôtis, du riz aux confitures. Le dessert se composait de raisins secs de Smyrne, de dattes, de pistaches, de bananes, d'oranges, de fruits confits. Entre les plats on s'essuyait les doigts à une serviette unique, longue comme un rideau. Après le dessert, les domestiques passèrent des bols avec des serviettes fines. Quand on se leva de table, les Européens avaient les jambes ankylosées. Pückler avait déjà pris l'habitude de s'asseoir sur ses talons. Mais un des Français, un Marseillais, avait souffert le martyre. Les deux filles du bey, âgées de dix et de douze ans, portant veste et pantalon, servirent le café.

\* \*

En Algérie enfin la nature se montrait à l'homme du Nord sous des aspects insolites. Pückler s'attardait volontiers à contempler la mer aux heures où l'ardent soleil en avivait l'azur et précisait toutes les découpures du rivage. Un jour, soulevée en courroux, elle ravagea toute la côte barbaresque. De nombreux bateaux périrent dans les ports. Pückler vit sombrer dans celui d'Alger la corvette belge, le *Robuste*, qui avait jusqu'alors justifié son nom dans toutes les tempêtes. Sur les flots démontés dansaient des épaves, des marchandises de toutes sortes. Un officier français se noya en voulant sauver un capitaine resté seul sur son bâtiment en détresse. L'amiral de la Bretonnière, renversé par une lame sur le môle pendant qu'il organisait les secours, aurait été emporté par la mer sans l'arrivée rapide d'un marin. Les soldats de la légion étrangère accomplirent de beaux actes de sauvetage.

Malgré la menace des Hadjoutes qui, en mars 1835, s'avancèrent jusqu'à deux lieues d'Alger, Pückler poussa des pointes hardies assez loin de la ville. Plus d'une fois il engagea son cheval dans des chemins impraticables et faillit se rompre le cou. Le massif de l'Atlas l'attirait fortement. Les Français n'y avaient pas encore pénétré ; il fallait ne s'y risquer, disait-on, qu'avec une troupe d'au moins deux mille hommes. Entraîné par le goût de l'aventure, Pückler réunit une vingtaine d'Arabes sous le commandement d'un ancien brigand borgne ; il se mit en route avec eux et quatre Européens le 27 février 1835. Vêtu

d'un burnous blanc aux franges bleues, avec une ceinture de velours rouge brodée d'or, il caracolait joyeusement sur un cheval harnaché à la manière orientale que lui prêtait le colonel Marey. Au sortir d'Alger, les Arabes, qui avaient bu du champagne comme de vrais chrétiens, se lancèrent sur le bord de la mer en une furieuse galopade. Le soir du premier jour, on campa sous les tentes crasseuses de Beni-Moussa ; des légions de puces, des aboiements furieux de chiens, des roucoulements de pigeons qui logeaient dans les tentes, empêchèrent les Européens de fermer l'œil. Ils ne dormirent pas mieux la seconde nuit à Kraschna. Le troisième jour on atteignit un des sommets du Hammal. Un indigène affirma qu'il y avait dans la région des lions et des panthères. Aussi l'émoi fut-il vif, lorsque, la nuit suivante, des rugissements épouvantables se firent entendre. Chacun se précipita sur ses armes. Le fauve était un inoffensif chameau. L'alerte passée, une pluie diluvienne inonda le campement. Après trente heures de ce déluge un violent orage éclata ; la montagne semblait en feu ; elle répercutait les grondements ininterrompus du tonnerre. A la première trêve, la caravane redescendit dans la direction du cap Matifou.

En traversant la Métidja de ce côté, le planteur de parcs vit en imagination le parti que l'on pourrait tirer de cette région aux ondulations gracieuses, coupée de lacs, ouvrant sur les montagnes et la mer d'admirables perspectives. En même temps l'homme pratique déplorait que, par suite de l'inertie du gouvernement, d'immenses richesses naturelles demeuraient inexploitées. Après des péripéties diverses,

après avoir failli se noyer avec son cheval dans l'Hamysie grossie par les pluies, après des haltes au Fort de l'Eau et à la Maison Carrée, Pückler rentra sain et sauf à Alger, ravi de son expédition. Celle-ci n'était pas aussi exempte de danger qu'il se l'était imaginé. Les indigènes s'étaient émus de son ascension du Hammal ; persuadés que les Européens venaient y chercher des trésors, ils prirent les armes pour s'opposer à de nouvelles incursions. La tribu des Beni-Moussa, dans laquelle l'ancien brigand borgne avait conduit la caravane, avait tout simplement coupé le cou quelques semaines auparavant, par haine des roumis, à six déserteurs de la légion étrangère.

Au mois d'avril, Pückler entreprit, en partant de Bône, l'ascension de la montagne des Sept Fontaines, du Djebel Derough et du pic Mertja. Après treize heures de cheval et d'une marche souvent ardue, il dinait à Bône chez le général d'Uzer, avec le regret que ni les Kabyles, ni les fauves dont on lui avait fait craindre la rencontre, n'eussent pimenté d'un petit frisson une journée splendide.

Au lendemain des fêtes du Baïram, le 10 avril 1835, Pückler partit de Bône pour Tunis sur un petit bateau de commerce génois. D'Armandy, de Saint-Léon et Youssouf l'accompagnèrent au port. Il quitta, le cœur ému, cette terre algérienne où il avait été choyé pendant trois mois. Il emportait un trésor d'observations et de souvenirs. Il avait vu un monde primitif en lutte avec la civilisation. Homme de progrès, il souhaitait, sans trop oser l'espérer, que la France réussît dans sa tâche colonisatrice. Cet Allemand nous était plus favorable que l'Angleterre,

qui prétendait nous interdire l'accès du sol africain.

Une bourrasque poussa le *Vittoria*, le petit voilier génois, sur l'île de Tabarka. Après quatre jours passés en ce refuge inhospitalier, le bateau reprit la mer et atteignit péniblement Bizerte le 17 avril.

Très différente de l'Algérie qui s'ouvrait rapidement aux habitudes européennes, la Tunisie représentait une Afrique encore pure de tout élément étranger. A Bizerte on avait l'impression d'un recul de plusieurs siècles. Costumes bariolés, chameaux couchés sur leurs genoux ou debout sur trois jambes, la quatrième étant relevée par une corde, maisons semblables à des châteaux forts en ruines et envahies par des plantes grimpantes, remparts crénelés avec des tours surmontées d'un étendard rouge, marchés, écoles pleines d'enfants criards, boutiques de coiffeurs fermées par un filet en guise de porte, cafés devant lesquels des hommes barbus, vautrés sur des nattes, jouaient à une espèce de jeu de dames, voilà ce qu'on voyait dans les rues. Cette ville d'une dizaine de mille habitants n'avait ni rue pavée, ni horloge publique, pas de médecins, pas de pharmaciens, pas même de tailleurs, sauf pour le bas peuple. L'alcool à brûler était une denrée inconnue.

La garnison se composait de cinquante hommes, tous invalides, vêtus de haillons, armés les uns de sabres, les autres d'énormes fusils démunis de leur pierre, les autres de simples bâtons. On était tenté de faire l'aumône aux officiers.

Cependant un observateur avisé pouvait prédire à Bizerte un grand avenir. Pückler ne s'y trompa

point. Il constata l'extrême fertilité du sol autour de la ville ; les oliviers, les vignes, les arbres fruitiers alternaient avec des champs de blé et des prairies propres à l'élevage. Ce qui le frappa surtout, ce sont les deux grands lacs, appréciés alors uniquement pour leur richesse en poisson. Pückler jugea qu'on pourrait en faire un port incomparable, maître de la Méditerranée.

Le voyage de Bizerte à Tunis demandait une journée. Pendant une halte à Utique, Pückler subit stoïquement une averse formidable sous un parapluie, en essayant de se faire une âme de Caton et d'atteindre la résignation philosophique d'un âne qui, planté dans les orties, laissait la pluie couler de ses oreilles baissées, comme de deux gouttières.

Un premier séjour à Tunis dura du 25 avril au 13 juin 1835. Pückler y revint à la fin d'août, après un voyage dans l'intérieur du pays, et y resta jusqu'en novembre. Il eut ainsi le temps de recueillir de nombreuses observations.

Lorsque, au bout de quinze jours d'attente, il put être reçu par le bey Hassan, gravement malade, il traversa une cour entourée à la hauteur du premier étage d'une galerie où, derrière des grillages, deux cents femmes regardèrent avec stupeur passer un général prussien en grand uniforme. Dans un vestibule se tenaient des eunuques noirs et des infirmières françaises. Les portes de la salle de réception s'ouvrirent : le bey, vêtu d'un caftan jaune et coiffé d'un turban blanc, était couché sur un divan de satin blanc ; sa main gauche égrenait un chapelet noir. Derrière lui, dans l'embrasure d'une fenêtre transformée en volière, sautillaient des canaris. Il invita

son visiteur à s'asseoir ; aussitôt deux pendules anciennes firent entendre une musique douce qui accompagna tout l'entretien. Le bey, s'exprimant en italien, parla de soldats et de chasse ; il s'empressa d'accorder à Pückler toutes facilités pour parcourir la régence et le congédia de la façon la plus cérémonieuse.

Hassan mourut peu de temps après l'audience, le 20 mai. Il était interdit à tout chrétien d'assister aux obsèques et même de regarder le cortège. Pückler enfreignit cette défense. Vêtu d'un costume arabe, dissimulé derrière une lucarne grillagée, il vit l'étrange défilé. En tête marchaient des fonctionnaires coiffés d'énormes casques en carton que surmontaient de gigantesques panaches. Les porteurs du cercueil, coiffés en revanche de calottes minuscules et chaussés de gros souliers ferrés, s'avançaient au milieu d'une foule de six cents négresses et de deux cents nègres qui, mis en liberté selon la coutume, portaient leurs certificats d'émancipation piqués au bout de longs bâtons. Venaient ensuite les princes, les grands dignitaires, les ministres, les gouverneurs, les généraux, les notabilités de la population civile, les chefs des mamelucks. Des détachements de troupes et la masse du peuple fermaient le cortège.

\*\*\*

Le Bardo, résidence du bey, formait une cité à part, proprement tenue, agréable à habiter. La ville au contraire exhalait des odeurs de cloaque. Des charognes traînaient sur la voie publique jusqu'à ce que les chiens eussent fait le nettoyage. Près de la

jetée du port, promenade du monde élégant, treize cadavres de chameaux pourrissaient. A une soirée chez le consul américain une jeune fille s'évanouit, vaincue par des bouffées de puanteur qui envahirent le salon. La colonie étrangère fuyait ce dépotoir et vivait à la Marsa, localité verte et riante, près des ruines de Carthage.

L'aspect des rues valait que l'on prît son parti de respirer une atmosphère fétide. Les bazars aux colonnes rouges, vertes et blanches regorgeaient de marchandises disparates, miroirs, soieries, tapis, et de tout un butin de piraterie, vaisselle d'argent, ciboires, candélabres, sucriers. Ils débitaient de l'essence de rose et de jasmin, des burnous aux franges de diverses couleurs, des harnachements richement brodés avec des applications d'argent massif, des châles, des étoffes de soie lamées d'or, des fez d'un rouge inaltérable. Au souk, dans une rue étroite, des marchands ambulants offraient à grands cris des bijoux de forme bizarre. Le marché aux esclaves causait une déception ; il ressemblait à un bureau de placement tranquille et correct.

Sous les voiles dont s'enveloppaient les femmes musulmanes on devinait des attrait médiocres. Gavées de couscouss, elles prenaient une corpulence très appréciée des indigènes et beaucoup moins des étrangers. Il était difficile et fort dangereux pour les chrétiens d'entrer en relations avec elles. Les juives étaient d'un accès plus facile. Elles se laissaient accoster volontiers au cimetière où elles venaient, à la nouvelle lune, badigeonner à la chaux les tombes. Elles aussi péchaient par excès d'embonpoint. Pückler eut la bonne fortune d'assister à une noce

juive. La mariée, couverte d'or et de bijoux, était assise depuis des heures sur une table, les jambes écartées, soutenue de chaque côté par une vieille femme ; le père du marié, bonhomme maigre aux yeux chassieux, portait une longue houppelande bleue, tandis que le marié était vêtu à la dernière mode de Paris. Deux notaires crasseux et un rabbin crotté comme un barbet accomplirent les formalités. On brisa un verre aux pieds de la mariée ; le soir un cortège aux flambeaux la conduisit par les rues boueuses à la maison nuptiale ; le lendemain on égorgea un bœuf dans l'appartement, devant elle.

La société étrangère se composait des consuls, de leurs familles et de gros négociants. Le consul d'Angleterre, sir Thomas Reade, avait réuni dans sa maison de la Marsa une précieuse collection d'œuvres d'art anciennes et modernes, de livres et de manuscrits arabes. Il avait servi à Sainte-Hélène sous les ordres de Hudson Lowe. Parmi les nombreux détails qu'il donna à Pückler sur Napoléon, il y a celui-ci : l'empereur agonisant aurait refusé les secours de la religion ; c'est seulement lorsqu'il eut perdu connaissance que son entourage aurait osé faire entrer un prêtre.

A côté de sir Thomas Reade et de deux autres hommes distingués, M. de Nyssen, consul de Hollande, et M. Delval, consul de France, de singuliers individus représentaient les puissances étrangères. A un dîner, le consul américain et le consul de Danemark se bombardèrent à coups de boulettes de pain ; la lutte s'échauffant, l'Américain lança un pain entier à la tête de son collègue et lui fit une entaille

qui laissa une cicatrice. La plupart de ces agents vivaient dans une ignorance profonde de ce qui se passait en Europe.

La colonie étrangère de Tunis résumait hideusement tous les travers et tous les vices de la petite ville, mare aux cancans, foyer de haines sournoises et de perfides vengeances. A ces petitesses et à ces trivialités les environs de Tunis opposaient de majestueux souvenirs. Pückler alla s'asseoir sur les ruines de Carthage. Renseigné par les livres de Shaw, de d'Anville, de Grenville Temple, de Chateaubriand, de Falbe, il se remémora la tragique destinée de la patrie d'Hannibal depuis ses origines légendaires jusqu'à son anéantissement définitif par les Arabes. Il relut sur les lieux mêmes les pages de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* qui racontent le duel de Carthage et de Rome, l'irruption des barbares de Genséric et la croisade de saint Louis. Hannibal le fit songer à Napoléon ; il médita dans la solitude des ruines sur le sort, semblable par beaucoup de points, des deux capitaines.

\* \*

Après que Sidi Mustapha, successeur de son frère Hassan, eut confirmé l'amra du bey défunt qui garantissait à Pückler la libre circulation à travers la régence et ordonnait à tous les gouverneurs de lui fournir des escortes, le prince se mit en route le 13 juin avec une caravane composée de Jaeger, du colonel polonais Sczepanowski, engagé au service du bey, du domestique du colonel, d'un mameluck, de deux officiers, de leur domestique, d'un drogman, d'un valet de chambre arabe et de deux muletiers

nègres. La marche, d'abord pénible à travers des plaines brûlantes, devint une promenade charmante dans la région montagneuse et boisée que domine la masse du Zaghouan (1). Pückler fit, non sans péril, l'ascension du plus haut sommet. Dans la ville de Zaghouan, la Zeugitana romaine, riante et fraîche, il reçut la visite d'un vieillard qui parlait allemand. C'était un déserteur de l'armée autrichienne ; après d'innombrables aventures, il avait embrassé l'islam, servi dans les mamelucks du bey, et maintenant il n'avait plus qu'un désir, mourir dans son pays natal. Pückler promit de le rapatrier, trop heureux, disait-il en riant, de rendre au christianisme une âme égarée.

La passion de l'antiquité gagnait peu à peu le voyageur. Dans une gorge fraîche près de Zugar il relut l'*Énéide*. Néophyte de l'archéologie, il recueillit des inscriptions, rechercha des traces de la Zuchara des Romains et fit des conjectures sur l'emplacement de Zama.

La caravane traversait la plaine torride de Kairouan, quand elle aperçut deux grands lacs couverts de bateaux et d'îles boisées. C'était un mirage, phénomène dont Pückler faisait pour la première fois l'expérience. Ensuite apparurent les tours d'une ville. Cette fois, ce n'était plus une fantasmagorie. On arrivait à Kairouan, la troisième ville sainte des Arabes après la Mecque et Médine. Pückler était le quatrième Européen admis à pénétrer dans cette citadelle du fanatisme musulman. Le gouverneur, qui avait envoyé des cavaliers à sa rencontre, ne put pousser la complaisance jusqu'à l'autoriser à entrer dans la

(1) Pückler écrit *Sauwan*.

mosquée, sorte de forteresse colossale, couronnée de coupoles et de tours. Pückler ne put se faire une idée de l'intérieur que d'après la description assez confuse que lui en fit son domestique arabe, envoyé en explorateur.

Au delà de Kairouan, la caravane s'arrêta devant l'amphithéâtre d'El Djem, majestueux encore malgré des mutilations sacrilèges, puis, au sortir d'une plaine désolée, elle se plongea dans la verdure de Sfax. Des jardins cultivés avec soin formaient autour de la ville une ceinture de figuiers, d'amandiers, d'oliviers, de grenadiers et d'arbres fruitiers d'Europe. Des pommiers et des poiriers, ployant sous leur charge, voisinaient avec des palmiers. Le jasmin exhalait une odeur capiteuse. Pückler passa plusieurs semaines au milieu de cette végétation reposante, occupé à rédiger ses notes, à se promener aux environs et à s'essayer à la pêche, sans succès du reste. Il reçut des journaux d'Europe et lut dans l'*Athenæum* le premier compte rendu de *Tutti Frutti*.

Une excursion à Sousse interrompit cette paisible existence. Sur le parcours, des ruines romaines fournirent à Pückler l'occasion d'exercer sa sagacité d'archéologue. A Sousse un rabbin allemand recueillait des souscriptions pour la construction d'une école israélite à Jérusalem. Le prince eut avec ce compatriote remarquablement intelligent une conversation captivante sur le Messie, sur les origines judaïques de la doctrine chrétienne et l'autorité de l'Écriture sainte; il lui donna une lettre de recommandation pour les Rothschild, car le rabbin se proposait de continuer sa tournée en Europe.

\* \* \*

Le 1<sup>er</sup> août 1835 la caravane repartait de Sfax pour regagner Kairouan. Elle fit retentir l'amphithéâtre d'El Djemm de hourras en l'honneur du roi de Prusse dont c'était la fête. Kairouan était une fournaise infestée par les moustiques et les scorpions. On passait la nuit sur les terrasses des maisons pour avoir un peu de fraîcheur ; Pückler, s'étant aventuré sur une terrasse voisine, aperçut dans une cour un homme mollement étendu sur un divan, devant qui dansaient deux femmes nues jusqu'à la ceinture. Il ne quitta pas Kairouan sans que le hasard eût satisfait son désir de voir l'intérieur de la mosquée. Comme il passait devant l'édifice, les portes étaient grandes ouvertes ; il put jeter un rapide coup d'œil sur les innombrables colonnes qui soutenaient la coupole et sur la cour des citerne entourée d'arcades.

Lorsque la caravane, continuant sa route vers l'ouest, approcha du douar d'Oulad Sendessen, un caïd d'une taille et d'une beauté extraordinaires vint à sa rencontre. Tout en cet homme était force, harmonie, proportion, dignité. Son fils, un adolescent de treize ans, lui ressemblait. Il conduisit les voyageurs dans sa tente ; un rassemblement se forma. Les enfants examinèrent avec des yeux avides la montre de Pückler, ses éperons, tout son équipement ; il prit plaisir à raconter à un auditoire charmé des histoires que traduisait son drogman. Au milieu d'une humanité primitive, il se sentait retourner, disait-il, à l'innocence des premiers âges.

Tout chemin frayé disparut. On vit les ruines de

Sbeitla, l'ancienne Sufetala, les mausolées et l'arc de triomphe de Casserine, la Colonia scillitana des Romains. A mesure que l'on approchait de la province de Constantine, la rumeur publique signalait avec plus de persistance des brigands le long de la frontière. La rencontre de cavaliers suspects sembla justifier ces bruits, mais ils s'éloignèrent sans avoir molesté la troupe. L'alerte se renouvela un peu plus loin dans une gorge profonde où surgirent une soixantaine d'autres cavaliers. Cette fois encore l'émotion se calma vite. Ces gens formaient le cortège funèbre d'un jeune cheik dont le corps, enveloppé d'une étoffe rouge, était couché en travers de la selle de son cheval. Au douar du défunt, des femmes dansèrent et chantèrent avec accompagnement de tambourins. Des groupes apportèrent en hurlant leurs condoléances à la famille et reçurent en échange du couscous et de la viande. Le caïd et les notables vinrent présenter leurs hommages à Pückler; ils acceptèrent du tabac, du café et vidèrent une demi-douzaine de bouteilles de liqueurs. Un taleb essaya de résister à la tentation; quand il eut succombé à son tour, il cacha son chapelet sous son burnous, comme s'il eût craint de souiller l'objet sacré par le spectacle de sa faute.

Sur la route du Kef, Haïdra montra aux voyageurs l'arc de triomphe de Septime Sévère, presque intact, des mausolées, les restes d'un vaste temple, d'une énorme citadelle et d'un pont fortifié, des fragments de statues de marbre. En un lieu appelé Sela par les uns, Thala par les autres, on releva les vestiges d'une ville importante; ce n'était pas, conclut Pückler après un examen attentif, la Thala

antique où s'était réfugié Jugurtha vaincu. Sanfour conservait une porte, deux arcs de triomphe, un temple corinthien, un théâtre magnifique. Jaeger, monté non sans peine sur le plus grand des arcs de triomphe, copia une inscription disant que le monument avait été élevé en l'honneur de Septime-Sévère, de ses fils et de son épouse par la ville de Medugara. Au Kef, Pückler parcourut à la lueur de torches les thermes souterrains, sans atteindre l'extrémité de ces immenses galeries. De toutes les villes romaines de cette région, la plus attachante était Douga, l'ancienne Thuga. Elle disparaissait en partie sous un village sordide, mais rien ne souillait la majesté d'un temple corinthien, précédé d'un portique à peu près intact. Des colonnes, presque toutes monolithes, mesuraient dix mètres de haut et un mètre cinquante de diamètre à la base ; sur le fronton se détachait un aigle colossal. Épars sur les collines, un cirque, des citernes, un aqueduc, un arc de triomphe, un théâtre, des palais et des temples, une citadelle, attestait l'ancienne splendeur de Douga. Enfin au delà de Teboursouk, dans un pays montagneux et sauvage, couvert de forêts, Tunga, la Colonia Thigibia, avait laissé un chaos de colonnes, de chapiteaux et d'architraves. L'aspect était solennel au crépuscule, sous un ciel où tournoyaient de grands oiseaux de proie, tandis que d'une forêt lointaine venait un bruit semblable au rugissement d'un lion.

A Testour, une ville européenne, construite par les Espagnols sous Charles-Quint, avait pris la place de la Colonia bisica lucana. Ce fut la dernière étape. Après une halte à Mornagia, au camp des troupes bey-

licales, la caravane rentrait à Tunis sous des rafales de vent et de pluie.

\*\*\*

« Ne dépendrait-il pas de moi, dit Pückler en appréciant le bénéfice que lui laissait son voyage en Tunisie, ne dépendrait-il pas de moi de mener une vie de sybarite dans les villes les plus opulentes de l'Europe civilisée, en m'y adonnant à toutes les jouissances, en goûtant un repos absolu, moi qui ai tant de penchant pour le sybaritisme et la philosophie épicurienne (je prends le mot *épicurien* dans son acceptation courante)? Et cependant je mène, de par ma propre volonté, une existence souvent plus dure que celle d'un tâcheron, j'endure des fatigues et des privations de toutes sortes, je m'expose à des dangers et à des maladies, tout cela par pure curiosité. » Ce besoin de savoir lui semblait une des marques de la dignité de l'être humain. C'est un de ces « talents », au sens biblique du mot, que Dieu met en nous avec l'ordre de les faire fructifier. Par cette conception élevée, presque religieuse, de notre soif de connaissance, le sybarite allait au-devant de la souffrance, de même que les ascètes y vont par mysticisme et par esprit de mortification.

Cette soif de savoir, il l'avait assouvie. Il connaissait mieux l'homme. Dans une Afrique plus reculée, plus inviolée par la civilisation que celle d'Algérie, dans les villes, dans les douars, sur les montagnes, dans les plaines désolées, il avait vu se mouvoir des races variées, Turcs, Bédouins, Berbères, Maures, Juifs, nègres. Chez quelques-unes il avait retrouvé les habitudes des époques patriarcales. Les Bédouins

représentaient à ses yeux une des formes les plus parfaites de l'espèce humaine. Chez eux et chez beaucoup d'autres Africains, il constatait un fonds d'honnêteté native, un sens instinctif des devoirs de l'hospitalité, parfois des élans chevaleresques qui le changeaient des perfidies, des mesquineries des pays d'Europe et le confirmaient dans la conviction, puisée chez Rousseau, que l'homme se corrompt à mesure qu'il s'éloigne des voies de la nature.

Ces tribus primitives sont plus heureuses que les nations policées d'Europe. Sans doute elles vivent sous un régime de despotisme ; mais en Europe l'État n'anéantit-il pas également l'individu ? La masse, affirme Pückler, est plus libre en Orient que dans les pays européens ; elle n'est pas soumise à un système de gouvernement qui s'immisce en toute chose et frappe tout d'un impôt ; elle n'est pas exposée aux vexations quotidiennes de l'administration ; elle ignore les méfaits des bureaucraties paperassières. Les archives de l'État tunisien tiennent dans une salle unique où les dossiers sont répartis sur treize rayons à la manière des denrées dans une épicerie ; un petit coffret suffit pour l'expédition des affaires courantes. La justice est rendue avec beaucoup de sagesse, rapidement et sans frais.

Même la religion de ces peuples ne mérite pas le dédain des Pharisiens d'Europe. Pückler a médité sur le mahométisme et son fondateur. Il trace de Mahomet un portrait qui rappelle celui de Cromwell par Bossuet. Il signale chez le prophète un merveilleux mélange de qualités et de vices, une énergie inébranlable, un profond sens politique, une ambition effrénée qui spéculle sur les instincts et les pas-

sions des multitudes ; il reconnaît que le fanatisme est un des caractères de l'islam. En revanche, il pense que le mépris de la mort et la soumission à la volonté d'Allah, ces deux grandes vertus musulmanes, valent beaucoup de vertus chrétiennes.

Les trois derniers volumes de *Semilasso en Afrique*, qui racontent le voyage en Tunisie, conservent quelque chose de l'esprit satirique de *Tutti Frutti*. Au fond, insinue Pückler, les barbares nous valent ; sur bien des points même, ils devraient nous servir d'exemple. Semilasso procède comme Tacite qui, sous prétexte de décrire les mœurs des Germains, fait le procès de ses compatriotes.

Pückler aurait été heureux de faire profiter de son expédition son pays et la science. Avant de quitter l'Allemagne, il avait demandé le patronage du ministère de l'Instruction publique pour une mission d'études qu'il se proposait d'organiser. Ses démarches n'eurent aucun succès. Livré à ses propres ressources, il fit du moins de son mieux pour rapporter des observations profitables aux savants, archéologues, naturalistes, géologues, minéralogistes. Un grand nombre de ses notes sont de précieuses contributions à l'étude des races humaines et du folklore.

Patriote clairvoyant, il aurait voulu que l'Allemagne bénéficiât de la richesse économique de la Tunisie. Le succès d'un Français, M. Jonquier, dont il avait été l'hôte à Mahadia et qui avait fait une rapide fortune dans le commerce de l'huile et de la laine, l'encourageait à penser que les Allemands, au lieu d'émigrer en masse en Amérique, se livreraient à des exploitations rémunératrices dans certains districts comme celui de Fousana, où ils n'auraient aucune

peine à s'acclimater. Il négocia même avec le bey une convention qui levait en faveur de ses compatriotes l'interdiction faite aux chrétiens d'acquérir des terres dans la régence.

L'Allemagne ne suivit pas son pionnier ; elle laissa passer l'heure opportune. Lorsque, longtemps après, elle convoitera l'Afrique du Nord, toutes les places seront prises et elle ne fera que préparer sa ruine en lançant la fatale menace d'Agadir.



## CHAPITRE III

### EN GRÈCE

Provisions de voyage. Une quarantaine à Malte. Le missionnaire Joseph Wolff. La marine anglaise. Promenades dans l'île. — A Patras. Les Bavarois en Grèce. Tarsitza, fille d'Odysseus, et Trelawny. Canaris. Vostitza ; histoire de brigands. Le couvent de Megaspileon. Le Styx. — Athènes. La ville moderne. Le roi Othon et son père Louis Ier de Bavière. Pückler chez les deux rois. Illumination du Parthénon. M. de Prokesch. Souvenirs de Gentz, de Fanny Elssler et du duc de Reichstadt. Idées de Prokesch sur la question d'Orient. Promenades archéologiques. Lectures ; *Mademoiselle de Maupin*. — Un roman mystérieux. Départ, précipité d'Athènes. Corinthe. Mycènes. Sparte. Ascension du Taygète. Les Maïnotes. Origine maïnote attribuée aux Bonaparte. A travers le Péloponèse. Le coureur Mensen. — Dans les îles d'Ionie ; Zante, Céphalonie, Ithaque. — Missolonghi ; pèlerinage à la maison de Byron. — Delphes. Les Thermopyles. Thèbes. Retour à Athènes. — Dans les Cyclades. — Pückler propriétaire à Kyparissia. — Milo, Antiparos, Paros, Naxos. — Padre Angelo. — Syra ; popularité des Bavarois. Tinos. Délos ; Pückler épigraphiste. Santorin.

A son départ de Tunis, Pückler se trouva fort embarrassé des provisions de route que le bey lui avait fait envoyer. On comptait : quatre bœufs, vingt moutons, cent poulets, six autres d'huile fine, quatre barils de beurre, cinq cents œufs, trois cents pains, deux quintaux de sucre, un quintal de café, deux quintaux de riz, deux charretées de légumes variés,

deux grands paniers de raisins, cent melons, cent pastèques, six caisses de confitures. Il céda ce copieux viatique, en paiement de son transport, au capitaine d'un bateau belge qui allait à Malte.

En raison du choléra, une quarantaine était établie à Malte. Pückler employa une claustrophie d'ailleurs assez douce à écrire le premier volume d'un nouvel ouvrage, *Sudästlicher Bildersaal*, galerie de tableaux du sud de l'Orient. Il appelait son œuvre « un grand livre où tous ses brouillons, ses extraits et notes de journal les plus hétéroclites s'amalgamaient tant bien que mal, comme dans un chaudron de sorcière ». C'est un mélange de réalité et de fantasmagorie, de biographie authentique et d'incidents romanesques, de considérations philosophiques, politiques et morales. Une intrigue, visiblement inspirée de *Clarisse Harlowe*, se complique de fictions empruntées aux *Contes d'Hoffmann* et à la tragédie fataliste. Pückler se met en scène sous des noms divers ; il est tantôt M. de Rosenberg, tantôt le comte Erdmann, tantôt le comte Louis, un Lovelace que le comte Erdmann tue en duel. Son secrétaire Jaeger, l'ancien soldat de la légion étrangère, s'appelle Lorenzo.

Ce jeu n'a pas réussi à l'auteur. Il n'a pas su nous faire accepter ses travestissements de la vérité, ses bonds dans l'irréel. Gâtée par l'influence d'Hoffmann, la *Galerie de tableaux du sud de l'Orient* est le moins satisfaisant de tous les ouvrages de Pückler.

\*\*\*

La quarantaine n'interdisait pas les visites. Pückler reçut celle de Joseph Wolff, le missionnaire devenu

célèbre par son voyage à travers l'Inde, jusqu'à Boukhara. De naissance juive, Wolff avait embrassé le catholicisme à l'époque des retentissantes conversions de Frédéric Schlegel, de Zacharie Werner et de tant d'autres hommes de lettres ou artistes. Puis, passant à l'Église anglicane, il avait épousé lady Georgina Walpole, sœur de lord Oxford. Ce riche mariage lui servit à organiser une mission en Asie qu'il dirigea en personne. Des brigands de Boukhara le traînèrent tout nu à la queue d'un cheval. Malade du choléra, il se vit appliquer un fer rouge sur la poitrine. Le supplice de la faim lui était devenu une habitude. La fermeté de sa vertu égalait la vigueur de son corps. Nouveau saint Antoine, il triompha de tentations savamment organisées par un rajah. Une bayadère admirablement belle implora son amour : elle n'obtint que sa bénédiction.

La conversation de cet apôtre était aussi extraordinaire que sa vie. Elle touchait de préférence à des sujets religieux. Wolff annonçait que Jésus-Christ redescendrait prochainement en ce monde pour y fonder un royaume qui, cette fois, serait terrestre, avec Jérusalem pour capitale. Pontife et roi suprême, il laisserait subsister les autres royaumes, peut-être aussi les républiques, à condition toutefois que chaque État prît les ordres de Sa Majesté divine par l'entremise d'un représentant diplomatique accrédité à Jérusalem. Le prophète précisait la date où se fonderait cette monarchie universelle. Ce serait en 1848.

Sorti de quarantaine, Pückler parcourut la ville aux rues droites, macadamisées, grouillantes de mendians. Les armoiries sculptées sur les façades des

alberghi, ces anciennes résidences des chevaliers de Malte, avaient été mutilées pendant l'occupation française. L'Angleterre révélait sa puissance par l'importance des édifices dont elle avait doté la ville, par de magnifiques spécimens de sa flotte, par l'existence plantureuse qu'elle assurait aux officiers de sa marine, par la bonne tenue de son infanterie excellement équipée, confortablement logée et solidement nourrie. A la table d'un amiral, Pückler rencontra le chevalier Carafa, capitaine d'une frégate napolitaine. Ce marin avait pris part en 1809 au combat livré par la flotte anglaise à la flotte de Murat sous les yeux de Pückler, qui dinait chez le ministre de Russie.

A Malte habitait un ami de jeunesse de Canning, M. Frère, ancien sous-secrétaire d'État et ministre d'Angleterre en Espagne. Il occupait sa retraite à des travaux littéraires et à des plantations. Ses jardins étagés en terrasses au bord de la mer, ornés de vases et de statues, ravirent Pückler. Une traduction inédite du *Faust* de Goethe, qu'il lut à son visiteur, parut à celui-ci parfaite quant à l'exactitude et quant à la forme. Il s'exerçait maintenant à donner une interprétation nouvelle d'Aristophane. Dans sa maison, Pückler rencontra le fils de Hudson Lowe, officier dans l'armée anglaise. Sur ce jeune homme pesait la réprobation qui avait frappé son père même en Angleterre ; ses camarades de régiment l'évitaient.

Pendant son séjour à Malte, Pückler reçut une traduction anglaise de *Tutti Frutti*. Elle lui prêtait des âneries énormes. Il avait écrit : « L'expérience apprend, hélas ! qu'en Silésie, comme ailleurs, il arrive souvent que des personnes soient enterrées vivantes. » La traduction lui faisait dire : « L'expérience apprend,

hélas ! qu'en Silésie on a enterré plus de vivants que de morts. » Il avait parlé « de la statue du grand feld-maréchal (Blücher) par le grand professeur Rauch ». Ce monument devenait « la statue du grand maréchal, jadis le plus grand professeur de Breslau ». Et c'est d'après cette traduction anglaise qu'allait être entreprise une traduction française !

Dans l'île, les casals, superbes villages aux maisons massives, entourées de jardins, méritaient une visite, ainsi que Civita-Vecchia, la première résidence des chevaliers. Pückler n'omit pas d'y aller. Une violente tempête secoua furieusement son bateau lorsqu'il passa dans l'île de Gozo, dominée par la Tour des Géants, une construction cyclopéenne qui paraissait être un temple phénicien d'Astarté. Le 21 décembre 1835, il s'embarqua pour Patras.

\* \* \*

Les passagers de l'*Africain*, après quatre jours et quatre nuits d'une mer démontée, goûterent quelques heures de repos à Zante. A Patras brillait un beau soleil, mais le froid était vif.

Le jeune royaume de Grèce, créé en 1829 et confié depuis 1833 aux mains du second fils du roi de Bavière, avait à surmonter de singulières difficultés avant de prendre rang parmi les nations policées. Comme Pückler visitait l'ancien château fort bâti par Villehardouin et transformé en prison, une vingtaine de détenus lui lancèrent des imprécations. C'étaient des soldats de la guerre de l'indépendance, devenus des brigands du jour où le gouvernement les avait renvoyés à leurs foyers sans assurer leur len-

demain. Ces démobilisés terrorisaient le pays qu'ils avaient délivré des Turcs. Tout récemment une bande avait capturé et mis à mort un capitaine bavarois avec son ordonnance. Les juges n'osaient sévir, car les criminels étaient souvent hautement apparentés. Les gendarmes menaient avec mollesse les poursuites, d'ailleurs difficiles dans un pays dépourvu de routes. Les écoles manquaient. Tout souci de propreté, toute hygiène avait disparu avec les bains turcs détruits par la guerre. La fièvre régnait en permanence à Patras.

Les bals (car on dansait beaucoup à Patras) montraient une bigarrure de costumes nationaux et d'uniformes bavarois ; des dames complétaient leurs toilettes françaises par un fez rouge posé sur leurs cheveux flottants. La société était mêlée. A une soirée chez le consul d'Angleterre, Pückler, ayant déposé un moment de superbes gants de peau blancs, retrouva à la place de misérables gants de fil, malpropres. Une étoile des réunions mondaines était Tarsitza, la fille du brigand Odysseus qui avait trahi son pays après l'avoir défendu contre les Turcs. Elle avait suivi, pendant la guerre, son père dans une grotte du Parnasse. Trelawny, l'ami de Byron et de Shelley, vint les y rejoindre. L'aventurier prit part aux coups de main d'Odysseus. Après avoir rendu mère Tarsitza, il l'épousa ; mais, d'un caractère violent et capricieux, il ne supporta pas les liens du mariage et partit en Amérique.

Avant de quitter Patras, Pückler alla faire visite à Canaris. Le héros était un petit homme gros, au visage jovial ; il reçut le prince à bord de la misérable corvette qu'il commandait avec l'humble grade de

capitaine. Il parla sans forfanterie de ses faits de guerre, rendit justice aux Turcs et s'exprima en termes sévères sur le compte de l'amiral anglais Cochrane.

\*\*\*

De Patras à Vostitza le pays montrait, comme des plaies hideuses, les traces des dévastations commises, non par les Turcs, mais par les Grecs aux dépens de leurs propres compatriotes. Vostitza frémissoit encore d'un attentat récent. Des brigands avaient attaqué la nuit une maison située un peu en dehors de la ville. Des citoyens, éveillés par les coups de feu, accoururent au secours des habitants, avec trois gendarmes dont deux étaient borgnes. Les brigands furent capturés, mais l'argent qu'ils avaient arraché au propriétaire avait disparu, dérobé par un des sauveteurs.

La vigne abondait autour de Vostitza. Pückler, toujours hanté de projets de colonisation, s'étonnait que le gouvernement n'eût pas appelé d'Allemagne des travailleurs pour exploiter ce sol fertile. Partout il constatait l'inertie et l'incapacité des Bavarois.

Le gouvernement avait supprimé quatre cents petits couvents, mesure néfaste, car ces établissements recueillaient des indigents et servaient d'asiles aux voyageurs dans un pays sans hôtelleries ; les champs que les moines avaient cultivés restaient en friche. En revanche les grands monastères, foyers de paresse et de saleté, subsistaient. De ce nombre était le couvent de Megaspileon, près de Vostitza. Pückler s'y rendit le 13 février 1836. Le chemin,

couvert de neige et de glace, montait à travers des gorges étroites et sauvages jusqu'à une énorme paroi de rocher qui cachait la pieuse retraite. Une cloche au son grincheux ayant annoncé l'approche d'un visiteur de marque, les moines sortirent en procession. Leurs vêtements graisseux et déchirés leur donnaient des airs de juifs polonais. La chambre où l'on installa Pückler, celle du prieur, avait eu jadis ses murs blanchis à la chaux ; ils étaient maintenant noircis par la fumée ; les vitres manquaient aux fenêtres ; le mobilier était sordide. Pückler eut un haut-le-cœur devant des confitures couvertes de poussière et un verre d'eau malpropre que lui présenta un cuisinier dégoûtant ; il remplaça par des œufs à la coque les plats immondes préparés pour son dîner. Dans ce taudis habité par trois cents moines, il y avait une seule cuvette et point de serviette. L'unique occupation de ces pouilleux consistait à célébrer à tour de rôle dans l'église des offices grotesques. Ils pénétraient comme de la vermine dans la chambre de Pückler et s'obstinaient à y rester. Leur hôte ne se gênait pas plus devant eux que devant des chiens et satisfaisait à leur nez ses besoins naturels. Leur ignorance égalait leur paresse ; le plus lettré bredouillait trois ou quatre mots d'italien. Le *proto papa* savait que Napoléon était mort de froid en Russie. Ce croupissement dans l'ordure n'avait pas d'excuse. Le couvent aurait été assez riche pour s'offrir le luxe de la propreté et pour faire du bien aux environs. Mais les moines partageaient l'horreur de leurs compatriotes pour tout genre de travail et le gouvernement encourageait la fainéantise générale en tolérant au cours de l'année cent soixante-dix jours fériés.

Bloqué dans ce repaire fétide par d'abondantes chutes de neige, Pückler se hâta de descendre à Kalavrita, dès que les chemins furent redevenus libres. Des gens propres et des mets appétissants le remirent des nausées que lui avait données Megaspileon. Un poisson, digne de la table d'un dieu, le pestropha, pêché dans un affluent de l'Alphée, était servi par une déesse, une domestique qui réalisait de la tête aux pieds un type accompli de Vénus antique.

Pückler avait juré par le Styx qu'il irait voir le Styx. Il traversa une région d'un aspect véritablement infernal, hérissée de rochers, coupée par de sombres ravins au fond desquels il risquait de tomber en suivant des sentiers couverts de glace. En temps ordinaire, le fleuve au nom redoutable tombe à pic en deux torrents d'une haute paroi et ses eaux, avant de toucher le sol, se volatilisent en fine poussière. C'est sous la forme de deux énormes stalactites de glace que l'aperçut Pückler. Au cours de cette excursion, le voyageur eut des exemples de la rapacité grecque. Il avait logé une nuit chez un juge de paix, une autre nuit chez un brigand. Le juge, plus voleur que le brigand, lui fit payer un prix exorbitant une hospitalité misérable. Un de ses chiens ayant étranglé un mouton, la bergère, une gamine, se montra insatiable quand il proposa de réparer le dommage.

En sortant de ces parages maudits, il gagna par bateau le fond du golfe de Lépante. Il gravit les hauteurs de l'isthme de Corinthe et contempla le panorama célèbre : Égine, Salamine, les promontoires de l'Attique et de l'Argolide, plus loin les montagnes bleues de Zéa, enfin, baignant le tout et fermant l'horizon, la mer Égée. De Kalamachi, une barque,

poussée par un vent violent, le transporta en moins de quatre heures au Pirée. Il y resta trois jours, malade, au lit. Le quatrième jour, par un temps froid et clair, il partit à pied pour Athènes. Il rencontra le comte Lusi, ministre de Prusse, qui venait le chercher en voiture.

\* \*

Pour faire son entrée à Athènes, Pückler n'avait pas revêtu ses habits de fête comme Chateaubriand. La vue de la cité sainte n'excita pas chez lui l'enthousiasme d'un Byron. Sans doute il ne resta pas insensible à la poésie du paysage, lorsque, en montant du Pirée, il aperçut la plaine dominée par l'Acropole, le Lycabète, le bois d'oliviers aux tons mélancoliques et tout un monde de formes belles et nobles, enveloppées de tristesse. Mais des trivialités amusantes, des matelots français en goguette, de joyeuses histoires contées par Lusi, bannirent les émotions graves. Athènes elle-même était un composite ridicule d'antique, de turc, de néo-grec et de bavarois. Des maisons neuves, peinturlurées à la manière des jouets de Nuremberg hurlaient à côté de ruines vénérables. La plupart des quartiers nouveaux n'étaient encore que des chantiers fermés par des palissades ; des tranchées nauséabondes éventraient les rues où s'agait une foule cosmopolite ; on était frappé du grand nombre de loqueteux.

Presque aussitôt après son arrivée, Pückler eut une audience du roi Othon. C'était un bel adolescent aux traits sympathiques, aux manières affables, aimant les arts, comme son père, Louis I<sup>er</sup> de Bavière. Il manifestait ce goût pour la solitude qu'on a observé

chez d'autres Wittelsbach, et une répugnance insurmontable pour le costume grec que ses sujets le pressaient d'adopter.

Louis I<sup>er</sup> était en visite chez son fils. En son honneur on illumina le Parthénon, l'Erechthéion et les Propylées. Admis à pénétrer, sur l'Acropole, dans l'enceinte réservée aux souverains, Pückler jouit d'un spectacle magique. De grands feux de bois jetaient des lueurs rouges sur les monuments ; les colonnes de marbre prenaient des tons dorés ; les herbes sauvages brillaient comme des émeraudes. On eût dit que les ombres des génies d'autrefois glissaient le long des murs sacrés.

Le lendemain, dinant au palais royal, Pückler s'amusa des contrastes qui marquaient son voyage. Un jour il couchait sur la dure chez des paysans et même chez un brigand ; il se nourrissait d'oignons crus. Un autre jour il était à table avec deux rois qui le comblaient de politesses. Le père et le fils avaient lu ses ouvrages ; ils les louèrent, mais Louis I<sup>er</sup> mêla quelques malices à l'éloge. Plusieurs jours après, comme Pückler visitait le Pnyx avec M. et Mme de Prokesch, un promeneur solitaire se dirigea vers eux. C'était Louis I<sup>er</sup> ; il leur annonça qu'il partait le lendemain. Il éprouvait une peine cruelle à s'arracher à l'Hellade pour regagner son royaume allemand.

M. de Prokesch, ministre d'Autriche, captiva Pückler par le fond substantiel de sa conversation, l'étendue de sa culture, l'urbanité de ses manières. Il raconta de nombreux souvenirs de sa collaboration avec Metternich et Gentz. Chez le chancelier il admirait une suprême élégance, la rapidité et la sûreté du coup d'œil, la variété des connaissances, l'union du sens pratique et du sens esthétique, une

intelligence à la fois ouverte aux grands problèmes scientifiques et capable d'apprécier les poésies de Heine. En politique et en administration, Metternich et Gentz jugeaient les affaires de haut; ils en dégageaient les lignes essentielles et détestaient les minuties d'une bureaucratie tatillonne. Metternich et la cour avaient un sourire indulgent pour le sybaritisme de Gentz et pour sa liaison avec Fanny Elssler. Le vieux viveur conduisait souvent après minuit Prokesch chez la belle danseuse, dans ce qu'il appelait son Portici, une bonbonnière ornée avec un luxe raffiné et embaumée par des fleurs rares, chaque jour renouvelées. Pendant que les deux fonctionnaires continuaient leur tâche politique, en parcourant livres, brochures et journaux, Fanny, vêtue d'un délicieux costume d'intérieur, servait le café et travaillait dans un coin à un ouvrage de dame. Une nuit d'hiver, Gentz et Prokesch, allant chez elle en voiture, discutaient au sujet de l'immortalité de l'âme, mise en doute par le vieillard, affirmée par son jeune ami. Gêné par le bruit de la voiture, Gentz ordonna au cocher d'arrêter. Il parla avec véhémence, au point de verser des larmes et d'oublier où il était. Au bout de deux heures seulement le sentiment de la réalité lui revint. Quand il arriva chez Fanny, le fin visage de la chère enfant était bouleversé par l'angoisse d'une longue attente.

Prokesch gardait pieusement des reliques du duc de Reichstadt, entre autres un sabre que Bonaparte avait rapporté d'Égypte et qui, après avoir été posé au côté du duc sur son lit de mort, avait été donné, selon ses dernières volontés, à l'ami compatissant, au confident discret. Prokesch possédait aussi un cof-

fret chinois qui venait de Sainte-Hélène. Après la mort de l'Empereur, Mme Lætitia, que Prokesch était allé voir à Rome, le pria de porter le précieux objet au duc de Reichstadt. Quand Prokesch revint à Vienne, le duc avait cessé de vivre. Alors Mme Lætitia demanda au porteur de garder le coffret. Au dire de Prokesch, le malheureux prince aurait expiré, à Schœnbrunn, dans la chambre et dans le lit qu'avait occupés son père ; le jour de la mort, la foudre serait tombée sur un obélisque du jardin que surmontait un aigle à tête unique au lieu de l'aigle bicéphale d'Autriche, et aurait détruit l'emblème impérial.

L'Orient avait exercé sur Prokesch un prestige qu'il proclama en allongeant son nom en celui de Prokesch-Osten. Poète, il s'inspirait des modèles charmants de la Perse et de l'Inde ; ses vers exhalaien, avec les sentiments d'une âme chrétienne, le parfum des roses d'Ispahan. Chez lui on lisait le Coran qu'il commentait et dont il dégageait la saine substance. C'est par un Zend Avesta emprunté à sa bibliothèque que Pückler connut la religion de Zoroastre. Il n'y a pas, dit Pückler, de doctrine plus belle, à la fois plus divine et plus humaine, que celle de ce sage qui place la vertu dans la pureté des pensées, des paroles et des actions et qui veut que la bonté de l'homme s'étende à toutes les créatures, y compris les animaux et les plantes.

En politique Prokesch avait fait une étude approfondie de la question d'Orient. Il avait mené d'heureuses négociations avec Adballah pacha, le terrible tyran de Saint-Jean-d'Acre, avec Ibrahim pacha et Méhémet-Ali. Contrairement à l'opinion de son chef Metternich, il pensait que l'Orient devait attendre

son salut de Méhémet-Ali et non pas du sultan Mahmoud et qu'il ne fallait pas dresser l'un contre l'autre ces deux rivaux. Fortifier l'empire turc, non pas en affaiblissant Méhémet-Ali, mais en mettant sa force au service du sultan, tel devait être, d'après Prokesch, le but des chancelleries européennes. Pückler se pénétra profondément de ces idées ; elles seront à la base de son ouvrage *Dans l'empire de Méhémet-Ali*.

Enfin Prokesch connaissait et comprenait l'antiquité grecque. Sous sa direction et sous celle du professeur Ross, Pückler visita les monuments d'Athènes, en apprit l'histoire et en observa les caractères. Le néophyte, dans son enthousiasme, maudit le rapt commis par lord Elgin. Seulement il ne s'indigna pas d'un autre sacrilège, d'un projet de restauration de l'Acropole par son ami Schinkel, projet que lui expliqua le roi Othon. Conduit par Prokesch à Marathon, il crut pouvoir établir que les Grecs étaient postés non pas sur l'emplacement du Marathon d'aujourd'hui, mais au défilé de Vrana.

Dans le reste du corps diplomatique, le ministre de France, M. de Lagrenée, captivait par sa conversation farcie de souvenirs parisiens. Il raconta par exemple à Pückler que, sous le règne de Charles X, le duc de La Rochefoucauld, tombé dans l'extrême dévotion, avait décidé de brûler tous les livres impies de sa magnifique bibliothèque, à commencer par ceux de Voltaire, de Rousseau, de Diderot, de Montesquieu, au total cinq mille volumes, et qu'il chargea de cet autodafé M. de Lagrenée, Victor Hugo et Alexandre Dumas. Les trois exécuteurs eurent une joie satanique à tromper la confiance du nouveau Torquemada.

Aux heures de repos, Pückler lisait : Homère, Shakespeare et quelques nouveautés. *Mademoiselle de Maupin* le remplit d'inquiétude. Dans quelles voies bizarres, se demanda-t-il, la littérature française allait-elle s'engager? Beaucoup de journaux d'Allemagne parlaient avec malveillance de ses propres ouvrages. Comment s'en expliquer le succès, malgré l'hostilité d'une partie de la critique? « Cette vogue, dit Pückler, tient à ce que dans le monde actuel où l'on trompe les autres et soi-même, je suis resté peut-être l'un des plus sincères, à ce que je possède un courage moral et une liberté intérieure qui font que je me donne entièrement et complètement tel que je suis, comme une individualité sinon intéressante, du moins non frelatée, et que, si je prends un masque, c'est pour plaisanter et non pas pour donner le change. Voilà ce que le public a senti avec son instinct toujours sûr et voilà pourquoi il m'a pris en affection. » Ses livres, pensait Pückler, devaient encore en partie leur succès à l'Orient qu'ils décrivaient. Aux gens dégoûtés de la vie mensongère d'Europe, ils révélaient une civilisation restée fidèle à la nature, et ces tableaux d'une humanité primitive leur procuraient une sensation de fraîcheur.

\* \* \*

Une aventure galante, dont le récit se brouille d'épisodes romanesques et mystérieux, obligea Pückler à quitter précipitamment Athènes dans les derniers jours de mai 1836. Le cœur bouleversé, les pensées en désordre, il arriva comme un égaré à Eleusis et ne jeta qu'un rapide coup d'œil sur Salamine. A Mégare l'orage de son âme commençait à se calmer;

il s'intéressa aux fouilles et contempla une belle statue récemment découverte, qui allait partir pour Athènes. Il suivit, de Mégare à Corinthe, la côte rocheuse battue par les vents. A Kalamachi, dans une auberge, un soldat bavarois, un Barbaresco, comme disaient les Grecs, se lamentait de n'avoir plus de bière de Munich. Pückler revit avec joie le magnifique panorama que, lors de son premier passage, son regard avait embrassé des hauteurs de Corinthe. Sur l'emplacement de l'ancienne ville de luxe et de plaisir, un village étalait sa misère. A Sicyone, une population indigente et superstitieuse croupissait dans des huttes auprès des ruines d'un théâtre et d'un stade. Némée éveilla le souvenir du lion et des jeux néméens. A Mycènes, Pückler franchit la porte massive du tombeau d'Agamemnon ; il fit allumer des fagots de bois et de rouges lueurs dansèrent sur les parois du majestueux souterrain ; il vit aussi à l'entrée de l'Acropole la porte des lions, encadrée de murs cyclopéens. Par-dessus des montceaux de pierres il gagna l'Area où se passe la première scène d'*Électre*. Le contraste était complet entre les archaïques constructions de la ville du roi des rois et Nauplie, ville modernisée, pleine de soldats dressés à l'allemande. La place avait pour major un Français, Touret, ancien soldat de Napoléon. « L'amabilité des Français, écrit Pückler après avoir causé avec cet officier, provient principalement de ce qu'ils ont toujours sous la main, à leur disposition immédiate, toute leur provision d'intelligence, tandis que nous autres Allemands, nous la transportons dans notre malle, d'où il faut que nous la retirions morceau par morceau selon les besoins. » Un autre

vétéran de Napoléon, le capitaine Chardon de La Barre, habitait Argos ; il inspira la réflexion suivante à Pückler : « C'est une chose tout à fait à part qu'un guerrier de la vieille garde de Napoléon ; il vous produit l'effet d'un survivant d'une race éteinte, d'une lignée de héros disparue, et l'on jette sur l'ennemi d'autrefois un regard de compassion et de respect ; car de même que les cimes des montagnes, après le coucher du soleil, sont encore dorées par sa lumière, de même sur le visage de ces braves semble briller encore un rayon de l'étoile de Napoléon. »

Pendant un séjour de quatre semaines à Tripolis, Pückler accepta une invitation de Koliopoulos, chef de bande renommé, et reçut la visite d'un officier grec, Gerasimos Kokinos, ancien compagnon d'armes de Byron et de Trelawny. Byron, prétendait Kokinos, était mort par la faute des médecins étrangers ; les médecins grecs l'auraient sauvé.

De Tripolis à Sparte le chemin menait à travers des bosquets remplis de chants d'oiseaux et des prairies émaillées de fleurs. Un riant paysage entourait l'austère cité de Lycurgue. Entre des rangées de haies odorantes Pückler vint à Mistra, la Misithra des Romains, devenue au moyen âge, avec Villehardouin, la capitale du Péloponèse, dignité que rappelaient encore ses remparts, ses églises et ses palais. La vallée de Kyparissia, toute proche, était si enchanteresse que Pückler voulut en acquérir une partie et demanda au gouvernement d'Athènes une concession de deux cent cinquante hectares. Il eut en cette affaire une idée de la lenteur de la bureaucratie bavaroise.

A la vue des ruines de Sparte, Châteaubriand s'était

écrié : « Léonidas ! » C'est à la belle Hélène que songea Pückler. Cependant, son Pausanias à la main, il chercha le tombeau du héros des Thermopyles. Il déchiffra des inscriptions sur l'agora, vit le temple de Neptune sur les bords de l'Eurotas, gravit les gradins du théâtre et se fraya un passage à travers les ronces et les orties jusqu'au lieu où la tradition place le tombeau de Ménélas.

Le 21 juin, escorté par trois officiers, deux palikares, quatre gendarmes et dix soldats de la milice, Pückler commença l'ascension du Taygète. Une végétation d'une richesse et d'une fraîcheur extraordinaires couvrait les montagnes d'un tapis aux mille couleurs ; des nuances vives illuminaient les cimes des roches. Les jeux capricieux de la nature piquaient des fleurs de lauriers-roses dans le feuillage des platanes et enroulaient des liserons bleus autour de la pourpre des grenadiers. La nuit on bivouqua sous un pin gigantesque. A une heure du matin la montée recommença par des chemins difficiles, avec un vent de tempête. Arrivé au sommet, le mont Saint-Élie, Pückler n'eut point, hélas ! la vue qu'il espérait. C'est à peine s'il devina la Crète à travers la brume. En revanche, à ses pieds, les provinces du Maïna, de Laconie et de Messénie se dessinaient avec la netteté d'une bonne carte de géographie. A la descente, des échappées merveilleuses s'ouvriraient soit sur la montagne, soit sur le golfe de Marathonisi. Pourquoi, se demandait Pückler, n'avait-on pas établi la capitale de la Grèce nouvelle dans un de ces sites magnifiques plutôt que dans la campagne aride d'Athènes ?

Les femmes du Maïna rivalisent de beauté avec

celles de Laconie déjà vantées par Homère. L'une des plus parfaites était une jeune fille de la famille des Mavromichalis qui offrit l'hospitalité à Pückler dans un village du golfe de Laconie. Un Mavromichalis, proclamé roi de Sparte après la guerre, s'était volontairement désisté en faveur d'Othon de Bavière, mais ses compatriotes subissaient avec aigreur le régime nouveau. Les Maïnotes avaient des traits communs avec les Corses ; ils pratiquaient la vendetta. Au dix-huitième siècle, cinquante familles maïnotes avaient émigré en Corse et la tradition voulait que Bonaparte fût issu de celle des *Kalomeros*, nom dont celui de Bonaparte est à peu près l'équivalent.

De Limeni, une canonnière royale transporta Pückler à Coron, ville en partie vénitienne, en partie turque. A Modon, l'ancien quartier général des Français, des officiers grecs récriminaient violemment contre les officiers bavarois. Le Péloponèse détestait les Allemands ; les Maïnotes allaient jusqu'à les accuser d'avoir, par leur odeur, mis en fuite le gibier. Navarin méritait une visite ; Pückler y alla. Messène ensuite l'intéressa par ses vastes fortifications, par les restes d'un temple d'Esculape et par l'énorme porte de Mégalopolis.

A deux lieues de Phigalia, beau spécimen de l'architecture militaire des Grecs, se dresse sur le mont Cotylium, à plus de mille mètres, le temple d'Apollon, un des mieux conservés de toute la Grèce, quoique des mains rapaces l'aient dépouillé de sa frise, devenue l'un des trésors du British Museum. En présence de ce superbe édifice, Pückler fit un parallèle entre les merveilles que créait la foi antique avec des ressources restreintes et les églises modernes que

de grosses sommes d'argent ne sauvent pas de la laideur.

Les fouilles entreprises par les Français à Olympie étaient interrompues depuis la fin de l'expédition de Morée. Pückler qui, avec Winckelmann, en prévoyait les magnifiques résultats, déplora que le gouvernement d'Athènes ne se souciât pas d'en ordonner la reprise.

Pyrgos, dans la basse vallée de l'Alphée, n'avait de remarquable que la femme du médecin, le Dr Agamemnon, une superbe Clytemnestre dont Pückler eût été volontiers l'Égisthe. Un Allemand, le baron de Geigern, inspecteur des forêts à Pyrgos, avait eu à son service le coureur Mensen. Il fit connaître à Pückler, descendu dans sa maison, quelques prouesses de ce prodige. En 1833, la reine de Bavière confiait à Mensen un paquet à porter de Munich à Nauplie, alors capitale de la Grèce, pour le roi Othon. Mensen fit le trajet en vingt-quatre jours ; encore en avait-il perdu six en Turquie, où il avait été arrêté comme espion. Pour sa peine, le maréchal de la cour lui donna huit thalers. Un anatomiste de l'Université de Goettingen, le professeur Langenbeck, intrigué par ce phénomène, pria Mensen de se laisser ouvrir le ventre. Le coureur n'avait aucune envie de se prêter à cette opération, quel qu'en pût être l'intérêt scientifique. Le terrible savant demanda alors aux autorités de lui livrer ce sujet récalcitrant. Mensen, pris de peur, s'enfuit de toute la vitesse de ses jambes,

Près de Pyrgos est situé le petit port de Katakolon ; c'est là que Pückler s'embarqua sur un méchant voilier grec pour Zante, avec l'intention de faire le tour des îles d'Ionie.

\* \*

De son voyage à travers le continent grec, Pückler tira la morale suivante : « Celui qui est assez vigoureusement constitué pour faire chaque jour de dix à douze lieues à cheval, à dos de mulet ou à pied sans en pâtir, pour résister à la chaleur la plus ardente aussi bien qu'aux effets les plus désagréables du froid (car déjà Goethe dit : « Chez nous on ne fait que voir le froid ; dans les pays du Sud on le sent ») ; celui qui de plus ne craint pas le danger des chemins où l'on se casse le cou, ni celui d'attaques toujours possibles des brigands ; celui à qui il est indifférent de s'arrêter dans des habitations sans fenêtres, avec des toits transparents et qui est capable de s'abandonner avec une patience philosophique à des myriades de punaises, de poux, de puces et de moustiques ; celui qui se contente de n'obtenir parfois pour sa nourriture et sa boisson que du pain et des oignons avec de l'eau tiède et du vin mélangé de résine ; celui qui observe la puanteur et la saleté tout simplement avec l'œil du chimiste et ne voit dans ces choses que des produits de la nature comme tant d'autres ; celui qui est de force à supporter tout cela et qui accepte de payer la vie que je viens de décrire trois fois plus cher que le confort européen, à celui-là je conseille sans scrupule d'entreprendre le voyage à travers la Grèce. »

Zante reposa l'intrépide touriste de ses tribulations. L'île, disait-il, ressemble au paradis, tel que l'ont représenté les primitifs allemands. Elle l'invitait aux délices du *farniente*. Placée en 1815, avec

les autres îles ionniennes, sous le protectorat de l'Angleterre, elle avait été sagement administrée par sir Thomas Maitland. Pückler y retrouva les bâtiments de la marine anglaise qu'il avait vus à Malte et reçut des officiers le même accueil courtois. L'amiral lui exposa des considérations sur le principe aristocratique dans la marine. Les meilleures flottes, disait ce marin, sont celles qui respectent une hiérarchie sévère ; l'esprit républicain d'égalité ne doit pas pénétrer à bord.

Un bizarre accident troubla la vie heureuse que Pückler mena dans l'île. Un armurier à qui il avait donné ses pistolets à réparer négligea de les mettre en lieu sûr, quoiqu'ils fussent chargés ; un enfant s'en empara, un coup partit et tua de l'autre côté de la rue un vieillard assis à sa fenêtre. Cette affaire valut à Pückler de longs ennuis et le retint à Zante au delà de ses désirs.

Céphalonie devait aux Anglais, comme Zante, une prospérité que les Bavarois étaient incapables de donner à la Grèce du continent. Une statue élevée en l'honneur de sir Thomas Maitland sur une place d'Argostoli, le chef-lieu de l'île, rendait à cet énergique gouverneur un hommage mérité. Byron avait séjourné pendant quatre mois à Céphalonie avant d'aller mourir à Missolonghi. La vieille propriétaire de la maison modeste où il avait demeuré fit à Pückler un éloge ému de sa bonté et de son affabilité. Le Dr Muir, chef du service sanitaire de l'île, avait été l'homme de confiance du poète. C'est à lui que Byron avait laissé, entre autres papiers importants, des lettres de la comtesse Guiccioli.

Byron avait franchi le bras de mer qui sépare Cépha-

lonie d'Ithaque et vidé une coupe en joyeuse compagnie à la gloire d'Homère. Pückler visita plus gravement le royaume d'Ulysse. *L'Odyssée* à la main, il établit, pour le retour du héros dans son île, un itinéraire différent de celui qu'avait établi l'Anglais Gsell. Les recherches les plus récentes n'ont confirmé qu'une partie de ses conclusions (1).

\* \* \*

Le culte de Byron ramena Pückler sur le continent. Il voulut voir Missolonghi. La ville héroïque, négligée par un gouvernement ingrat, ne s'était pas relevée de ses ruines. A la place de la maison du poète, le pieux pèlerin ne put saluer qu'un monceau de décombres.

Une escorte de six gendarmes commandés par le fils de Botsaris protégea la marche de Pückler de Missolonghi à Chirin. Il traversa le golfe et revint à Patras, ville toujours sans hygiène, manquant d'eau, livrée à la fièvre. Tombé malade, il se refit une âme virginal en lisant des romans anglais. Un pli officiel lui parvint à Patras : le gouvernement grec lui accordait les terrains de Kyparissia.

Le soir du 19 septembre il s'embarqua pour Salona et se dirigea vers Delphes. L'aspect du pays lui expliqua le respect religieux dont l'antiquité entourait la ville de l'oracle et du tribunal des amphictyons. Cette vallée rocheuse que dominent les parois abruptes du Parnasse, cette gorge étroite près de laquelle jaillit la source de Castalie, ces pentes cou-

(1) Voir V. BÉRARD, *les Phéniciens et l'Odyssée*, Paris, 1902, t. II, livre XI.

vertes d'oliviers formaient le cadre le plus propre à rehausser la majesté des temples et des autres édifices. Quoique à la place de ces anciennes splendeurs il n'y eût plus qu'un misérable village, quoique l'emplacement même du temple d'Apollon n'eût pas encore été déterminé, le voyageur se sentit gagné par le frisson sacré qui agitait autrefois ces lieux fatidiques.

Obligé d'ajourner, à cause du brouillard, l'ascension du Parnasse, Pückler descendit dans la vallée du Céphise. Lorsque, par le col de l'Œta, il entra en Locride, il aperçut à ses pieds une gorge profonde et longue, couverte d'épaisses forêts de chênes et de sapins, puis la ville vénitienne de Bodonitza, le golfe Maliaque semblable à un lac étroit et dominé sur l'autre rive par les monts de Thessalie, la pointe de l'île d'Eubée qui s'enfonce dans le golfe, plus loin le Pélion, l'Ossa et enfin l'Olympe. « Celui, dit-il, qu'un tel coup d'œil ne remplit pas d'admiration, n'a qu'à rester toute sa vie accroupi derrière son poêle. Moi, il m'a rendu profondément heureux. » Le 25 septembre, il arrivait aux Thermopyles. Le recul de la mer avait donné au défilé un aspect différent de celui que décrit Hérodote. Aucun monument, aucune pierre, ne rappelait la lutte héroïque. Cependant Pückler crut reconnaître le tertre dit des Trois Cents à un endroit digne, par sa majesté, de recevoir les ossements glorieux.

Le Parnasse s'obstinant à rester inaccessible, Pückler alla par Élatée à Chéronée, puis à Livadie. Dans cette aimable ville, un officier grec lui raconta qu'après avoir servi pendant quatre ans dans l'armée prussienne, il n'avait pas réussi à se faire admettre

par les Bavarois dans l'armée de son pays avec un grade équivalent. Pückler conclut de cet incident que l'unité allemande n'était pas près de se réaliser. Non loin de Livadie jaillissent deux sources, la Léthé, qui donnait l'oubli, et la Mnemosyné, qui rendait la mémoire; réunies, elles forment l'Her-cyna, torrent sinistre pour les anciens. Pückler le vit au contraire égayé par le caquetage de lavan-dières dont l'une, dit-il, faisait avec une rare ingé-nuité la lessive de sa personne.

Pour aller de Livadie à Thèbes, Pückler traversa le défilé où le Sphinx posait aux voyageurs ses redoutables énigmes. A Thèbes, groupe de masures, il passa la nuit dans une étable. Personne ne put lui indiquer où était situé Leuctres. Il étudia un autre champ de bataille, celui de Platées. Dans les forêts du mont Cithéron il partagea son repas avec des marchands de porcs, puis ayant franchi le col d'où la vue s'étend sur la plaine de Thria, Éleusis, Salamme, l'Hymette, le Pentélique et la mer, il entra dans Athènes le soir du 4 octobre, pendant que le soleil couchant illuminait l'Acropole.

\*\*\*

Les linéaments de la nouvelle Athènes commen-çaient à se dessiner. Le palais royal sortait de terre; des rues naissaient. Mais le vent d'automne soule-vait des nuages de poussière. La vie mondaine n'avait pas repris. Rien ne retenait Pückler. Le 20 octobre il s'embarqua au Pirée sur le *Nauplie*, excellente goélette de la marine royale, mise à sa disposition par le chef du gouvernement, le comte d'Armansperg.

Il fit un premier arrêt à Égine et traversa péniblement l'île aride et désolée pour voir le fameux temple, l'un des plus anciens de l'ordre dorique, qui, de ses trente-deux colonnes, en partie monolithes, en gardait vingt-trois debout.

Après une bonne nuit passée sur le *Nauplie*, Pückler se réveilla, frais et dispos, devant Épidaure. Deux pierres marquaient l'emplacement du temple d'Esculape. Le théâtre, au contraire, montrait distinctement ses gradins où s'asseyaient douze mille spectateurs. Mais l'incurie du gouvernement laissait les herbes et les ronces envahir l'admirable édifice et disjoindre la maçonnerie.

Le lendemain matin, le *Nauplie* mouilla dans la baie de Poros. Du rivage de l'île embaumée par les citronniers, Pückler aperçut, de l'autre côté d'un étroit bras de mer, les riants vignobles de Trézène ; il se rendit au sanctuaire de Poseidon où s'empoisonna Démosthène et revint par la Panaghia, joli couvent habité par des moines sales.

Hydra valait qu'on s'y arrêtât, à cause de la beauté de ses femmes. Dans l'île de Spetzia, Pückler monta sur un sommet consacré, comme tant d'autres en Grèce, à saint Élie, par une assimilation probable avec Hélios, le soleil. Puis le *Nauplie* mit le cap sur Monemvasie, dans le Péloponèse, ville plus connue sous le nom de Malvoisie. Dans la citadelle construite par les Vénitiens, des invalides végétaient tristement, en proie à la faim. L'un d'eux adressa ses doléances à Pückler en dialecte saxon. Parti à cheval pour Mistra, le prince logea en route chez un pope dans une maison si mal fermée qu'au lit il dut se défendre avec un parapluie contre une averse et avec

une cravache contre une invasion de chats et de poules. La nuit suivante il s'égara sur les bords de l'Eurotas gonflé par les pluies et faillit se faire dévorer par des chiens.

Le nouveau propriétaire de Kyparissia courut à son domaine. Un architecte allemand, employé par le gouvernement à Mistra, établit les plans d'un pyrgos, c'est-à-dire d'une maison fortifiée, construction utile dans un pays infesté de brigands. Des ouvriers, venus chaque matin de Mistra, transformèrent en jardins des terres incultes où il ne poussait que des châtaigniers au milieu des rochers. Toutes ses instructions étant données, Pückler repartit pour Monemvasie.

Le *Nauplie* appareilla pour Milo. L'île était tombée au dernier degré de la désolation. Kastro, sa ville principale, semblait s'être réfugiée, disait Prokesch, sur la cime la plus haute pour échapper à la misère ambiante. Milo pouvait se vanter en échange de la beauté de ses femmes et sa Vénus l'avait entourée d'une gloire immortelle. Pückler alla voir près du théâtre la place où la statue avait été découverte.

Antiparos possède une grotte de stalactites que Byron avait explorée. La légende veut que le poète y ait couru des dangers, les lumières s'étant éteintes. Pückler croit qu'on a dramatisé l'incident. Il prétend qu'avec de bonnes cordes et de bonnes échelles on peut parcourir les galeries sans difficulté. Il s'engagea sans aucun outillage au milieu des formes étranges que prend la roche, colonnes cannelées ou lisses, amples draperies, animaux fantastiques. Un touriste français l'y avait précédé et inscrit ces mots sur la pierre : « Hélène Tacher, incomparable femme ! »

Vue d'Antiparos, Parikia, chef-lieu de Paros, avait un aspect joyeux avec ses moulins à vent, ses maisons blanches et son église. Le charme subsistait quand on y était ; des arcades, des balcons et des treilles enjolivaient les ruelles étroites. Pückler pénétra dans les fameuses carrières de marbre. Pour atteindre une cavité que l'on disait ornée de figures, il s'introduisit dans un couloir exigu où le prince de Joinville avait été forcé de s'arrêter à mi-chemin, à moitié évanoui ; pendant un quart d'heure il rampa tantôt sur le ventre, tantôt sur le dos, se déchirant la peau et les vêtements aux arêtes tranchantes des blocs, pour aboutir à une grotte insignifiante qui n'avait que des stalactites très ordinaires.

Une journée grise de novembre faisait paraître Naxos maussade. Au chef-lieu, des rues malpropres escaladaient une butte rocailleuse. La partie haute de la ville ne manquait cependant pas de prestige. De là étaient originaires quelques familles de l'aristocratie italienne, les Sommariva, les Barozzi, les Grimaldi, les Girardini, les Malatesta, les Sforza. Pückler rencontra des personnes qui perpétuaient dans l'île quelques-uns de ces grands noms. Le descendant d'une des vingt-one familles ducales qui avaient régné sur Naxos au moyen âge lui présenta son tableau généalogique où se lisait en tête le nom d'un empereur de Byzance et lui demanda l'aumône. Sur le chemin de la citadelle, Pückler croisa un bel homme à barbe rousse, aux yeux vifs, courbé par l'âge, boitant, vêtu d'un veston court et d'un large pantalon bleu. L'individu se nomma : Padre Angelo, et raconta son histoire en italien. Sous-officier dans le contingent toscan de l'armée de Napoléon, il avait fait la cam-

pagne de Russie. A la fin de la guerre, il entra dans un couvent de capucins, vécut à Constantinople et à Smyrne. Depuis sept ans il gérait, seul de son ordre à Naxos, une hôtellerie à la citadelle. Pückler s'installa chez lui et l'entendit raconter mainte histoire gaillarde. Les lazartistes français possédaient aussi un établissement à Naxos. En échange de concessions de terrains ils s'étaient engagés à prendre à leur charge l'entretien d'une école et un service médical. Avec le temps ils oublièrent les deux obligations, mais la maison mère n'oubliait pas d'envoyer chaque année des agents pour toucher les revenus des terres. Les femmes de Naxos étaient laides. La malédiction d'Ariane abandonnée pesait sur elles, pensait Pückler.

La goélette devait aller vers le Sud ; le vent la poussa vers le Nord ; elle aborda à Syra, jadis le port le plus important de la Grèce, maintenant menacé par Nauplie, le Pirée et Patras. Nulle part le gouvernement nouveau n'était aussi impopulaire. On bafouait l'uniforme bavarois ; on mystifia un haut fonctionnaire allemand venu pour faire une enquête, en lui fournissant pour un rapport officiel des renseignements saugrenus qu'il reproduisit candidement dans un livre. L'administration, sous prétexte d'économies, diminuait le nombre des fonctionnaires et ces réductions aboutissaient à des augmentations de dépenses. Elle avait envoyé avec fracas à Munich des enfants d'anciens combattants pour les faire participer, proclamait-elle, aux bienfaits de l'éducation allemande. Les pauvres petits étaient revenus en guenilles, sans chaussures ; ils avaient oublié le grec, mais baragouinaient un peu d'allemand et

savaient danser. Le papier timbré était exigé pour beaucoup d'actes, mais la population ne pouvait s'en procurer nulle part. L'irritation contre les Bava-rois était si vive que si par hasard ils avaient une idée heureuse, on l'accueillait mal. Un missionnaire nommé Lindner avait organisé à Syra une école excellente. Un jour des femmes, des furies, envahirent le local et arrachèrent les enfants aux maîtres en criant qu'elles ne voulaient pas qu'on fit d'eux des francs-maçons.

Tinos était la patrie d'une femme d'une beauté idéale que Pückler avait rencontrée en Italie. Elle avait été livrée toute jeune au harem d'un riche Turc, enlevée par un Italien et vendue à un prince allemand. Le souvenir de l'admirable créature agissait encore si puissamment que Pückler voulut saluer son lieu de naissance. Ce pèlerinage païen se termina par la visite d'un sanctuaire orthodoxe qui domine Tinos, la Panaghia Evangelistria, l'église la plus riche et l'une des plus vastes de la Grèce, récemment achevée.

Tandis que la Panaghia rayonnait dans sa jeune splendeur, les vieux temples de Délos avaient presque disparu du sol. Délos, dont le nom signifie quelque chose de voyant, d'éclatant, Délos, centre important de la vie religieuse, politique et commerciale de la Grèce antique, n'était plus qu'un désert inhabité, « un champ, dit Pückler, où l'on aurait semé des ruines. » En 1836 on devinait à peine les trésors archéologiques que l'École française d'Athènes devait commencer à déterrer en 1873. Pückler cependant se rendit compte de l'importance du théâtre ; il vit, éparses sur le sol, une vingtaine de colonnes d'un

marbre gris clair, provenant du portique du roi Philippe ; il lut le nom d'Apollon sur le socle monolithique de la statue colossale du dieu, détruite, d'après Plutarque, par la chute d'un palmier de bronze, don de Nicias ; il pénétra dans des citernes encore inexplorees ; il releva une inscription dont le texte, corrigé et complété depuis, a paru dans le *Corpus inscriptionum græcarum* de Bœckh (1). Il appelait de tous ses vœux le jour où des mains savantes retireraient des entrailles de la terre les grandioses reliques.

La croisière dans les Cyclades eut pour couronnement Santorin. L'île paraissait en fête. Ce cratère sorti des eaux étonne le regard par les stratifications noires, rouges, vertes, jaunes, de ses falaises. Le sol volcanique produit des vins généreux, source de richesse pour les habitants. Dans la ville dont les rues et les maisons témoignaient de la prospérité générale, les autorités et la population firent à Pückler un triomphal accueil. Du haut du mont Saint-Élie son regard enchanté se promena sur le groupe harmonieux de l'archipel. Les moines eux-mêmes, si répugnans dans le reste de la Grèce, avaient placé sur ce sommet un couvent gracieux. Partout semblaient régner la concorde et le goût du travail. Il y avait aussi des aubaines pour l'archéologue. Dans les ruines d'Oia, Pückler copia une inscription qui célébrait la vertu d'Érasikleia, fille d'Ératocrate.

La goélette fila directement de Santorin à la baie de la Sude. C'est encore à une terre grecque qu'elle aborda, mais sur les fortifications flottait le drapeau turc. En 1824 la Crète avait été rattachée à l'Égypte.

(1) N° 2306 b, add. « Imperfectius exemplum edidit princeps de Pückler in libro *Der Vorläufer*, » dit Bœckh.

Pückler fit ses adieux au *Nauplie* et débarqua dans l'empire de Méhémet-Ali.

\* \* \*

Le culte de l'antiquité grecque avait grandi chez Pückler pendant son voyage, mais la Grèce nouvelle l'affligea. L'élan d'un peuple soulevé pour briser ses chaînes, les secours apportés ou envoyés par des milliers d'âmes généreuses, des exploits dignes des anciens, huit années de luttes et de ravages, les efforts des puissances européennes avaient abouti à ce résultat : la Grèce n'était pas plus heureuse que sous le joug turc. Les Bavarois l'avaient dotée d'une administration néfaste. Le chef du gouvernement, le comte d'Armansperg, « dilettante frivole », comme l'appelle un historien, se laissait dominer par un conseiller privé, Frey, son mauvais génie. On jouait la comédie du libéralisme en accordant la liberté de la presse à une nation d'illettrés. En revanche, on ne lui donnait ni routes, ni écoles. Les bureaux expédiaient les affaires avec une lenteur qui paralysait tout. La plupart des fonctionnaires ignoraient le grec. Les impôts étaient beaucoup plus élevés qu'au temps des Turcs.

Des raisons de convenances interdisaient à Pückler de faire le procès du régime. Il avait été l'hôte du roi Othon ; le roi Louis I<sup>er</sup> l'avait traité avec une aimable familiarité. Le comte d'Armansperg et Frey avaient mis beaucoup de complaisance à faciliter son voyage. Quelque scrupule qu'il eût à payer d'ingratitude de telles gracieusetés, les faits parlaient d'eux-mêmes et accusaient un gouvernement incapable.

D'autre part, sa sympathie pour la nation avait diminué à mesure qu'il l'avait vue de plus près. Beaucoup de champions de l'indépendance, entourés d'une auréole par les imaginations romantiques, étaient de vulgaires brigands qui continuèrent leurs méfaits sous le couvert d'une guerre héroïque et redevinrent ouvertement brigands après la paix. L'un d'eux, Odysseus, s'était vendu aux Turcs. Un héros popularisé par la gravure, Miaoulis, en révolte contre le chef du gouvernement provisoire, Capo d'Istria, brûlait à Poros la frégate *Hellas*, crime que Pückler jugeait digne du châtiment suprême. Le gouvernement turc avait condamné à mort le chef responsable des massacres de Chio : le coupable sauva sa vie et l'énorme fortune qu'il avait amassée dans l'île, grâce à la complicité d'un armateur grec qui le transporta en Asie Mineure pour une somme de cent cinquante mille piastres. La rapacité, Pückler la rencontrait partout, chez les aubergistes, les moines, les gendarmes, les guides, les muletiers. Une foule de gens préféraient vivre de larcins ou misérablement au jour le jour plutôt que de cultiver la terre ou que d'apprendre un métier. Enfin Pückler reprochait aux Grecs leur versatilité et leur ingratITUDE. En 1827 ils acclamaient Capo d'Istria ; en 1831 ils l'assassinaient. En 1833 ils accueillaient avec des transports de joie le roi Othon ; en 1836 ils commençaient à le maudire.

« La Grèce est un beau cadavre, » avait dit Byron. Pückler souhaitait qu'elle se ranimât, car il lui attribuait une mission à remplir : elle devait fondre ensemble la civilisation de l'Orient et celle de l'Occident. Mais il n'apercevait aucune annonce d'une résurrection.



## CHAPITRE IV

### DANS L'EMPIRE DE MÉHÉMET-ALI

La Crète régénérée par Méhémet-Ali. L'armée. La justice. Les Français en Crète ; le colonel Caporal. Éloge du « despote oriental ». — Alexandrie ; l'œuvre de M. de Cerisy. Le vice-amiral Besson bey. Comment Besson essaya de transporter Napoléon en Amérique après Waterloo. — En cange sur le Nil. Le Caire. Audience chez Méhémet-Ali. Ibrahim pacha. Le prestige français en Égypte ; la légende de Napoléon. Clot bey ; Warin ; Linant ; Hammont. Un ancien directeur de l'Opéra directeur de l'artillerie égyptienne. — Ferdinand de Lesseps au Caire. Pückler et de Lesseps chez Méhémet-Ali. — Les pyramides de Gizeh. — L'Abysse Ajiamé, dite Machbouba. — Pückler avec Méhémet-Ali à Siout. Méhémet-Ali en voyage. Son utilitarisme. — Thèbes ; Médinet-Habou, Karnak, Louqsor. — Assouan. Les cataractes. Philæ. L'hypogée de Gerf-Houssein. Ibsamboul. Traversée du désert de Nubie. Dongola. Chendi. Khartoum. Sur le Nil bleu. Retour vers le Nord. Dans le Fayoum. Nouveau séjour au Caire. Pückler conseiller de Méhémet-Ali. Dissentiments et intrigues. Retour à Alexandrie. Un épisode de la vie de Bonaparte.

Entre le royaume de Grèce confié aux Bavarois et la terre grecque de Crète gouvernée par Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte, il y avait l'abîme qui sépare un pays livré à de pâles fonctionnaires d'un autre où s'affirme un génie organisateur. Sur les bords de la mer Égée le prince de Pückler-Muskau avait laissé « un beau cadavre » ; l'antique royaume de Minos lui apparaissait comme un corps rajeuni, plein de

sève. Le gouvernement soi-disant libéral d'Athènes laissait la Grèce dans le chaos ; en Crète, un despote éclairé imposait l'ordre et la prospérité.

Un Français, le colonel Caporal, directeur du service de santé dans l'île, conduisit Pückler de la Sude à la Canée. Installé dans le palais du gouverneur, le prince reçut les autorités. Les consuls lui vantèrent à l'unanimité les bienfaits du nouveau régime. Une plaie ancienne, le brigandage, disparaissait. Les chrétiens jouissaient des mêmes droits que les Turcs, leurs oppresseurs d'hier. Le gouvernement d'Athènes confisquait les biens des Turcs ; Méhémet-Ali restituait les leurs aux Grecs qu'il avait combattus pendant la guerre d'indépendance. Athènes supprimait les couvents ; Méhémet-Ali les respectait et leur donnait des cloches.

A la Sude déjà, l'équipement et l'instruction des troupes avaient révélé à Pückler la main du maître. Quelque temps après, à Candie, en passant en revue les effets d'un bataillon d'infanterie et en goûtant à la nourriture, il constata qu'une clairvoyante sollicitude veillait au bien-être et à l'hygiène du soldat. A la Canée comme à Candie, il vit rendre la justice avec une simplicité et une rapidité inconnues dans la plupart des pays d'Europe. Il envia à l'île le bonheur de n'avoir point d'avocats. La Crète ne succombait pas, comme la Grèce, sous le fardeau des impôts ; on y voyait cette race unique : des contribuables qui ne songeaient pas à se plaindre. Enfin, en matière religieuse, le souverain musulman faisait preuve d'une tolérance et d'une hauteur de vues que Pückler opposa en termes vifs à ce qu'il appelait le machiavélisme de la secte romaine.

Méhémet-Ali recrutait en France ses meilleurs collaborateurs. Il avait eu la main heureuse en confiant la direction du service de santé à Caporal, officier distingué, courtois, bon et plein de tact. Caporal avait sous ses ordres un jeune médecin militaire, Charpin, l'un de ces nombreux saint-simoniens qui, malgré leurs idées libérales, étaient entrés au service d'un despote oriental. C'est que, disait Pückler, en voyant ce despote de près, on s'attachait plus volontiers à lui qu'à maint souverain d'Europe.

Le seraskier, c'est-à-dire le gouverneur de l'île, qui reçut Pückler avec faste et cordialité à Candie, Mustapha pacha, mettait admirablement en pratique les idées du vice-roi. Chrétiens et musulmans vantaient à l'envi la sagesse de son administration. Soucieux avant tout d'introduire la civilisation moderne dans l'île, pressés par des nécessités immédiates, ni Méhémet-Ali, ni le gouverneur n'avaient une pensée pour le passé de la Crète. Ils se seraient étonnés qu'on leur parlât d'exécuter des fouilles aux lieux où gisaient ensevelies Cnosse et Gortyne. De la première de ces villes émergeaient quelques blocs informes de maçonnerie ; la charrue passait sur les remparts de la seconde. Pückler souhaitait ardemment que l'on remuât cette terre recéleuse de vénérables souvenirs.

Trois mois de séjour en Crète firent de Pückler un partisan déterminé de Méhémet-Ali. Dans des articles envoyés à la *Gazette d'Augsbourg* il entreprit de réhabiliter le souverain calomnié par l'Europe. Cette campagne lui attira de violentes attaques ; on l'accusa d'avoir vendu sa plume. Il fit justice de ces imputations dans le premier des trois volumes

de l'ouvrage intitulé *Dans l'empire de Méhémet-Ali*, et, de fait, toute l'histoire de ses relations avec le vice-roi nous le montre qui garde son indépendance et son franc parler. Le libéral qu'il était ne reniait pas ses doctrines en plaident la cause d'un monarque absolu, du moment que celui-ci employait son pouvoir illimité à favoriser le progrès et à combattre le fanatisme.

Vis-à-vis de Méhémet-Ali, l'attitude de Pückler ressemblait fort à celle qu'il avait prise vis-à-vis de Louis-Philippe. Aux yeux des légitimistes, le vice-roi d'Égypte, révolté contre le sultan, et le roi de France, fils de la Révolution, étaient également coupables d'avoir violé le principe d'autorité. Pückler se rangeait au côté de ces deux condamnés de la réaction. Mais de même qu'il y avait entre Louis-Philippe et lui, en plus de la concordance des vues politiques, une réciprocité de bons offices, de même ses rapports amicaux avec Méhémet-Ali n'excluaient pas un secret marchandage. Pückler, toujours désireux de jouer un rôle politique, n'aurait pas été fâché de se faire accréditer par le roi de Prusse auprès d'un grand souverain, le plus grand, à ses yeux, depuis Napoléon, et de servir en Orient, en même temps que les intérêts de son pays, ceux de la civilisation. Méhémet-Ali, de son côté, lorsqu'il traitait Pückler avec des égards exceptionnels, faisait des calculs analogues à ceux de Louis-Philippe. Il éprouvait, lui aussi, le besoin de se concilier l'opinion publique en Europe. Sans être lettré, il savait le prestige de la parole écrite et il n'ignorait pas les succès littéraires de Pückler. L'appui d'un avocat si brillant et si haut placé valait bien quelques politesses.

\* \*

Le 1<sup>er</sup> janvier 1837, Pückler s'embarqua pour Alexandrie sur un brick de la marine égyptienne. Pendant que la cime blanche du mont Ida disparaissait à l'horizon, un vent furieux s'éleva. Après trois jours de tempête, des palais blancs, des remparts crénelés, des bosquets de palmiers et une forêt de mâts apparurent comme suspendus dans les airs. C'était Alexandrie. Une canonnade formidable éclata ; des nuages de fumée voilèrent le magique tableau. La flotte annonçait par des salves la fête du Baïram.

Le chef d'état-major de la marine égyptienne, le Français Besson bey, vint à bord pour saluer Pückler et le conduisit à son hôtel où un logement lui avait été préparé. Le lendemain, le premier ministre Bogos bey vint lui souhaiter la bienvenue au nom de Méhémet-Ali.

De la brillante cité d'autrefois il restait peu de chose, la colonne de Pompée, les aiguilles de Cléopâtre, les catacombes. Mais voici qu'un nouvel Alexandre ressuscitait la défunte. Des milliers de fellahs remuaient le sol et charriaient des matériaux. Un port moderne, vaste et profond, remplaçait l'ancien, comblé par les sables. Des quais empiétaient sur la mer. Là, où huit ans auparavant roulaient encore les vagues, s'étendait un arsenal immense, rival des meilleurs d'Europe, supérieur à celui de Toulon ; en un temps étonnamment court, il en était sorti une imposante flotte de guerre.

Ce puissant établissement était l'œuvre d'un Fran-

çais, M. de Cerisy. Lorsque cet ingénieur vint en Égypte, on avait déjà dépensé plus d'un million pour construire un arsenal sur un emplacement qu'il jugea mal choisi. Méhémet-Ali lui donna pleins pouvoirs pour recommencer le tout dans une situation plus favorable. Au bout de quatre ans, le nouvel arsenal mettait à flot de grands vaisseaux de ligne. M. de Cerisy aurait voulu ne point précipiter les constructions, car le bois sec, nécessaire à des navires irréprochables, lui manquait. Mais le vice-roi, pressé d'avoir une flotte pour ses besoins politiques, n'écucha aucune objection. En 1837, l'Égypte disposait d'une marine de guerre redoutable. Trop souvent en désaccord avec le souverain, M. de Cerisy quitta son poste et fut remplacé par Besson bey.

Cet officier avait joué un rôle dans un des grands drames de l'histoire. C'est lui qui, étant lieutenant de vaisseau à Rochefort en 1815, avait conçu le projet d'une fuite de Napoléon aux États-Unis. Il avait raconté ce mémorable épisode dans des pages qu'il remit à Pückler ; il mourut avant que celui-ci eût pu les lui rendre ; alors le prince en publia une traduction au premier volume de *Dans l'empire de Méhémet-Ali*.

Le vaincu de Waterloo arriva le 3 juillet à Rochefort. Le gouvernement provisoire voulait le faire évader par mer, mais l'officier de marine à qui cette mission avait été confiée montrait peu d'empressement à s'en acquitter. Besson résolut de tenter lui-même l'entreprise. Marié à la fille d'un riche armateur danois, il disposait de trois bateaux appartenant à son beau-père. Il exposa son plan au général Bertrand. Le yacht la *Madeleine*, battant pavillon

danois, recevrait un chargement d'eau-de-vie à destination de New-York. Dans la cale, entre deux rangées de fûts pleins on placerait cinq fûts vides, captonnés à l'intérieur et munis de provisions pour plusieurs jours. Par une trappe dissimulée dans une cheminée du salon, l'empereur et ses compagnons pourraient, en cas d'alerte, se glisser dans cette cachette. Bertrand introduisit aussitôt Besson auprès de Napoléon, et celui-ci accepta. Le 10 juillet au soir, la *Madeleine*, équipée comme il était convenu, était à l'île d'Aix ; on y chargea les effets de l'empereur et de sa suite. Mais lorsque, à minuit, Besson vint annoncer que tout était prêt, Napoléon objecta que le départ devait être différé, parce qu'il attendait le roi Joseph. Puis Bertrand proposa une modification au plan. On devait faire courir le bruit que Napoléon était monté sur une chaloupe du port de la Rochelle pour se faire conduire à bord d'un navire américain ancré près de Royan ; pendant que les guetteurs anglais feraient la chasse à la chaloupe, Napoléon s'échapperait sur la *Madeleine*. L'exécution de ce stratagème fut fixée au 13 juillet, malgré les instances de Besson qui voulait un départ plus rapide. Le 13 au matin deux chaloupes de la Rochelle opérèrent la manœuvre concertée, sans d'ailleurs éveiller l'attention des Anglais. A sept heures l'empereur fit appeler Besson et lui dit : « Les chaloupes sont parties. A ce soir donc ! Le sort en est jeté. » A ce moment Marchand entra et parla à l'oreille de son maître. Besson, prié de se retirer, croisa en sortant un personnage qu'il sut plus tard être le roi Joseph. Dans la journée il entendit parler d'une démarche que Las Cases et Savary avaient faite auprès du

commandant du *Bellérophon*, mais il n'en soupçonnait pas le but et, le soir, quand Napoléon le rappela, il crut que c'était pour monter ensemble sur la *Madeleine*. « Capitaine, lui dit Napoléon, vous allez monter immédiatement à bord de votre bateau et faire débarquer tous mes effets. Je vous remercie sincèrement de ce que vous avez voulu faire pour moi. S'il s'agissait de délivrer un peuple opprimé, comme c'était mon but lorsque j'ai quitté l'île d'Elbe, je n'hésiterais pas un instant à me confier à vous ; mais, comme ici c'est ma personne seule qui est en cause, je ne veux pas exposer à des dangers pour le moins inutiles ceux qui me sont restés fidèles et qui partagent mon sort. J'ai pris la résolution d'aller en Angleterre et demain j'irai sur le *Bellérophon*. » Toutes les objections, toutes les supplications de Besson furent vaines ; il dut se résoudre à débarquer dans la journée du 14 les caisses de l'Empereur. Le soir il tenta un nouvel assaut ; il se jeta aux genoux de Napoléon et le conjura de partir avec lui. Bertrand lui coupa la parole : Sa Majesté ne pouvait plus reculer. Besson se retira désespéré en disant que l'événement démontrerait qui avait raison. A dix heures du soir, la *Madeleine* levait l'ancre ; à l'aube elle entrait au Pertuis-Breton, sans avoir été inquiétée par les Anglais ; elle doubla l'île d'Ouessant, traversa la Manche et atteignit Kiel après vingt jours de paisible navigation. Pendant qu'elle franchissait le Pertuis-Breton, le 15 juillet, à neuf heures du matin, Napoléon se livrait aux Anglais à bord du *Bellérophon*. Besson, destitué, mena pendant plusieurs années une vie vagabonde, jusqu'au moment où il entra, en 1821, au service de Méhémet-Ali.

En 1837 le consulat de France à Alexandrie était géré par Ferdinand de Lesseps, âgé alors de trente-deux ans. Élégant, causeur agréable, le futur créateur du canal de Suez charma Pückler ; il lui fit voir les curiosités de la ville, l'accompagna dans des promenades à cheval et donna une soirée en son honneur.

\*\*\*

Besson bey possérait une maison de campagne près d'Alexandrie, sur le bord du canal de Mahmoudiyeh. C'est là que Pückler s'embarqua un soir sur une cange, un de ces bateaux étroits et longs qui servent à la navigation sur le Nil. Quand il se réveilla après une bonne nuit passée dans une cabine confortable, il était au milieu du fleuve sacré qui roulait des flots jaunes sous un ciel d'un bleu foncé, sans nuages. Fouah, ville ravissante, apparut dans un cadre d'orangers, de cotonniers, de palmiers et de sycomores. Des fabriques surgissaient de toutes parts. En face de cette Égypte industrielle, créée par Méhémet-Ali, se continuait la vie des siècles passés. Sur les berges, des femmes portaient avec grâce des amphores d'un galbe antique ; des hommes priaient à genoux, entourés d'un nimbe par le soleil couchant ; des radeaux minuscules, manœuvrés par des mariniers étranges, transportaient des passagers d'une rive à l'autre ; des buffles, masses informes, émergeaient des eaux ; les villages étaient flanqués de pigeonniers semblables à des mitres ; des bœufs ou des chameaux tournaient lentement les sakiehs, c'est-à-dire les manèges servant à l'irrigation ; des chiens erraient en meutes innombrables. Un moment,

les pyramides de Gizeh se profilèrent sur l'horizon. Puis des villas, les jardins de Choubra, des usines annoncèrent qu'on approchait de la capitale.

Avant de faire son entrée officielle au Caire, Pückler alla prendre un peu de repos dans l'île de Boulaq. On ne lui en laissa guère le temps. Méhémet-Ali, qui avait fait guetter son arrivée, l'envoya chercher et conduire en grande pompe dans un faubourg du Caire où un palais, pourvu d'un nombreux personnel, lui était réservé. Le surlendemain le vice-roi le reçut en audience solennelle. Méhémet-Ali n'était pas le personnage romantique au visage dur, au costume pittoresque que représentaient les gravures, mais un petit vieillard, vigoureux et bien proportionné, simplement habillé d'une pelisse brune. Ses traits exprimaient le calme, la dignité, la bienveillance. Les pipes allumées, le café servi, la conversation s'engagea. Pückler dit son admiration pour l'œuvre accomplie en Égypte et la compara à celle de Pierre le Grand. Méhémet-Ali exprima l'espoir que l'Égypte, tombée au dernier degré de la barbarie et de l'ignorance, après avoir été le premier berceau de la civilisation, reprendrait un jour sa place éclatante. « Tout en ce monde n'est-il pas un éternel jeu de bascule? » dit-il. Ses manufactures lui procuraient de grandes richesses qu'il pourrait employer à renforcer son armée, mais il préférait les travaux de la paix. Il multipliait les écoles à tous les degrés, créait une École polytechnique à Boulaq, des Écoles de cavalerie, d'artillerie, d'infanterie, de la marine, de médecine, de langues étrangères. Les élèves de tous ces établissements, y compris ceux des écoles primaires, étaient logés, nourris, habillés aux frais

du vice-roi et touchaient une solde. Les mieux doués étaient envoyés en Europe pour y terminer leur éducation. Ceux qui apprenaient des métiers recevaient des subventions pour installer des ateliers et ouvrir des magasins. Cet énergique désir de progrès se heurtait à des résistances. « Il m'a fallu de tout temps, dit Méhémet-Ali, imposer de force aux gens d'ici ce qui était leur bien ou les payer pour le leur faire accepter. »

Son fils, Ibrahim pacha, était revenu du théâtre de la guerre de Syrie pour subir une opération au Caire. Ce soldat avait en Europe une réputation de brute et d'ivrogne. Il ne fit pas trop mauvaise impression sur Pückler ; il lui demanda des renseignements sur la landwehr prussienne ; il vanta les qualités guerrières des Arabes. C'est sur l'élément arabe qu'il voulait appuyer sa puissance, tandis que les préférences de son père allaient aux Turcs. Pückler donnait raison à Ibrahim ; il croyait que les Turcs avaient fini leur temps et que l'avenir appartiendrait à un calife arabe qui réunirait sous son sceptre une grande partie de l'Asie avec l'Afrique du Nord, au détriment peut-être de la France, maîtresse de l'Algérie.

Pour le moment la France jouissait en Égypte d'un éclatant prestige. Bonaparte n'était pas oublié. Un ancien brigand qui tenait un café près d'Héliopolis parlait avec admiration de Kléber, de Murat, le chef des « mamelucks français », de Desaix le Juste. Mais « Abou-Napartou », c'est-à-dire Bonaparte, appelé encore le sultan Kébir, les dépassait tous. « Il aimait les mulmuslmans, dit le cabaretier à Pückler, et avec la pointe d'une épingle il aurait pu renverser toutes les mosquées. On nous a raconté

qu'il est mort au milieu de la mer et que les pachas qui l'entouraient ont vu son âme, sous la forme d'une étincelle, s'en aller en courant le long du tranchant de son sabre. »

Dans toutes ses grandes entreprises, Méhémet-Ali avait été secondé par des Français. Pückler rendit à leur activité un hommage sans réserve. Tandis que Cerisy et Besson bey créaient la marine, l'ancien colonel Sève était devenu, sous le nom de Soliman pacha, généralissime des armées. Sans lui, dit Pückler, l'issue de la guerre avec la Porte aurait été fort douteuse. Le médecin marseillais Clot dotait l'Égypte d'institutions sanitaires et d'établissements scientifiques. Le colonel Warin, « l'un des caractères les plus respectables d'Égypte, » dit Pückler, formait de bons officiers indigènes à l'École de cavalerie qu'il dirigeait. Linant domptait le Nil par des digues et des barrages ; il sillonnait de canaux les terres. Hammont organisait les haras et rendait plus productif l'élevage du bétail. Un Français, dont on s'explique d'ailleurs mal le choix, remplaçait à la direction de l'École d'artillerie l'Espagnol Seguerra hostile à la France : c'était Lubbert, ancien directeur de l'Opéra de Paris, resté boulevardier dans l'âme. Des indigènes ambitieux s'irritaient de voir ces étrangers à la tête de tous les grands services. Des intrigues s'ourdirent contre les Français. Invité par Méhémet-Ali à donner son opinion, Pückler déclara que le départ de ces merveilleux agents de progrès serait pour l'Égypte un malheur irréparable.

Clot bey, dont Pückler loua hautement la passion scientifique, l'activité ordonnatrice, l'abnégation, la pitié pour toutes les souffrances humaines, con-

duisit le prince à l'École de médecine d'Abou-Zabel, son œuvre, qui aurait fait honneur à n'importe quelle université d'Europe. Des préjugés musulmans l'avaient malheureusement forcé de construire l'école loin du Caire, loin des hôpitaux. Il gémissait de cet éloignement funeste aux études. Abou-Zabel possédait en outre une École vétérinaire et une École d'accouchement, cette dernière dirigée par une Parisienne. Les élèves sages-femmes, des paysannes arabes, étonnèrent Pückler par leur savoir. Une gamine de quatorze ans fit de la théorie de la génération un exposé si complet que Clot bey, enthousiasmé, lui donna une pièce d'or et, comme Lubbert ricanait, il foudroya du regard l'incorrigible blagueur.

Hammont, le directeur des haras, ne limitait pas sa sollicitude à la race chevaline. Il s'apitoyait sur les almées proscrites par Méhémet-Ali. L'une d'elles, la belle Saffia, devenue riche et presque femme du monde, avait été autorisée à rester au Caire, sous la surveillance de la police. Hammont la fit danser devant Pückler. Vêtue d'un vaste pantalon rouge et d'une veste vert clair, ses cheveux noirs tombant plus bas que ses hanches en nattes épaisses que pailletaient plus de mille pièces d'or, elle exécuta une éblouissante danse du sabre. Elle s'arrêta pour boire du café et fumer une pipe. Puis des verres de liqueur, pris sans compter, déchaînèrent chez elle une frénésie de bacchante.

On s'amusait ferme quand Pückler réunissait à sa table ces hommes que des destinées étranges avaient amenés sur les bords du Nil, surtout quand le groupe se complétait d'originaux comme Lambert, surnommé le jésuite du saint-simonisme, ou comme

l'archéologue Caviglia, un illuminé, adepte de la magie noire et de la magie blanche. Un Allemand, le docteur Koch, médecin de la marine égyptienne, faisait grave figure au milieu de ces gais lurons.

Pour la plus grande joie de Pückler, Ferdinand de Lesseps vint au Caire. On recommença les belles chevauchées d'Alexandrie, tantôt pour assister au départ de la grande caravane de la Mecque, tantôt pour aller voir les tombeaux des califes, à moitié enfouis dans le sable et devenus le refuge des almées. A un carrousel donné à Gizeh par l'École de cavalerie, les deux compagnons se virent traités par Méhémet-Ali avec des égards particuliers. Le vice-roi portait à de Lesseps une sincère affection. Il subissait le charme de « l'élégant consul de France », et il se souvenait aussi des services que lui avait rendus en des temps critiques le père de Ferdinand, consul en Syrie. Il aimait à raconter une anecdote de l'époque de ses modestes débuts. M. de Lesseps père l'avait invité à déjeuner avec plusieurs Turcs, gens grossiers et sans scrupules. Des couverts d'argent disparaurent. Torturé par la pensée que les soupçons pourraient se porter sur lui, Méhémet-Ali seconda très activement les recherches et ne se calma qu'après qu'on eut démasqué le voleur.

Un magnifique éloge que Pückler fait de Ferdinand de Lesseps dans son ouvrage sur l'Égypte se termine par le vœu que la France laisse dans ce pays un agent plus capable que tout autre d'y servir ses intérêts. Le gouvernement de Louis-Philippe n'eut pas cette sagesse. En 1838 Ferdinand de Lesseps passa d'Alexandrie à Rotterdam, puis à Malaga, enfin à Barcelone. Il se lia dans cette ville avec

Félix de Lichnowsky, prince allemand, qui était incarcéré après avoir servi dans l'armée carliste. Il raconta au prisonnier, qu'il allait voir tous les jours, les beaux moments passés en Égypte avec Pückler. Rentré en Allemagne, Lichnowsky se laissa séduire par une offre de malaga que lui faisait l'aimable consul de Barcelone et s'entendit avec Pückler pour faire venir à frais communs une provision de ce vin. Les deux princes allemands choquèrent sans doute plus d'une fois leurs verres en souvenir de l'ami lointain qui devait s'appeler un jour le « grand Français ».

\* \* \*

Méhémet-Ali partit dans la première semaine de février 1837 pour la haute Égypte. Pückler, invité à le rejoindre, quitta le Caire à son tour le 21 février, après avoir diné à Gizeh, à l'École de cavalerie, chez le colonel Warin, en compagnie de Lubbert qui dépensa ce soir-là une verve étourdissante.

Le premier monument rencontré en route, le grand Sphinx, causa une déception ; submergé par les sables jusqu'au cou, il éveillait, avec sa tête rouge, l'idée d'un énorme champignon. Les Pyramides aussi ne produisirent pas l'effet attendu. Le coup d'œil, du haut de la plus petite, n'avait rien de merveilleux ; l'intérieur était un dédale de couloirs, destinés, eût-on dit, à servir de repaires aux serpents et aux chacals. Mais au sommet de la pyramide de Chéops le spectacle était incomparable. La lumière rose du soir colorait une quinzaine de pyramides, au premier plan celles de Gizeh, plus loin celles d'Abousir, de Sakkarah et de Dahchour. D'un côté souriait la

verdure de campagnes fertiles ; de l'autre, le désert ouvrait ses espaces incommensurables. Le lendemain, monté à grand'peine sur la seconde pyramide, Pückler grava sur la pierre le nom de Lucie. Il lui sembla bouffon que quelque visiteur, lisant cette inscription, crût la châtelaine de Muskau, la bonne, grosse Schnucke, capable de s'être hissée à une altitude où seuls habitent les aigles et les vautours. Guidé par six Bédouins, il passa au pied des pyramides d'Abousir et de Sakkarah, salua de loin celles de Dahchour et se dirigea vers le Nil à travers les palmiers de Memphis. Ces beaux arbres abritaient une statue colossale de Ramsès II, découverte par Caviglia et vendue par cet extraordinaire archéologue au vice-consul d'Angleterre à Alexandrie. Ce vandale se proposait de faire scier la tête du colosse pour l'envoyer au Bristish Museum. Pückler jura de mettre tout en œuvre pour empêcher ce crime.

Pendant ce temps deux canges du gouvernement remontaient le Nil avec la suite de Pückler et ses bagages. Il y avait à bord le Dr Koch et, parmi le personnel, une esclave abyssine que le prince avait achetée au Caire.

Il ne se doutait pas, au moment où il faisait cette acquisition, de la place qu'Ajiamé, l'enfant à la peau brune, tiendrait dans son existence, ni des émotions tragiques qu'elle lui réservait. Il nous la présente en ces termes : « L'étude du caractère de cette fille primitive, chez qui la civilisation n'a encore rien gâté ni rien corrigé, a été pour moi au cours du voyage une source inépuisable de plaisir, et cette étude n'a nullement souffert du fait que son objet était, par la beauté des formes, la copie la plus fidèle d'une

Vénus du Titien, à cela près que c'était une copie en noir. Lorsque je l'ai achetée et que, par crainte qu'un autre ne me l'enlevât, j'ai fait payer immédiatement sans marchander le prix exigé, elle portait encore le costume de son pays, c'est-à-dire une simple ceinture d'étroites lanières de cuir ornées de petits coquillages. Le marchand d'esclaves avait seulement jeté sur elle un grand voile de mousseline qu'il enlevait devant les clients pour permettre une très exacte appréciation. Nous étions quatre ou cinq « jeunes gens », comme dit le ci-devant jeune homme, tous pleins d'admiration devant les proportions irréprochables de cette sauvage qui joignait à cela un minois chifonné comme je les aime, sans que l'on pût dire du reste qu'il fût très régulier. Mais son corps ! Où donc, au nom du ciel, ces filles qui vont pieds nus et ne portent jamais de gants, où prennent-elles ces mains et ces pieds délicats, pareils à des modèles de sculpteur ? D'où leur vient la poitrine la plus belle et la plus ferme, à elles que n'a jamais touchées un corset ? Comment ont-elles ces dents de perles, sans se servir de brosse ni de poudre dentifrice et, tout en vivant exposées, le plus souvent nues, aux rayons brûlants du soleil, une peau de satin que n'égale aucune peau d'Europe et dont le ton de cuivre foncé, pareil à un miroir limpide, n'est troublé par aucune tache ? La seule réponse possible, c'est que la nature doit posséder des secrets de toilette et des recettes de beauté qui défient toute concurrence de l'art. »

Les canges attendaient Pückler au point convenu. Ajamé avait appliqué ses soins à faire étinceler de propreté le logement de son maître. Elle était le

modèle des esclaves. Un peu de riz au lait et de pain avec une orange, le matin et le soir, suffisait à l'appétit de la belle enfant. Très soigneuse de son corps, elle prenait deux bains par jour ; avec une racine elle entretenait la blancheur de ses dents. Elle ne tarda pas à s'apercevoir du plaisir que son seigneur et maître avait à la regarder et, avec une coquetterie instinctive, la fille d'Ève voulut essayer son pouvoir. Elle eut des caprices, fit des scènes, bouda. Dans un accès de colère elle jeta par-dessus bord un cadeau de Pückler. Il connaissait trop bien les femmes pour ne pas venir à bout de celle-là. Il commença par ne plus faire attention à elle pendant toute une journée. Le lendemain, comme elle s'enferma dans la salle de bain, il poussa tranquillement le verrou extérieur ; elle resta vingt-quatre heures sans toucher aux aliments qu'on introduisait par une petite fenêtre et sans dire un mot. Pückler ne s'émut pas. La nuit suivante, il l'entendit sangloter ; il la laissa continuer. Au matin, elle demanda pardon de sa voix la plus douce. Pückler affecta l'indifférence la plus complète. Enfin il se laissa flétrir et ouvrit la porte. Ajamé s'avança lentement, avec des mouvements étudiés, les yeux pleins de larmes, et prosterna son front sur les pieds de son maître. Il se sentit faiblir, mais il se ressaisit à temps et garda un air renfrogné. A partir de ce jour, elle fut la douceur et la soumission mêmes.

A la comédie de la sauvage apprivoisée succéda un drame. Un page grec nommé Jannis, que Pückler avait amené de Candie, perdit l'équilibre en voulant passer d'une cange à l'autre et disparut dans les remous du fleuve. Malgré de longues recherches on

ne put le retrouver. « Maintenant, dit d'un air de mystère le capitaine de l'une des barques, le voyage sera heureux, car le Nil a pris d'avance sa victime. Vouloir la sauver, c'est toujours perdre sa peine. »

Pendant trois jours, le Khamsin, de son souffle brûlant, envoya de la rive des nuages d'une poussière aveuglante. Une nuit les matelots, fatigués de lutter contre le vent, descendirent à terre et exécutèrent la danse des derviches. Six individus, enveloppés d'étoffes noires, tournaient en poussant des aboiements autour d'un homme entièrement nu, un aliéné qui avait le prestige d'un être sacré ; ils accéléraient leurs mouvements de toupies folles jusqu'à la minute où ils s'écroulaient l'un après l'autre sur le sol, à moitié inanimés. La navigation ayant continué, l'on vit plus loin dix moines sortir précipitamment d'un couvent copte, se jeter dans le fleuve et suivre pendant un quart d'heure les canges à la nage : c'était leur façon de demander l'aumône. On passa au milieu de troupeaux de buffles, entre des bancs de sable couverts de pélicans. Le 10 mars les barques jetèrent l'ancre à la hauteur de Siout. Dans cette ville Méhémet-Ali attendait Pückler.

\*\*\*

Tout respirait la joie, le soir où Pückler vint à Siout. Des couleurs vives égayaient les yeux. Des mosquées et des minarets dorés par le crépuscule émergeaient d'une masse de verdure. A l'horizon se profilaient les montagnes de Libye. A l'entrée de la ville se dressait un bloc imposant, d'une blancheur éclatante ; c'était le palais du vice-roi. Pückler y

entra au son des fanfares. Méhémet-Ali le reçut, le visage rayonnant de bonheur. C'est que la haute Égypte était prospère, grâce aux progrès de l'agriculture. Des canaux creusés par 85 000 fellahs fertilisaient les campagnes. Du bétail arrivait du Sennaar. Méhémet-Ali était fier de pouvoir étaler aux yeux d'un Européen les richesses de cette partie de son empire.

Plusieurs jours de vie commune établirent entre le souverain et son hôte une étroite intimité. Sans être un sentimental, Méhémet-Ali éprouvait le besoin de s'épancher. Ce prétendu despote laissait percer une grande bonté. Le massacreur des mamelucks ne versait le sang qu'à contre-cœur ; le rude manieur d'hommes avait un tact subtil, une politesse qui n'était pas un vernis superficiel, plaqué sur un barbare, mais un don spontané, l'instinct des bienséances. Après avoir d'abord observé avec Pückler les formes protocolaires, il se laissa glisser à la familiarité du tutoiement. Il demandait à cet habitué des cours et des salons des leçons de parfait savoir-vivre. Obligé par les mœurs orientales à manger avec les doigts en présence de ses sujets, il mettait son amour-propre à montrer en d'autres circonstances la correction d'un dandy anglais. Il pria Pückler de combler une lacune de son éducation en lui apprenant à découper. Le prince l'initia à cet art en défaisant magistralement une dinde truffée.

Des convois énormes accompagnaient Méhémet-Ali dans ses déplacements. En quelque lieu qu'il lui plût de s'arrêter, il n'avait qu'à faire un signe et des tentes richement meublées se dressaient, des cuisines complètes préparaient des plats exquis, et des caisses

livraient du château-Margaux, le vin préféré de Son Altesse. Au cours d'une tournée entreprise avec Pückler, un vent brûlant s'éleva. Méhémet-Ali ordonna une halte à l'abri d'un bosquet de mimosas ; aussitôt des tapis se déroulèrent ; le vice-roi et le prince s'étendirent sur des coussins de velours et des domestiques leur servirent des sorbets dans des coupes d'or.

Les récits que Méhémet-Ali faisait des principaux événements de sa vie, de son enfance en Macédoine, de sa jeunesse passée en combats avec les pirates grecs, de ses humbles débuts en Égypte, de sa révolte contre le sultan, de l'extermination des mamelucks, auraient formé des volumes de mémoires d'un intérêt prodigieux. Pückler l'engagea à dicter ses souvenirs. Il s'y refusa en disant qu'il y avait dans son passé trop de pages sanglantes. Son histoire ne devait dater que du jour où, vainqueur des obstacles, il avait éveillé l'Égypte à une vie nouvelle et comblé ses sujets des bienfaits de la paix.

Parfois il interrompait ses confidences pour expédier avec un secrétaire les affaires de l'État. Ses décisions étaient rapides, ses instructions d'une netteté lumineuse. Pour occuper Pückler pendant ce temps, il lui donnait à lire un journal qui le suivait dans la haute Égypte, le *Constitutionnel*.

Cette puissante intelligence restait fermée à tout ce qui n'était pas d'une utilité immédiate. Méhémet-Ali ne créait ses nombreuses écoles que pour les faire servir au progrès matériel. S'il avait appris à lire et à écrire à trente-cinq ans, c'était parce que ces rudiments d'instruction lui facilitaient sa tâche. Son ignorance de l'histoire était amusante. Il ne com-

prenait ni la science désintéressée, ni les joies de l'art. L'admiration de Pückler pour les paysages uniquement pittoresques étonnait ce grand réaliste. Il fit la sourde oreille quand le prince lui conseilla d'envoyer des savants explorer les sources du Nil ; les résultats pratiques d'une telle mission lui échappaient. Quand Pückler implora sa sollicitude pour le temple de Dendérah menacé d'une ruine totale, il ordonna, sans conviction, des mesures de préservation ; six mois mois plus tard, rien encore n'avait été fait.

\* \* \*

Les deux amis se séparèrent à Keneh sur le Nil. Tandis que Méhémet-Ali continuait son inspection des campagnes, Pückler se rendit en bateau à Qournah, la ville qui formait avec Medinet Habou, situé comme elle sur la rive gauche du fleuve, et avec Louqsor et Karnak, situés sur la rive droite, l'immense agglomération de Thèbes. Une des premières impressions qu'il éprouva en présence des monuments de la ville aux cent portes fut celle d'une parenté entre l'art égyptien et l'art grec. Dans le temple d'Amon il reconnut les caractères du Parthénon, la puissance calme et noble, la maîtrise classique qui laisse à l'imagination son libre essor, la sûreté de la technique. Le Ramesseum lui donna au même degré que les édifices grecs le sentiment de la perfection. Les bas-reliefs qui représentent sur les murs de ce palais gigantesque les exploits de Ramsès II étaient pour lui des pages de l'*Iliade* grayées dans la pierre.

La statue de ce conquérant, d'une majesté vraiment royale, portait encore les traces du plâtre qui

avait servi aux moulages pris par Champollion. Dans cette même majesté se dressaient les deux autres géants dont l'un s'appelle la statue de Memnon. Ces deux gardiens de l'immensité nue, assis dans une pose rigide, courbèrent Pückler, avec plus de force que ne l'avaient fait les figures trop géométriques des pyramides, sous le sentiment d'une grandeur écrasante. Mais les anciens Égyptiens savaient concilier l'élégance et la grâce avec l'énormité des proportions. Pückler s'en convainquit à Medinet Habou ; là, des dessins et des peintures rompant avec la sévérité du style hiératique, représentaient des scènes aimables, par exemple un roi entouré de ses femmes qui lui offraient des fleurs et des fruits. Il descendit dans les hypogées royaux de Biban-el-Molouk et s'indigna de tous les outrages que les touristes modernes infligeaient à ces funèbres demeures. Il acheva son voyage à l'empire des morts en visitant la vallée d'Assassif, ce vaste cimetière.

L'utilitaire Méhémet-Ali aurait sans doute beaucoup ri, s'il avait suivi son confident sur la rive droite du Nil et vu l'émotion profond où lejetaient des matériaux de démolition, c'est-à-dire les statues brisées, les temples détruits de Karnak et de Louqsor. Dans ces deux villes, Pückler rencontrait à chaque pas ce qu'il appelait des ouvrages de demi-dieux. A Karnak surtout, l'art égyptien lui semblait avoir atteint son point culminant et s'être fixé en formules définitives. Il disciplinait et éclairait son admiration spontanée en lisant Champollion. Plein de vénération pour le savant français, il prit sa défense contre son détracteur anglais, Wilkinson.

La patrie de Champollion avait commis un méfait

que Pückler lui reprocha sévèrement, en faisant transporter à Paris, pour l'isoler sur la place de la Concorde, l'un des deux obélisques qui, couplés selon la manière égyptienne, montaient en quelque sorte la garde devant le temple commencé par Aménothès III. Cependant, même ainsi déséquilibré, même envahi par un village moderne, le monument avait encore un fier aspect. Après en avoir exploré une partie au clair de lune sous la conduite d'une almée qui dansait en s'accompagnant d'un tambourin, Pückler l'étudia plus méthodiquement le lendemain. Il observa les lois qui guidaient les architectes égyptiens dans le calcul des perspectives et le groupement des masses. Dans une cour intérieure, des sculptures auraient captivé, disait-il, par leur délicatesse et l'intensité de l'expression, le connaisseur européen le plus raffiné.

A Karnak, « conte fabuleux changé en pierre », devant la forêt des colonnes hautes et massives, couronnées par des blocs d'un volume extraordinaire, devant la profusion des bas-reliefs, des sculptures et des peintures aux couleurs éclatantes, Pückler se crut transporté dans un monde fantastique. Comment, au milieu de ces prodiges, les anciens n'auraient-ils pas senti la présence des dieux ? Lui-même était gagné par un frisson sacré, lorsque, après avoir suivi de longues allées de sphinx ou de bétiers, il entrait dans les sanctuaires des puissances mystérieuses, maîtresses de la vie et de la mort.

Dans ces espaces solennels une Anglaise jeta la note gaie : elle portait une jupe blanche, un tablier noir, une jaquette rose, un chapeau vert, et s'arrêta,

candidement étonnée, devant un énorme symbole de virilité.

Deux jours de navigation pénible rompirent l'enchantement. A Esneh, on approchait de peuples nouveaux, on croisait dans les rues des noirs au nez traversé par de grands anneaux d'argent et des femmes qui avaient pour tout costume une étroite ceinture. Une halte était nécessaire à Assouan, la Syène des Romains, et à l'île d'Éléphantine. Craignant les fatigues du voyage pour Ajiamé, qui avait échangé son nom contre celui de Machbouba, il laissa chez le vali-kaschef, la première autorité d'Assouan, sous la tutelle de l'eunuque principal. Les canges arrivèrent devant la première cataracte ; la plus lourde des deux eut de la peine à franchir l'obstacle. Les bateliers la tirèrent à travers les tourbillons, aidés par une foule de nègres qui entraient dans l'eau ou sautaient d'une roche à l'autre, au commandement d'un superbe athlète à barbe blanche. Au bout d'une demi-heure d'efforts acharnés une clameur puissante salua la fin heureuse de l'opération.

Pückler continua son voyage par voie de terre. Arrivé au sommet d'un entassement de roches granitiques, il se crut le jouet d'un mirage. Au milieu d'un chaos de blocs de pierre, une île souriait et, sous la verdure des palmiers, se dessinaient des lignes harmonieuses de temples. Était-ce une île des Hespérides qu'un magicien avait transportée dans le désert ? C'était Philæ, « l'une des plus aimables merveilles dans l'empire fabuleux des Pharaons », dit Pückler. Il y courut. Après la gravité effrayante de Karnak, il goûta la joie douce, causée par des

œuvres gracieuses. A Thèbes il adorait dans un élan spiritualiste, disait-il ; à Philæ il jouissait en enfant de la terre. Thèbes était le sanctuaire des dieux, Philæ le palais d'un epicurien. Du haut d'un pylône il contempla les palmiers, les portiques, les colonnes, les cours, les murailles ornées de dessins ; plus loin, le rocher de Konosso émergeait du fleuve comme un trône royal ; au sud s'apercevaient de blanches mosquées et l'île de Bigeh hérissée d'écueils bizarres ; immédiatement après, moutonnaient des vagues de sable et se devinait, derrière un rideau de brume, l'immensité du désert. Si Pückler avait pu savoir que, moins de cent ans plus tard, cette féerie aurait disparu, qu'un barrage élevé par ses ennemis, les Anglais, noierait l'île sainte d'Isis, que les barques monteraient au niveau des chapiteaux dont les couleurs l'enchantaiient, quel cri de rage il aurait poussé ! Quelles larmes il aurait versées, avant Loti, sur la « mort de Philæ » !

A Gerf-Houssein, des nègres aux formes athlétiques, armés de haches, le conduisirent à l'intérieur d'un vaste temple presque entièrement creusé dans le rocher. Les parois de l'antre semblaient avoir été noircies par un long incendie ; des statues colossales prenaient, à la lueur de torches fumeuses, des airs menaçants de spectres ; des nuées de chauves-souris éteignaient les torches ; dans les ténèbres se mouvaient, comme d'autres ténèbres condensées, les corps des nègres : l'Érèbe n'était pas plus noir.

Sur le seuil de la Nubie, les indigènes de Qorosko trafiquaient d'objets de leur fabrication, et aussi de leurs femmes et de leurs filles dont la peau d'ébène,

luisante d'une épaisse couche de graisse, ne tenta pas nos Européens. Dans une boucle du Nil, Derr, l'ancienne capitale du pays, appelait les voyageurs sous sa forêt de palmiers. Au coucher du soleil, l'atmosphère prenait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; la lune montait comme une fauille d'émeraude, le Nil variait à tout moment ses teintes et le sable du désert mêlait à des nuances roses des reflets d'argent. Cependant Pückler ne s'arrêta pas ; il avait hâte d'atteindre Ibsamboul, émule de Thèbes.

Le grand spéos d'Ibsamboul ne lui inspira pas le même effroi que l'enfer de Gerf-Houssein ; il y sentit plutôt le rayonnement de la sérénité divine. Huit colosses adossés aux piliers du pronaos répétaient l'image de Ramsès II avec les attributs du dieu Osiris. De grandes scènes militaires étaient gravées sur les parois, les unes avec une naïveté qui rappelait celle des primitifs allemands, les autres avec une perfection classique. Dans le petit spéos, temple d'Hathor, la Vénus égyptienne, triomphaient la grâce et la tendresse. Même les statues colossales s'affinaient, s'assouplissaient et voisinaient fraternellement avec les statues de proportions moindres. Ces masses puissantes s'enjolivaient de fioritures délicates. Mais la merveille d'Ibsamboul, celle qui imprima dans l'esprit de Pückler une image ineffaçable, c'était le groupe des quatre statues de Ramsès II, placées devant le grand spéos. Ces colosses, gardiens éternels du temple, sont assis dans une pose hiératique au bord du Nil et regardent, impassibles, depuis des milliers d'années, couler le fleuve.

\*\*\*

Les voyageurs commençaient à souffrir de la fatigue aggravée par la chaleur, les mouches et la vermine. Un peu en amont de Philæ ils avaient rencontré trois Français qui revenaient exténués du Sud et qui avaient dû se séparer d'un compagnon devenu fou. Malgré cet avertissement, Pückler décida de poursuivre sa route. Les canges ne pouvant remonter plus haut que la deuxième cataracte, il donna l'ordre de les décharger. Il réunit six dromadaires pour le transport des personnes, dix chameaux pour le transport des bagages et des provisions et, la caravane ainsi constituée, il s'enfonça dans le désert de Nubie. Journées brûlantes alternant avec des nuits froides, rencontres de troupes d'esclaves que l'on conduisait aux marchés du Caire, palabres dans les villages nègres, tumulte provoqué par une éclipse de lune, bains dans les eaux fraîches du Nil malgré la menace des crocodiles, facéties d'un hippopotame, tel fut le bilan des étapes jusqu'à Dongola. Dans cette ville habitaient un Hanovrien, le Dr Iken, médecin militaire au service de l'Égypte, qui remplaçait un Français empoisonné par sa femme, une nègresse, et un ancien capitaine de dragons de Napoléon, établi pharmacien. Ce vieux brave avait au sujet de l'Empereur un répertoire d'anecdotes dont la plupart laissèrent Pückler sceptique. Pendant que la caravane se reposait à Dongola, elle y vit arriver deux membres d'une mission autrichienne qui était allée explorer le Kordofan. Leur lamentable état de santé et leurs conseils ébranlèrent aussi peu Pückler

dans sa résolution de pousser vers le Sud que n'y avaient réussi les trois Français rencontrés près de Philæ.

Le 1<sup>er</sup> mai il s'embarqua pour Meraoui, visita les dix-sept pyramides du Gebel-Barkal et celles de Nour, puis, pour éviter le vaste coude que le Nil forme en amont de Meraoui, piqua droit à travers le désert, dans la direction de Chendi. La chaleur créa des difficultés terribles. Les moutons et les poulets destinés au ravitaillement de l'expédition moururent ; les cordes des tentes, brûlées par la sécheresse, se rompaient sous les secousses d'un vent embrasé ; les acacias et les mimosas grillés refusaient tout ombrage ; les caisses disjointes laissaient tomber leur contenu. Une nuit, un lion se précipita sur l'avant-garde qui marchait avec les bagages ; il mit en pièces une vache, emporta un âne et sema la panique parmi les chameaux. Quand Pückler arriva le matin sur le lieu du désastre, le sol était jonché de débris de vaisselle, de caisses éventrées, d'autres crevées ; le vin, les liqueurs, l'huile et le vinaigre avaient abreuvé le sable du désert. La caravane était à moitié morte de fatigue et de soif quand elle revit le Nil à Métam-meh.

Un jeune Anglais, le Dr Holroy, qui se trouvait à Chendi en revenant du Kordofan, renseigna Pückler sur les mœurs bizarres de ce pays. A Messaourat deux inscriptions gravées sur les murs d'un temple disaient, l'une qu'en l'an de Jésus 1822 Frédéric Cailliaud, mandé par la France, avait pénétré au delà de Fazole, l'autre que Louis Linant, mandé par l'Angleterre, était allé la même année jusqu'au Sennaar. Sous ces deux inscriptions Pückler

en fit graver une troisième ainsi conçue : « En l'an 1837 de notre ère chrétienne, un voyageur allemand, le prince de Pückler-Muskau, a visité ces ruines, envoyé par son *spiritus familiaris*, et avec l'intention de pénétrer aussi loin que le cœur lui en dira. »

A la sixième cataracte, à la frontière de la Nubie et du Soudan, le Dr Koch parla des nombreux voyageurs qui avaient poussé plus loin et n'étaient jamais revenus. « En cela, répondit Pückler, il faut laisser faire la destinée et j'espère, pour ceux qui nous aiment, que le ciel nous sera plus propice. Quant à moi, peu importe à mon âme qui erre à travers l'univers l'endroit où elle quittera son corps actuel pour entreprendre sous une forme nouvelle une migration beaucoup plus vaste et plus intéressante. Je me tiens toujours entièrement prêt en vue de cette petite catastrophe, sans toutefois avoir hâte de la provoquer et surtout sans vouloir l'amener par d'inutiles soucis. » Le Soudan ne devait pas garder ses os ; mais le Dr Koch y mourut quelques années après.

Un peu au delà de Marnat, petit paradis qui raviva tous les courages, Pückler se trouva face à face, dans une prairie des bords du Nil, avec un gigantesque hippopotame. Cette rencontre, racontée dans la *Gazette d'Augsbourg*, excita la verve d'Immermann qui en fit une parodie dans son roman de *Münchhausen*.

La caravane atteignit sans autre incident Khar-toum. On sentait dans la capitale du Soudan que Méhémet-Ali était loin. Le gouverneur de la province s'enrichissait par d'énormes malversations ; les fonctionnaires agissaient à leur guise. Dans cette

atmosphère d'anarchie un petit vent de rébellion souffla sur les gens de Pückler. Ils émirent la prétention d'acheter au marché aux esclaves, pour les emmener, des femmes superbes venues d'Abyssinie. Après un si long voyage, disaient-ils, « cette marchandise leur était devenue indispensable. » L'heureux possesseur de Machbouba ne pouvait décemment leur refuser satisfaction.

A partir du 6 mai on navigua sur le Nil bleu entre des rives monotones au milieu d'hippopotames et de crocodiles. Des bêtes plus sociables tinrent compagnie à Pückler, son petit singe Abeleng, son chien Susannis et une gazelle. Un jour la tempête arrêta les barques ; chassé de son lit par la pluie qui avait traversé le pont de la cabine, le prince se mit à écrire des réflexions sur la curiosité, la vanité peut-être, qui pousse l'homme à braver les pires fatigues. « Qu'allais-je faire en cette galère ? » se demandait-il ? A ce moment le petit singe sauta sur la table, lui arracha la plume et la cassa.

Le Dr Koch tomba malade à Ouad-Medineh. Pückler le laissa aux soins d'un pharmacien italien et tenta de gagner Mandera, lieu qu'il s'imaginait riche en souvenirs antiques. Il dut se contenter d'y envoyer son drogman dont le récit le confirma dans son hypothèse d'une ville très ancienne qu'on retrouverait là. Sa santé s'altéra. Jusqu'alors son principe de ne rien changer à son alimentation habituelle lui avait pleinement réussi. Un beau jour il s'avisa de prendre médecine. Résultat : une terrible dysenterie. A Messalamieh, comme ses souffrances l'empêchaient de dormir, il s'imprégnna d'optimisme en lisant *Candide*. Koch l'attendait à Abou-Haraz. Le

médecin, croyant sa fin prochaine, voulait mourir à Khartoum. Dix nègres le transportèrent dans une barque. Pückler regarda, le cœur serré, s'éloigner ce brave compagnon. Remis seulement au bout d'un long mois, il dut se résigner à remonter à son tour vers le Nord, le 1<sup>er</sup> juillet. Il eut la joie, en arrivant à Khartoum, de trouver Koch hors de danger et de pouvoir l'emmener avec ce qu'il appelait le meilleur des médicaments, des vins de France. On franchit sans encombre la sixième cataracte. Pückler eut une rechute en allant visiter les pyramides de Méroë ; il acquit en même temps une nouvelle provision de son remède favori en achetant vingt-cinq bouteilles de bordeaux laissées dans le pays par un Français qui était mort de la dysenterie. Le malheureux, pensait Pückler, s'était tué en ne buvant que des tisanes. Une très dure traversée du désert, de Bender à la quatrième cataracte, faillit devenir tragique. Le docteur Koch retomba malade. On se reposa de cruelles souffrances dans le riant pays qui entoure la quatrième cataracte. Les barques passèrent devant Dongola, l'île d'Argo, Semneh, devant les colosses d'Ibsamboul ; on mit pied à terre pour visiter les temples de Seboua et de Dakkeh. De nouveaux cris d'enthousiasme saluèrent le joyau du Nil, Philæ.

Chez le vali-kaschef d'Assouan, Machbouba relevait d'une grave maladie. Pendant l'absence de son maître, elle avait réfléchi à sa destinée ; elle avait revu, à travers les souvenirs de son enfance, l'incendie de sa ville natale, le massacre de son père et de ses frères, le groupe de ses sœurs emmenées avec elle en esclavage. L'instinct religieux s'était fortifié en elle, sans qu'elle pût savoir si elle était chrétienne

ou musulmane ; elle croyait à un Dieu tout-puissant et à la vie future. C'est une Machbouba pensive, mais toujours tendre, que Pückler ramena dans la direction du Caire.

Continuant la descente du fleuve, il s'arrêta aux ruines du temple d'Edfou. La splendeur de Thèbes l'émut aussi fortement que lors de sa première visite. Décidément, dit-il, l'architecture grecque n'a pas dépassé l'architecture égyptienne ; ce sont deux grandeurs qu'il ne faut pas opposer l'une à l'autre, mais honorer d'un égal respect.

Après une escale à l'antique nécropole de Beni Hasan, les barques quittèrent le Nil et s'engagèrent dans le canal qui mène au Fayoum. Méhémet-Ali avait à lutter contre la paresse des fellahs et l'hostilité sournoise des coptes chrétiens pour rendre à cette province son éclatante prospérité d'autrefois. A Medinet el-Fayoum, Pückler chercha les vestiges de la Crocodilopolis des Grecs, de l'Arsinoë des Ptolémées. Hérodote et Strabon le guidèrent à travers le Labyrinthe. Il repassa devant les pyramides de Sakkarah et de Gizeh. A l'École de cavalerie, Warin fêta son retour. Enfin il rentra au Caire après une absence de huit mois.

\*\*\*

Méhémet-Ali se hâta de lui demander ses impressions. Pückler n'hésita pas à signaler au vice-roi les exactions et les cruautés de certains fonctionnaires de la haute Égypte. A son premier voyage dans cette partie de son empire, Méhémet-Ali se convainquit de la réalité des abus, fit décapiter deux prévaricateurs et exila les autres.

Pückler entretint le souverain de la question des canaux qu'il avait traitée dans un rapport envoyé de Khartoum le 1<sup>er</sup> juillet 1837. Il avait insisté sur les richesses qu'un bon système d'irrigation ferait naître entre le Nil blanc et le Nil bleu. Les canaux fertiliseraient de même les campagnes du Fayoum. Pückler dénonça l'incapacité de Mouktar bey, ministre de l'Instruction publique, chargé des services agricoles, qui entravait les réformes entreprises par Hammont.

Il obtint le transfert, longtemps demandé en vain par Clot bey, de l'École de médecine d'Abou-Zabel au Caire.

En revanche, il perdit son temps quand il plaida la cause des arts, des antiquités, des recherches scientifiques. Il aurait voulu faire de l'Égypte un immense musée ; mais dans l'empire de Méhémet-Ali il n'y avait de place que pour des casernes, des manufactures, des écoles pratiques.

Sollicité de donner son opinion sur l'avenir politique de l'Égypte, le prince exposa au vice-roi que, s'il essayait d'étendre sa puissance vers l'Est et le Nord, il entrerait inévitablement en conflit avec l'Europe, tandis que personne ne lui disputerait l'Abyssinie et le Darfour. Sa modération désarmerait les chancelleries hostiles. Pückler se faisait fort de gagner à Méhémet-Ali des sympathies auprès des gouvernements et dans la presse. Des sommes importantes étaient nécessaires pour cette propagande. Méhémet-Ali les promit et il fut convenu que Pückler s'entendrait à Alexandrie avec le premier ministre, Bogos bey, pour arrêter un vaste plan d'opérations.

Le parti qui voyait déjà de mauvais œil le rôle

prépondérant joué par les Français en Égypte ne pouvait tolérer qu'un autre étranger, un Allemand, pesât sur les décisions du gouvernement. Une coterie, dont l'âme était Mouktar bey, s'efforça de ruiner la situation de Pückler. Un article publié par la *Gazette d'Augsbourg* seconda les intrigues. Pückler y racontait une visite qu'il avait faite, dans le port d'Alexandrie, au vaisseau amiral commandé par Saïd bey, second fils de Méhémet-Ali. Ce prince souffrait d'une obésité rebelle à tous les traitements et l'article avait été intitulé, par la rédaction du journal, à ce qu'il semble, *Le gros prince*. Ce titre, habilement commenté par les ennemis de Pückler, et une traduction perfide, indisposèrent contre lui Méhémet-Ali. Celui-ci ne lui cacha pas son mécontentement.

Les envieux profitèrent aussi de ce que Pückler s'exagérait le libéralisme et la hauteur d'esprit du vice-roi. Il oubliait trop facilement qu'un monarque oriental, habitué à l'obéissance passive de ses sujets, n'aime pas toujours qu'on lui dise la vérité. Il blessa plus d'une fois son ombrageux ami par la franchise de son langage. Il commit l'imprudence de fréquenter trop ouvertement un haut fonctionnaire disgracié. Méhémet-Ali se garda cependant de rompre avec un homme qui pouvait lui rendre de grands services en Europe. Il continua de le traiter avec munificence jusqu'au jour où le prince quitta le Caire.

Les propres barques de Méhémet-Ali, superbement décorées et chargées de provisions, ramenèrent Pückler à Alexandrie. Il se rendit compte des énormes travaux entrepris par Linant dans le Delta. Passant à Saïs, il lut une inscription qui donnait, disait-il, la définition la plus belle de la divinité : « Je suis

tout ce qui fut, est et sera ; aucun mortel n'a encore soulevé mon voile. » Alexandrie n'avait plus de Lesseps, « l'excellent, le noble de Lesseps », ni Besson, mort récemment. Bogos bey attendait Pückler pour se concerter avec lui au sujet de la campagne à entreprendre en Europe en faveur du régime de Méhémet-Ali.

Un Syrien qui remplissait au Caire les fonctions de vice-consul de Prusse et dont Pückler fit la connaissance à Alexandrie, Pietro Borki, lui raconta une histoire curieuse. Un frère de ce Borki, fournisseur général de l'armée de Bonaparte en Italie, avait été condamné à mort pour malversations. Pietro le prétendait innocent et obtint que Joséphine demandât sa grâce. Bonaparte ne voulut rien entendre. Cependant, après des efforts désespérés, Pietro réussit à être reçu par le général, et ses supplications le décidèrent à prescrire une nouvelle enquête. Celle-ci établit l'innocence du fournisseur. Pietro se retrouva en présence de Bonaparte à Jaffa ; il lui rappela l'histoire de son frère et lui révéla que le jour où il s'était jeté à ses genoux pour empêcher l'exécution du jugement, il portait sous son vêtement un poignard, prêt à le frapper, s'il était resté inexorable. Nommé premier drogman de l'armée, Pietro Borki servit sous les ordres de Kléber en Égypte ; il aida à découvrir Suleyman, l'assassin du vainqueur d'Héliopolis et assista au supplice du misérable. Ce fanatique, mis au pal, lui cracha au visage. Suleyman eut un vengeur. Un autre fanatique tua une fille de Borki, à ses côtés, dans une rue du Caire.

Le 14 janvier 1838, Pückler s'embarqua pour la Syrie sur une corvette du gouvernement égyptien.

## CHAPITRE V

### SYRIE ET ASIE MINEURE

Attaques de presse contre Pückler, hôte de Méhémet-Ali. La Syrie sous le régime égyptien. — En Palestine. L'entrée à Jérusalem. Au couvent latin. Jugement sévère sur le *Voyage en Orient* de Lamartine. Les lieux saints. Au tombeau de David. Bethléem. Un festin au bord de la mer Morte. Dans les eaux du Jourdain. Le lac de Tibériade. — Saint-Jean d'Acre ; Beyrouth. — Lady Hester Stanhope ; Pückler à Daïr-Djoun ; les inexactitudes de Lamartine ; l'attente du nouveau Messie. — Chez l'émir Beschir. — La « ville d'argent », Damas. Au camp d'Ibrahim pacha. — Les cèdres du Liban. — Alep ; Soliman pacha (Sève) ; ses souvenirs de Waterloo ; le retard de Grouchy. — Antioche. Projet de colonisation allemande en Syrie. — D'Alexandrette à Smyrne. — Études archéologiques. Les ruines de Tralles. Sardes. Brousse. Constantinople.

L'arrivée de Pückler à Jaffa le 21 janvier 1838 scandalisa les Syriens. Déjà mécontents de Méhémet-Ali, le nouveau maître que leur avait donné la victoire d'Ibrahim pacha à Konieh, ils le soupçonnèrent de s'être fait chrétien, lorsqu'ils virent avec quelle pompe, sur son ordre, les autorités accueillirent le giaour. Le faste dont le vice-roi fit entourer le voyageur dans la province nouvellement conquise provoqua aussi en Europe des réflexions acerbes. Quand Pückler vanta les bienfaits que l'administration égyptienne apportait à la province délivrée du

joug des Turcs, des journaux affectèrent de ne voir dans le « pacha de Muscov » qu'un adulateur sti-pendié. Ils le chicanèrent au sujet des pourboires qu'il aurait distribués avec une ladrerie indigne d'un prince si royalement hébergé. Il se crut obligé de répondre à ces méchancetés.

Le voyage en Asie commença par la Palestine. Pückler n'approchait pas des lieux saints avec l'âme d'un pèlerin. Sa nature répugnait autant à la piété théâtrale de Chateaubriand qu'à l'onctueuse dévotion de Lamartine. Réfractaire à tout mysticisme, il se défendit d'écrire ce qu'il appelait des « tirades extatiques. » Son christianisme, dilué dans la philosophie du dix-huitième siècle, ne trouva pas à se retremper à l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem, où il assista aux pugilats entre moines grecs, arméniens et catholiques. Une piété véritable ne se rencontrait en fin de compte que chez les Turcs.

C'est seulement au moment où il fit son entrée à Jérusalem que Pückler éprouva un sentiment évangélique. Les autorités étaient allées au-devant de lui; une foule composée de moines, de religieuses, de soldats, de juifs et de pèlerins chrétiens était massée sur son passage. Le canon tonna pendant qu'il franchit la porte d'Hébron. Tant d'honneurs le gênèrent. Il eût jugé plus décent d'approcher avec humilité, couvert d'un sac et de cendres, du lieu où avait péri, disait-il, « le plus noble des mortels. »

Il descendit au couvent latin. Le supérieur et les moines dirigèrent tour à tour ses promenades à travers la ville et aux environs. Mais son meilleur guide fut la Bible, admirable de précision. Chez Chateaubriand aussi il apprécia, sous un style éclatant, l'exac-

titude des descriptions. En revanche, Lamartine l'irrita par un perpétuel travestissement de la réalité. Le *Voyage en Orient* n'était d'après lui qu'un tissu de mensonges, d'exagérations burlesques, de fantaisies de visionnaire. Cuirassé contre ce qu'il appelait la « bigoterie déliquescente, écœurante en sa visible affectation » du poète, mais grave cependant, et pénétré de respect, il parcourut le champ des Géants, le champ du Sang, le lit desséché du Cédrone, la vallée de Josaphat, le jardin de Gethsémani, le mont des Oliviers. Il respira la fraîcheur de la fontaine de Néhémie et des sources de Siloé. Si les querelles sordides des moines n'arrivèrent pas à le dégoûter complètement de l'église du Saint-Sépulcre, il éprouva néanmoins un plaisir plus pur, un plaisir d'artiste, quand il vit les lignes nobles et la décoration éclatante de la mosquée d'Omar ; la coupole, portée par douze colonnes de marbre antique et revêtue d'or, versait à l'intérieur des flots de lumière diaprée qu'elle recevait par des vitraux pareils à des joyaux étincelants.

Un autre sanctuaire musulman, le tombeau de David, situé sur la montagne de Sion, avait un gardien mal embouché qui voulut interdire à Pückler et à deux moines qui l'accompagnaient l'accès du monument. Le prince passa outre, mais l'incident eut une répercussion à Constantinople où le bruit se répandit que des giaours avaient violé la tombe du prophète.

A en croire Lamartine, le coup d'œil du haut de la terrasse de Sion serait magnifique. Pückler ne vit qu'un paysage désolé, fait pour inspirer un Jérémie.

Après avoir consacré une journée à Bethléem, une autre à l'ascension du Monte Francese, une troisième au couvent et au village de Saint-Jean, après avoir fait halte au couvent hospitalier de Saint-Saba, construction grandiose dans un site fantastique, Pückler arriva sur les bords de la mer Morte avec une escorte de douze cavaliers que les autorités avaient jugé nécessaire de lui donner pour traverser une région irritée par une levée de troupes. Le fameux lac de bitume ne justifiait pas sa lugubre réputation. Le printemps en avait couvert les rives de verdure et de fleurs ; des myriades d'oiseaux tournoyaient dans l'air ; des grues flânaient au milieu des roseaux. Dans ce décor de fête la troupe prolongea joyeusement son séjour ; au clair de lune on choqua des coupes de champagne frappé en rendant grâces à un Dieu qui n'était pas le Jéhovah farouche des Hébreux. Lamartine avait dit qu'une atmosphère chargée de fièvre pesait sur cette contrée maudite ; Pückler s'y guérit d'une tenace migraine.

Le Jourdain retentit aussi d'une joie profane. Toute l'escorte, chrétiens et Turcs, se plongea dans les eaux où le Christ avait reçu le baptême. Couché sur un tapis au milieu des renoncules, Pückler suivit d'un œil amusé, en fumant un tchibouk et en savourant son moka, les ébats de ces hommes de races diverses, nègres d'ébène, Arabes au teint d'olive, Abyssins d'un brun doré, Européens blancs ; les uns se taquinaient, les autres priaient. Sur la rive, vingt étalons et juments arabes, attachés aux arbres, hennissaient et frappaient le sol de leurs sabots, se caressaient ou se mordaient. Les bourgeons s'ouvraient dans la forêt ; le chant des oiseaux se réveil-

lait et les papillons fraîchement éclos s'envolaient en folâtres essaims.

Au delà de Samarie, la Terre Promise montra ses collines riantes, ses gras pâturages et des étendues bleues, pareilles à des lacs, qui étaient d'immenses champs de fleurs. La nature se hâtait de cacher les traces d'un récent tremblement de terre. Dans Tibériade, qui n'était qu'un monceau de ruines, Pückler reçut une délégation de rabbins. Il encouragea l'un d'eux, qui avait étudié en Allemagne, à lui donner son opinion sur le Christ, en le priant de voir en lui « non pas un chrétien, ni surtout un chrétien fanatique, mais seulement un cosmopolite, un nomade qui respectait toutes les croyances religieuses, sans oser en juger aucune ». Quoique les idées du rabbin ne fussent pas plus déraisonnables que beaucoup d'autres, le voltairien qui l'écoutait tira de l'entretien cette conclusion que chrétiens et Juifs souffraient d'un mal incurable, l'intolérance. Pückler ne quitta pas Tibériade sans avoir navigué sur le lac charmant et perfide, inopinément soulevé par des tempêtes furieuses. A Nazareth le gardien de l'église de l'Annonciation entreprit de le convertir au catholicisme, mais ne réussit qu'à gagner l'âme d'un de ses esclaves noirs issu d'une race d'anthropophages.

Turcs, Grecs et catholiques fraternisaient à Saphorie, lieu de naissance de Marie, situé dans la vallée de Zabulon. Lamartine avait vu là des arbres gigantesques dont un seul, disait-il, aurait abrité toute une caravane. Pückler affirme n'avoir pas rencontré un seul de ces géants dans toute la Terre Promise. Il était arrivé à la limite de la Palestine ; sous une pluie battante il rentra en Syrie.

\* \*

Saint-Jean d'Acre n'était plus la place forte qui avait défié les assauts de Bonaparte. Pückler prédit que, mal remise en état de défense par Ibrahim pacha, elle ne résisterait pas à l'attaque d'une flotte européenne. Les événements lui donnèrent raison deux ans plus tard. Sur, l'ancienne Tyr, gardait à peine quelques vestiges de sa grandeur passée. Saïda, l'antique Sidon, était moins déchue. A Beyrouth une caisse de bordeaux et de champagne arriva fort à propos pour animer d'aimables réunions.

Pückler approchait du lieu où séjournait après de multiples vicissitudes lady Hester Stanhope, la nièce et la collaboratrice de William Pitt, jadis l'idole des Arabes, proclamée par eux reine de Palmyre, retirée à présent dans une région difficilement accessible du Liban, à Daër-Djoun, où elle menait une vie contemplative et attendait un nouveau Messie. Elle se repentait d'être sortie de son farouche isolement pour recevoir Lamartine. Sa porte était restée obstinément fermée à Clotbey. Pückler avait à craindre d'être traité avec la même rigueur. Habitué à triompher des femmes, il jura de faire capituler celle-là.

De Saïda il lui avait écrit une longue lettre pour lui demander la permission de présenter ses hommages à la reine de Palmyre et à la nièce du grand Pitt. Il expliquait par des affinités de caractère son violent désir de la voir. Il cherchait comme elle, disait-il, le salut au milieu des populations de l'Orient voisines de Dieu et de la nature, loin de la civili-

sation pourrie de la vieille Europe. Il partageait sa croyance à la puissance des astres et sa fidélité aux principes aristocratiques ; comme elle, il veillait la nuit et dormait le jour. Il savait sa haine pour les Anglais et ses ressentiments contre Lamartine ; aussi ajoutait-il : « Je ne suis ni Français, ni Anglais ; je ne suis qu'un bon et simple Allemand qu'on peut peut-être taxer de trop d'enthousiasme, mais jamais de flatterie ni de mauvaise foi. »

La châtelaine de Daër-Djoun repoussa ce premier assaut. Sur un ton très correct et en un français qui l'était moins, elle alléguait sa santé délabrée qui ne lui permettait pas de recevoir un philosophe et un philanthrope de la valeur de Pückler ; elle lui conseilla d'aller voir plutôt « l'endroit de Damas où dorment les quarante voleurs, Weled el Kaf, avec leurs chiens noirs, qui doivent s'éveiller dans le temps que nous attendons. »

Pückler insista. « Quel mal, demanda-t-il, ma visite peut-elle faire à votre maladie ? Ne pouvez-vous me recevoir dans votre lit à la française, enfin me voir de manière à ne vous causer la moindre gêne ? J'espère que les ridicules préjugés anglais ne vous en empêchent pas. » Si elle persiste dans son refus inhumain, il deviendra plus féroce que le plus méchant des chiens noirs des quarante dormeurs et mordra la main blanche qui aura signé son arrêt d'exclusion.

Le siège de Daër-Djoun menaçait de durer long-temps. Heureusement pour Pückler, lady Hester lui fit porter sa réponse à la seconde lettre, un nouveau refus, par son médecin anglais, le Dr Merion. Ce bon vivant remarqua les jolies Abyssines de la

suite du prince ; il ne se fit pas prier pour revenir en aussi agréable compagnie. Le bordeaux et le champagne aidant, il promit de faire fléchir l'inabordable solitaire et il réussit. Lady Hester, tout en disant à Pückler qu'il était fou de tant tenir à voir une pauvre vieille, édentée et presque aveugle, qui n'avait plus que la peau et les os, lui donna rendez-vous pour le dimanche ou le jeudi suivant.

L'adroit manieur de femmes ne se hâta pas d'user de ce commencement de victoire. Sous un prétexte il retarda sa visite. Lady Hester lui envoya alors une invitation plus gracieuse. Pückler se fit plus exigeant ; il demanda la permission de venir avec sa suite et de rester plusieurs jours. Il obtint tout ce qu'il voulut.

Par une radieuse journée d'avril, le vainqueur, suivi d'une escorte nombreuse, escalada les pentes arides qui mènent à Daër-Djoun. Il aperçut, perchée sur un pic, la demeure de la châtelaine. Arrivé au mur d'enceinte, il fut reçu par Merion et installé par lui dans un des multiples pavillons dont se composait la résidence. A minuit, le docteur vint le prendre et le conduisit au pavillon principal, réservé à lady Hester. Sur le seuil de la porte, une vieille esclave attendait le visiteur ; elle le mena par un corridor sombre jusqu'à une portière rouge qu'elle souleva. Pückler était dans le sanctuaire, un grand salon, meublé avec simplicité. La maîtresse du lieu était couchée sur un divan, les traits fatigués par une récente maladie. Elle portait le costume oriental, sans rien de cette affectation que lui prête Lamartine. Une majesté calme, acquise en Orient, rehaussait sa distinction naturelle. Quand elle se leva, en s'ap-

puyant sur une longue canne, on eût dit une Sibylle antique.

Instruite, dit-elle, par la nature dont elle sondait les secrets, experte à lire dans les astres, dans les plantes et les visages humains, elle avait reconnu du premier coup en son visiteur un epicurien qu'elle plaignait de s'être égaré dans un austère séjour. Elle parla du rôle des corps célestes, de leur influence sur la vie et sur l'art, des liens mystérieux qui unissent tous les êtres de la création, des forces magiques qui gouvernent le monde, avec une telle chaleur de conviction et une telle hauteur de pensée que son auditeur, le viveur désabusé, se sentit comme soulevé par son souffle.

Pendant huit nuits consécutives et chaque nuit pendant six ou huit heures, le sceptique écouta la visionnaire, découvrant chaque fois en elle des profondeurs insoupçonnées, des contrastes étranges, tantôt une énergie de fer, tantôt une douceur d'enfant, aujourd'hui l'amère expérience du monde, demain une naïveté de jeune fille. Elle déroula les péripéties de sa vie extraordinaire, sa collaboration avec Pitt, son départ pour l'Orient, son naufrage, sa domination sur les Arabes, ses démêlés avec Méhémet-Ali, son refus de recevoir Ibrahim pacha, l'insolent soudard.

La fortune lui étant devenue contraire, une foi invincible la soutenait. Les astres lui avaient appris qu'elle était l'annonciatrice prédestinée d'un nouveau Messie. Elle élevait deux juments. La première, une alezane foncée, avait sur le dos une excroissance qui ressemblait à une selle turque ; c'est monté sur elle que le Messie devait faire son entrée triomphale.

à Jérusalem. Lady Hester monterait l'autre, toute blanche. Elle conduisit Pückler auprès des deux cavales. Celle du Messie lécha fort aimablement la main du prince. Cette faveur exceptionnelle le posa aux yeux de la prophétesse comme un élu du ciel.

Une nuit l'entretien roula sur Lamartine. Interrogé sur ce qu'il pensait du *Voyage en Orient*, Pückler répondit qu'il fallait n'avoir jamais été en Orient soi-même pour goûter ce livre. Lady Hester jugea sévèrement le chapitre qui parlait d'elle. Certains passages l'avaient irritée, d'autres fait rire. Dans l'entrevue qu'elle avait accordée au poète, celui-ci, raconta-t-elle, l'étonna par sa candide fatuité. Comme il allongeait obstinément un pied avec l'intention manifeste d'en faire admirer la cambrure, elle lui fit croire que cette conformation révélait une origine arabe, indiquée en outre par l'éclat de ses yeux et le dessin de ses paupières. « C'est curieux, s'écria-t-il, extrêmement curieux, ce que vous dites là, Madame. Apprenez qu'au temps des croisades, les Français ont emmené cent cinquante Arabes prisonniers de Gaza en France. Ceux-ci se sont établis dans ma province natale et y ont bâti deux villages, ainsi que le château que j'habite encore aujourd'hui. Ils ont gardé un jargon qui leur est particulier, incompréhensible à d'autres qu'à eux, et qui est sans aucun doute de l'arabe corrompu. J'ai toujours cru que du sang de ces prisonniers, dont quelques-uns étaient gens de qualité, il s'était fait un mélange avec le mien. Vous devez avoir remarqué aussi chez moi une particularité congénitale qu'on a observée chez Alexandre et qui consiste à pencher légèrement la tête vers une épaule. Ceci n'a-t-il pas un cachet des pays du Sud? »

Lady Hester répondit qu'effectivement cette inclinaison de la tête était visible chez les tribus de la région de Gaza. Tout joyeux d'être mis ainsi sur la piste d'ancêtres qui devaient être des guerriers illustres, il demanda des indications plus précises. Lady Hester refusa de les lui donner, de peur d'humer ce grand enfant en lui apprenant que ces Arabes de Gaza dont il se croyait déjà parent n'étaient que de vulgaires chameliers.

Il se peut que Lamartine ait donné prise aux railleries de l'Anglaise et soit tombé dans le piège qu'elle tendait à sa vanité. Mais a-t-il été aussi ridicule qu'elle le dépeint? Il est permis d'en douter. Lady Hester ne pardonnait pas au poète d'avoir laissé entendre dans son *Voyage en Orient* qu'elle pouvait n'être pas sincère et jouer un rôle. Elle saisit une occasion de se venger de lui en faisant sa caricature devant un écrivain très lu qu'elle savait prêt à la seconder. Pückler la servit à souhait; on peut affirmer que, lorsqu'il raconta dans *le Retour*, d'après lady Hester Stanhope, la visite de Lamartine à Daër-Djoun, il mêla beaucoup de sa propre bile aux rancœurs de son hôtesse.

Chose curieuse, le poète, le rêveur semble avoir eu le regard plus aigu que le blasé qui se piquait de connaître le monde et aurait rougi d'être dupe d'une femme. Lamartine avait peut-être raison de soupçonner des intrigues politiques derrière le décor fantastique dont s'entourait lady Hester. Pückler, moins méfiant, crut à la haine que la nièce de Pitt affichait pour les Anglais. L'aventurière disparaissait pour lui derrière l'illuminée, la prêtresse dont les lèvres laissaient tomber de nobles enseigne-

ments. Il planait avec elle dans l'empyrée. Par une nuit féerique, elle l'introduisit dans son jardin particulier. La lune avait presque l'éclat du soleil du Nord ; des roses en profusion prenaient sous le ciel lumineux des teintes étranges et répandaient des parfums capiteux. Pückler plongea son visage dans leurs touffes odorantes, douces comme de moelleux coussins de pourpre. De grandes urnes fleuries ornaient la terrasse qui surplombait l'abîme et d'où la vue s'étendait sur les montagnes et la mer. Lady Hester parla d'art et de civilisation. Elle déplora que la victoire de Charles Martel eût arrêté l'éclatante et féconde expansion de l'Islam. Elle termina l'entretien par l'histoire du sultan Mourad, un merveilleux conte arabe dont la capricieuse fantaisie semblait toute naturelle dans un cadre digne des *Mille et une Nuits*.

L'heure des adieux étant venue, Pückler paya lady Hester de sa généreuse hospitalité par le don d'une esclave qu'elle désirait. Elle le chargea du soin de publier sa correspondance, tâche délicate, et dangereuse à cause de hautes personnalités, notamment la reine d'Angleterre, que malmenaient les lettres. Pückler proposa des suppressions, des atténuations. Lady Hester ne voulut rien entendre et envoya directement une partie de la correspondance à la *Gazette d'Augsbourg*. Le prince la blâma très amicalement. Elle s'irrita de ces reproches et parla de lui en termes sévères à un Dr Löw qu'elle reçut quelque temps après. Cette royale ingratitudo, lui écrivit-il de Smyrne le 1<sup>er</sup> février 1839, ne changerait rien à son aveugle dévouement. La lettre resta sans réponse.

\* \*

A travers une région florissante, peuplée de couvents et de riants villages, Pückler gagna Daër el Cammar, « le château de la Lune », demeure fastueuse que s'était fait construire l'émir Beschir, dans l'espoir d'y terminer paisiblement une vie de luttes farouches. C'était moins un château qu'un assemblage de châteaux, d'une architecture originale, caractérisée par un heureux emploi de la ligne horizontale, le tout résumant harmonieusement la splendeur pittoresque de l'Orient. Sans avoir été inquiétée par les brigands qui infestaient l'Anti-Liban, la troupe de Pückler aperçut tout à coup devant elle la « ville d'argent », Damas, au milieu d'un océan de verdure.

L'autorité de Méhémet-Ali avait rendu hospitalier aux giaours cet ancien foyer de fanatisme musulman. Les étrangers n'avaient plus à craindre d'être molestés s'ils voulaient circuler dans les rues et les bazars ou prendre le frais sous de magnifiques ombrages. Le vice-consul de France, M. Baudin, avait fait partie d'une mission chargée, sous le règne de Louis XVIII, d'acheter des chevaux en Syrie. Il raconta l'histoire d'un superbe étalon, Massoud, que Pückler avait admiré au haras de Tarbes. Le comte Desportes, chef de la mission, avait obtenu la bête après de longs marchandages. Au dernier moment, le vendeur se ravisa et réclama, en plus du prix convenu, le pantalon rouge du comte. Celui-ci, prêt à tous les sacrifices pour avoir l'incomparable Massoud, quitta son pantalon sur la place publique. L'Arabe

s'en empara, sauta sur un autre cheval et partit au galop, en brandissant son trophée.

Les Druses du Hauran faisaient aux Égyptiens une guerre acharnée. Pückler brûla du désir de suivre les opérations dirigées par Ibrahim pacha. On eut beau lui objecter que sa présence serait désagréable au général et qu'il courait le danger d'être égorgé par les Druses. Il se rendit au camp égyptien. Ibrahim pacha était aux prises avec l'ennemi dans la montagne. Pendant son absence la surveillance du camp était si relâchée, malgré une récente irruption des Druses, que Pückler y pénétra sans éveiller l'attention de qui que ce soit et planta ses tentes sans autorisation. Ibrahim pacha revint d'assez méchante humeur ; il ne cacha pas au prince son mécontentement de le voir au milieu de ses troupes et le pria de retourner à Damas.

Un médecin français établi dans cette ville mena Pückler chez un Juif dont la femme venait d'accoucher. Vue de la rue, la maison avait l'air d'un taudis. On franchissait plusieurs portes et l'on arrivait dans un appartement de grand luxe. L'accouchée était dans son lit, richement parée, entourée d'une vingtaine de femmes et de jeunes filles. Ces dames, pittoresquement vêtues, avec des fleurs et des bijoux piqués dans les cheveux, caquetaient en fumant des narguilés. Elles offrirent aux deux visiteurs des confitures, des sorbets et du café parfumé. Au bout d'une demi-heure elles les accompagnèrent jusqu'à la porte de la rue. Il leur semblait qu'ils sortaient d'une caverne enchantée.

\*\*\*

Dans les derniers jours de mai 1838, Pückler dit adieu à « la perle d'Asie enchâssée dans des émeraudes » (c'est ainsi qu'un poète arabe appelle Damas) et prit, sans itinéraire précis, la direction d'Alep. Les ruines de Balbek n'excitèrent pas son admiration ; il remarqua cependant d'énormes substructions, restes d'un temple de Baal. Les cèdres du Liban se réduisaient à douze colosses dépouillés de leur écorce par des voyageurs qui gravaient leurs noms sur les troncs. Le nom de Lamartine se lisait en lettres gigantesques sur l'un de ces vétérans frappés de mortelles blessures.

Des souvenirs de batailles flottaient dans l'air aux environs de Homs, l'antique Émèse. C'est là que Zénobie, reine de Palmyre, avait été vaincue par Aurélien. C'est là que Soliman pacha venait de battre les Turcs. Hama possède le tombeau de Maroun, le patriarche qui donna son nom aux Maronites. Ces chrétiens, soutenus par Méhémet-Ali, exerçaient dans le Levant une action bienfaisante que Pückler eut plaisir à mentionner.

Alep, très éprouvé par la guerre, le choléra, les tremblements de terre, avait vu tomber de 200 000 à 60 000 le chiffre de ses habitants. Une gêne, de la froideur même dans l'accueil que lui firent les autorités de cette ville convainquit Pückler que Méhémet-Ali lui avait retiré son amitié. Aussi renonça-t-il à l'hospitalité officielle où il sentait de la contrainte, et préféra-t-il loger chez le consul de Prusse.

Les événements militaires amenèrent à Alep Soli-

man pacha. Pückler avait déjà passé d'agréables journées avec ce Français extraordinaire au camp de Ramleh, peu de temps après son débarquement à Jaffa, et fait avec lui des promenades à cheval. Il se souvenait d'un dîner donné au camp où le joyeux général avait essayé de griser un des convives, le Père supérieur du couvent latin de Jaffa, un Falstaff, dont l'étonnante capacité triompha de tous les pièges. L'ancien colonel Sève, fils d'un chapelier de Lyon, devenu généralissime des armées égyptiennes, avait de curieux chapitres d'histoire à raconter. Il était à Waterloo sous les ordres de Grouchy. Celui-ci ne savait pas se faire obéir. Il n'avait pu empêcher Vandamme de perdre un temps précieux à l'attaque du pont de Wavre. Il avait ordonné au même Vandamme et à Gérard de partir de Gembloux à cinq heures du matin ; les deux généraux se disputèrent et ne partirent qu'à midi. C'est ainsi qu'au lieu de Grouchy, Napoléon vit arriver Blücher. Grouchy aurait dû faire une chose, disait le général Pajol, c'était de faire conduire Vandamme à Paris entre deux gendarmes.

A Alep, Soliman pacha s'entretint avec Pückler de la guerre qui allait recommencer entre l'Égypte et la Turquie. Le prince vit avec quel zèle le généralissime préparait ses troupes à de nouvelles luttes. C'était lui et non pas Ibrahim pacha, simple trogne à épée, qui avait fait la grandeur militaire de l'Égypte. Mal secondé par les officiers égyptiens, il se plaignait des difficultés de sa tâche, alors qu'il savait l'armée ennemie remise sur pied par des instructeurs allemands. C'est avec des éléments imparfaits qu'il livra la bataille de Nezib et vainquit les

Turcs commandés par de Moltke, le futur stratège de 1870.

Chez Soliman pacha, Pückler se rencontrait avec le consul de France à Alep, M. Guys. Il se contente de nous dire que c'était un homme très instruit et très aimable, sans nous donner d'autres détails. Nous ne sommes guère mieux renseignés sur ce personnage par lady Hester Stanhope et par Lamartine qui parlent de lui, l'une dans ses lettres, l'autre dans le *Voyage en Orient*. Y aurait-il un lien de parenté entre le consul d'Alep et le grand artiste, Constantin Guys, qui, après avoir combattu à Missolonghi aux côtés de Byron, mena dans le Levant une existence enveloppée de mystère? Beaucoup de dessins de Constantin Guys représentent des scènes qui auraient pu être croquées dans les rues d'Alep. Une partie de ces dessins qui appartiennent à la famille Baudin, viendrait-elle peut-être de ce M. Baudin qui était en 1838 consul de France à Damas et qui les aurait tenus directement de l'artiste? Il y a là quelques indices, quelques lueurs peut-être projetées dans les ténèbres où s'est enfoncé pendant quelque temps le maître prestigieux du crayon.

Des trois mois que dura son séjour à Alep, Pückler, fatigué par le climat, passa la moitié au lit. Quand il pouvait sortir, il se plaisait à faire des études de mœurs. Chez les Juifs et les Arabes de Syrie il relevait de nombreux traits communs : loquacité, discussions bruyantes, prompte soumission au plus fort, passion de l'argent, ruse, souplesse, ténacité, fidélité aux traditions. Il plaignait les Juifs d'être persécutés à la fois par les Arabes, alors qu'ils étaient de race arabe, et par les chrétiens, alors que le Christ

était né parmi eux. En revanche, dit-il, nous faisons barons ceux qui ont beaucoup d'argent. Les Turcs l'étonnèrent par leur flegme et leur incurie. Un incendie éclate ; on n'a aucun moyen de le combattre ; on compte sur Allah pour l'éteindre. Alep fabrique des tissus de soie renommés, mais on ne peut obtenir l'exécution d'une commande. Les soldats d'Ibrahim pacha ont besoin de logements ; ils se font de la place, en jetant les métiers des tisseurs dans la rue. Le gouverneur de la ville, invité chez un négociant anglais, mange comme quatre, se gorge de bière, de champagne et de liqueurs ; après le dîner il absorbe encore une demi-douzaine de concombres et deux bouteilles de vieux cognac ; on le hisse ivre-mort sur son cheval pour le ramener chez lui ; on l'étend, enveloppé dans un drap de lit mouillé, sur la terrasse de sa maison ; le lendemain matin, il siégeait au tribunal. Les Turcs, dans leur déchéance, gardaient de grandes qualités. La polygamie n'affaiblissait pas chez eux le sentiment de la famille. Clot bey, que Pückler eut la bonne fortune de retrouver en Syrie, vantait la décence des harems où il entrait en qualité de médecin. Ce peuple, très décrié en Occident, valait mieux que sa réputation.

Avec douze beaux chevaux achetés peu à peu et douze mulets pour les bagages, Pückler partit d'Alep le 18 septembre 1838. A Antioche il s'indigna du vandalisme d'Ibrahim pacha qui faisait sauter les illustres remparts, couronnés de tours, de l'antique cité, pour en employer les pierres à la construction d'une caserne. Des soldats albanais, plutôt bandits que soldats, effrayaient les passants en tirant des coups de fusil dans les rues.

Un ancien consul d'Angleterre exploitait fructueusement des fermes aux environs d'Antioche. Une visite à ces domaines raviva chez Pückler un désir qui n'avait cessé de le hanter au cours de son voyage, celui de découvrir des terres propices à l'établissement de colonies allemandes. Par la salubrité du climat, la facilité de la vie, la fertilité du sol qui se prêtait aux principales cultures européennes, la région d'Antioche, pensait-il, méritait d'attirer ses compatriotes beaucoup plus que l'Amérique où ils s'engouffraient chaque année par milliers.

En se promenant autour de la ville, Pückler tomba avec son cheval dans un trou caché par des herbes et se fit de sérieuses blessures. Un médecin arabe lui appliqua un traitement bizarre, ainsi qu'au cheval qui avait été, lui aussi, gravement endommagé. L'homme et la bête se rétablirent vite et bien.

Aussitôt guéri, Pückler se remit en route. Il traversa le pittoresque défilé de Bailan et atteignit Alexandrette. Là il fréta un schooner anglais pour se faire transporter avec sa suite par Chypre et par Rhodes à Smyrne.

\*\*\*

Le voyage, commencé le 21 octobre, abonda en péripéties émouvantes. Des tempêtes épouvantables alternèrent avec des accalmies complètes. Le bateau mit plus de vingt jours pour arriver à Rhodes, sans avoir pu s'arrêter à Chypre. Entre Rhodes et Cos il faillit s'écraser contre des écueils. Une malédiction semblait le poursuivre. Aussi Pückler s'empressa-t-il de rompre le contrat qui le liait au capitaine. Il fit embarquer ses chevaux et ses bagages sur un nou-

veau bateau à destination de Smyrne. Quant à lui, après avoir passé à Cos des journées délicieuses en compagnie d'un Français, M. d'Avenat, il se rendit sur le continent à Boudroun, l'ancienne Halicarnasse, avec l'intention de se diriger vers Constantinople par voie de terre.

En sortant de Boudroun, la caravane suivit d'abord, sur le bord de la mer, une route jalonnée de ruines antiques. Puis, obliquant vers l'est, elle traversa Milas et Mandalia. Le temple d'Euromos fit songer Pückler à la Maison Carrée de Nîmes. Avec Strabon pour guide, il découvrit dans la montagne, sous un linceul de neige, les ruines de Labranda. Dans celles de Karpouslik qui vaudraient à elles seules, disait-il, un voyage en Asie Mineure, il crut reconnaître l'ancienne Alabanda.

Au delà d'Alinda, on traversa, non sans quelque danger, les eaux impétueuses de la Tschina, et, plus loin, le Méandre sur un bac peu rassurant dont le câble était fait de sarments de vigne.

Aïdin fut la première ville où Pückler rencontra de hautes autorités turques. Après avoir parcouru, en ami de Méhémet-Ali, la Syrie enlevée au sultan, il s'attendait à un accueil froid. Au contraire, le gouverneur, Tahir pacha, eut envers lui les procédés les plus courtois. Toujours poursuivi par son idée de trouver des débouchés pour le trop-plein de la population allemande, il s'en entretint avec ce personnage et le trouva tout disposé à faire à des colons allemands des conditions fort avantageuses. Tahir pacha conduisit Pückler aux ruines de Tralles, à une demi-lieue d'Aïdin, dans un site à la fois charmant et grandiose. Un théâtre bien conservé paraissait

avoir contenu plus de vingt mille spectateurs. En présence de tels monuments, dit Pückler, on comprend que les spectacles antiques aient excité des enthousiasmes où ne sauraient nous porter, nous autres modernes, ni nos fêtes populaires, ni nos cérémonies religieuses.

Il partit ensuite à la recherche de Magnésie du Méandre, qu'il crut trouver au pied du mont Thorax, sur les bords du Léthé. Milet, jadis superbement assise à l'entrée du golfe Latmique, n'était plus qu'un désert d'où la mer s'était retirée. La mer se retirait aussi du port de Panormos dominé autrefois par le temple des Branchides. Pückler traversa ensuite la plaine du Caystre et arriva, le 13 janvier 1839, à Bournabat, près de Smyrne. Ses douze chevaux y étaient, après avoir bien supporté le voyage par mer depuis Cos ; mais ses bagages avaient été pillés par un de ses domestiques, un Italien, qui était maintenant en prison à Smyrne.

Ville laide et sale, ni européenne, ni orientale, Smyrne regorgeait de filous dont les moindres n'étaient pas les agents consulaires. Le clergé orthodoxe étala une rapacité hideuse en faisant la quête, le jour de Pâques, dans une église où l'on tirait des coups de fusil en l'honneur du Christ ressuscité. En compagnie de quelques étrangers honnêtes, perdus dans cette grotte de brigands, Pückler assista à des expériences troublantes de spiritisme chez deux jeunes filles dont les pratiques extraordinaires, exemptes, semblait-il, de toute supercherie, le convainquirent de l'existence de forces occultes, encore inexpliquées par la science.

Le 23 avril, il partit pour Magnésie du Hermos,

ville coquette, égayée par de jolis cimetières. Il passa devant le rocher Niobé et vint à Sardes, l'un des points culminants de son voyage, dit-il, depuis son départ d'Europe. Il devina tous les trésors que les archéologues déterreraient un jour d'un sol saturé d'histoire. Il mesura en même temps le parti que des colons actifs pourraient tirer d'une terre privilégiée. « Combien de millions d'Allemands, s'écria-t-il, l'Asie Mineure nourrirait avec abondance ! »

Ces idées de colonisation le poursuivirent lorsque, après avoir mis en mouvement pour une réception solennelle les autorités et la population d'Ak-Hissar, après avoir fait un détour par Goerdiz où il acheta vingt superbes tapis, il remonta vers le Nord dans la direction de Brousse. Les Allemands, à l'entendre, auraient dû se précipiter en masse dans la vallée de Boaditsch, riche en pâturages, entourée de montagnes boisées, ou dans le pays de Césarée, ou bien à Sou-sourlou caché dans la verdure, ou à Moualitsch, terre plantureuse. Même à Brousse, au milieu de la poésie d'une nature enchanteresse, des préoccupations pratiques d'agronome et d'économiste se font jour chez Pückler. « Pourquoi, demande-t-il, pourquoi les Allemands vont-ils au Texas, au Brésil, à la côte des Mosquitos, alors qu'ils sont sûrs de faire fortune en Asie Mineure ? »

En aucun lieu du monde il n'avait encore vu toutes les beautés de la nature concentrées comme elles l'étaient à Brousse, nulle part une telle réunion de grâce et de majesté, de formes pittoresques et de fertilité. Montagnes, collines, vallées, gorges, plaine à la végétation luxuriante, arrosée par deux fleuves, par des ruisseaux et des sources sans nombre, forêts

épaisses, vastes étendues de verdure émaillées de fleurs, au loin, la mer d'un côté, les cimes neigeuses de l'Olympe de l'autre, tout concourait à provoquer chez lui des transports d'admiration. « Il n'est pas un point, écrit-il, d'où l'œil puisse se détourner sans être satisfait, et au-dessus de cette magnificence s'étend le ciel du Sud, d'un azur foncé, avec une atmosphère claire et transparente comme le cristal, qui rapproche les objets les plus éloignés, avec un soleil qui semble avoir plus d'éclat qu'ailleurs et jeter plus d'or et de couleurs sur cette terre fortunée. » L'ascension de l'Olympe exalta son ivresse. Aux arbres et aux fleurs succédèrent le brouillard et la neige ; puis la vue s'étendit sur un immense panorama. Au retour, le soleil couchant jetait des teintes magiques sur les monts d'Arménie. « C'étaient, dit Pückler, des minutes du ravissement le plus pur, le plus intense, des minutes inoubliables. »

A Brousse il vit danser des derviches et comprit le sens profond de ce rite. Ce n'était pas un tumulte de contorsions, de trémoussements et de déhanchements, mais un acte mystique, un hommage au Créateur. Les évolutions des danseurs semblaient se régler sur les mouvements des corps célestes et l'extase finale était celle où nous jette la contemplation de l'infini. Aucune cérémonie chrétienne, affirme Pückler, ne saurait produire une émotion aussi profondément religieuse.

Sur la route de Brousse à Constantinople, Nicée dressa devant lui les souvenirs des croisades. Il se recueillit devant le tombeau d'Hannibal, le héros favori de son enfance. Une diligence abominable, après avoir versé deux fois, le déposa tout meurtri à

Scutari. Le Bosphore franchi en gondole, il se sentit, en touchant terre à Constantinople, le cœur d'un jeune homme resté capable de tous les emballements, inaccessible à la triste doctrine du *Nil admirari*.

## CHAPITRE VI

### DE CONSTANTINOPLE A MUSKAU

Vie libre à Constantinople ; promenades avec Machbouba ; un drame. — Le gardien du sanctuaire et la bouteille de champagne. — Le sultan Mahmoud II. — M. de Moltke. — Les ambassades. — Machbouba viendra-t-elle à Muskau ? Opposition de Lucie. — Pourparlers au sujet de la vente de Muskau ; le désespoir de Lucie. — Voyage sur le Danube ; le choléra. — Lucie rejoint Pückler à Pest. — Conversion au catholicisme. — Lettres à David Frédéric Strauss. — Vienne. Metternich raconte des souvenirs de jeunesse. Le maréchal Marmont. La princesse Mélanie de Metternich. Un poisson d'avril. Le prince Frédéric de Schwarzenberg. La mort de Talleyrand. Hostilité de Grillparzer. — Machbouba et la société viennoise ; Liszt et Machbouba. Retour à Muskau.

En débarquant à Constantinople, Pückler réalisait un rêve de sa jeunesse. Au Congrès d'Aix-la-Chapelle il avait espéré que son beau-père, le prince de Hardenberg, le ferait nommer ministre de Prusse auprès du sultan. En 1819 il apprenait par son compatriote de Muskau, Léopold Schefer, qui voyageait alors en Orient, que le comte de Sladen demandait à quitter le poste. Cette nouvelle ranima ses espérances, qui devaient être encore une fois déçues.

Dans cette ville où, vingt ans auparavant, il avait rêvé d'entrer entouré de l'appareil pompeux d'un ambassadeur, il commença par fuir tout contact avec

le monde officiel. Il prit un logement à Péra, loin des ambassades et des ministères, dans un quartier aux rues étroites et sales. Il portait un costume de haute fantaisie, vaguement oriental, avec des bottes à l'écuyère et un chapeau de paille à la Robinson Crusoé. Il flânait dans les bazars, achetant les articles les plus divers, vêtements, harnachements, bijoux, parfums, pipes, antiquités, châles, soieries, armes européennes et asiatiques.

Machbouba, vêtue d'un costume masculin de mameluck, l'accompagnait dans ses promenades. Depuis le départ d'Égypte, l'esclave n'avait pas quitté son maître. Elle l'avait suivi en Palestine, puis chez lady Hester Stanhope ; elle avait grelotté dans les neiges du Liban. Quand Pückler revint à Damas, dépité de n'avoir pas été autorisé à suivre Ibrahim pacha dans le Hauran, Machbouba l'attendait, des fleurs dans les cheveux, et le consola de sa déconvenue. Elle partagea les terreurs de la traversée d'Alexandrette à Cos. En Asie Mineure, lorsque l'archéologie faisait oublier à Pückler le froid et la faim, elle le rappelait doucement à la réalité : « *O caro, lasciate alfin rovine. Perchè? Andiamo pranzare.* » Maintenant elle parcourait avec lui, à pied, à cheval, la ville et les environs, de Péra à Stamboul, de Galata aux Sept Tours, des Eaux douces au Bosphore.

L'idylle tourna au drame. Machbouba prêta une oreille complaisante aux doux propos d'un enjôleur. Pückler, informé de la chose, la gronda sévèrement et lui signifia qu'elle quitterait la maison le lendemain. La coupable, prenant cette menace au sérieux, se jeta aux pieds de son maître, lui dit adieu, et se retira dans sa chambre qu'elle ferma au verrou. Pückler

entendit la fenêtre s'ouvrir. Inquiet, il enfonça la porte avec l'aide de son secrétaire et d'un domestique. La chambre était vide ; Machbouba s'était précipitée par la fenêtre, mais un fer où s'était accrochée sa veste avait arrêté la chute. Les trois hommes la dégagèrent à grand'peine et la déposèrent évanouie sur un canapé. Elle eut alors des spasmes où ils crurent qu'elle allait succomber. Quand elle eut repris connaissance, elle éclata en sanglots, en paroles de repentir et de désespoir, véritables thrènes d'une poésie primitive, plaintes de la jeunesse qui se raidit devant la mort et cependant l'accepte, si le maître l'exige. Pückler la serra dans ses bras et lui pardonna ; aussitôt elle s'endormit comme un enfant.

A quelque temps de là, Pückler emmena Machbouba en compagnie d'un conseiller de la légation allemande et d'un Français, M. Colomb, de l'autre côté du Bosphore, à Unkiar-Skelessi. De là une araba, sorte de voiture antédiluvienne trainée par des bœufs, transporta ses compagnons au mont du Géant, tandis que lui-même faisait l'ascension à cheval. Le mont du Géant tirait son nom d'un derrière qu'on disait enterré au sommet et qui avait été haut comme un clocher. Son tombeau, long de quatre-vingts pieds, était planté de fleurs et fermé par une haie. Des tasses recueillaient l'eau de pluie que les pèlerins buvaient en y mêlant de la terre du tombeau. Des guenilles flottaient à la haie ; les unes étaient des ex-voto apportés par des malades miraculeusement guéris ; les autres devaient, au contact de la clôture sacrée, s'imprégnier de vertus curatives. Le sanctuaire avait pour gardien un cheik à la fois prêtre et cafetier. Pendant que les croyants buvaient naïvement

de la terre délayée dans de l'eau de pluie, l'homme d'Allah trafiquait clandestinement de spiritueux et n'oubliait pas de s'en servir à lui-même. Pückler, qui avait soif, dit à M. Colomb qu'en ce lieu de miracles il devrait en faire un, qui serait de lui découvrir une bouteille de champagne frappé. Le Français, né malin, lui en découvrit deux. Le gardien les avait plongées dans un bassin d'eau glacée pour les boire à son dîner ; il consentit à en céder une. Mais il fallait éviter que des Turcs, assis devant le café en fumant leur pipe, pussent se douter, en voyant des mécréants boire du champagne, qu'ils avaient acheté au cheik le breuvage impie. M. Colomb dissimula donc la bouteille sous son vêtement et la plaça dans l'araba, puis il l'en tira très ostensiblement. Les Turcs ne soupçonnèrent pas la fraude. Le bouchon sauta et tomba au milieu d'eux ; il portait la marque Moët.

\*\*\*

Les visites officielles ne pouvaient être indéfiniment ajournées. Pückler demanda une audience au sultan. Mais Mahmoud II, le vaincu de Navarin, le souverain qui avait perdu la Grèce, la Crète, l'Égypte et la Syrie, était mourant. La seule fois où Pückler le vit, ce fut un jour où le chef des croyants, déjà mortellement atteint, se rendit à une cérémonie religieuse sur la rive asiatique. Au fond d'une gondole, sous un baldaquin doré, était couché sur une pile de coussins rouges un spectre qui dissimulait mal sous un maquillage sa pâleur cadavérique. Il essaya de se soulever et retomba sans force. Alors deux personnages de sa suite se portèrent à son se

cours ; soutenu par eux, il débarqua et se traîna jusqu'à la mosquée.

L'investiture de son successeur, Abdul-Medjid, manqua de majesté. Les troupes qui escortèrent à la mosquée le nouveau souverain avaient un aspect caricatural. Le cortège était fermé par des ânes chargés de sacs de monnaie que l'on distribuait parcimonieusement à la foule. Seuls les ulémas avaient fière allure dans leurs amples vêtements et sous leurs turbans verts, brochés d'or. Le corps diplomatique avait été parqué, en dehors de la mosquée, sur une tribune malpropre. Pückler s'amusa des mines effarées de ces personnages officiels et de leurs honorables épouses devant le danger de souiller leurs pompeux uniformes et leurs robes à traîne.

Il dîna chez le ministre de Prusse, le comte de Koenigsmark, avec trois instructeurs allemands de l'armée ottomane, MM. de Fick, de Mühlbach et de Moltke. Ils revenaient d'Asie Mineure, très confus de la défaite des Turcs à Nezib. On rejettait la responsabilité du désastre sur M. de Moltke, théoricien trop abstrait, disait-on, tandis que M. de Mühlbach avait davantage le sens des réalités.

A la table de l'ambassadeur de France, l'amiral Roussin, Pückler fit la connaissance de Saint-Marc Girardin. Le baron de Stürmer, chargé d'affaires d'Autriche, organisa en son honneur une grande excursion aux îles des Princes. L'ambassadeur et l'ambassadrice de Russie, M. et Mme de Boutenieff, l'invitèrent à une fête splendide dans les jardins de leur palais d'été, à Bouyouk-Déré, sur la rive occidentale du Bosphore.

La question à l'ordre du jour chez les diplomates

était la situation créée en Orient par Méhémet-Ali. Lord Ponsonby fonçait avec une rage aveugle sur le pacha rebelle. L'amiral Roussin, favorable au fond au vice-roi, regrettait son « insolence ». M. de Boute-nieff esquissait un sourire optimiste. Le ministre de Prusse, champion du principe de légitimité, voulait que l'on rendit au sultan toutes ses anciennes possessions. M. de Stürmer était prêt à partir sur un vaisseau de guerre, si les choses se gâtaient. Pückler, fidèle à son amitié pour le condamné, le défendit contre l'égoïsme anglais ; il demandait à la diplomatie de réconcilier les deux grands souverains musulmans et vantait les bienfaits que l'Occident retirerait d'une paix fondée sur leur entente.

Les salons reconquirent peu à peu le mondain d'autrefois qui avait affecté à son arrivée des allures de sauvage. Il reparut dans les bals et reprit avec délices sa place à des tables servies avec luxe. A l'enfant de la nature, Machbouba, se substituèrent, comme compagnes de promenade, la comtesse de Koenigsmark et la baronne de Stürmer. Un soir, Pückler revint avec ces dames d'une excursion aux *bends*, c'est-à-dire aux réservoirs qui alimentent Constantinople d'eau potable. La lune jetait son plein éclat ; les arches blanches de l'aqueduc de Mahmoud I<sup>er</sup> encadraient des vallons verts terminés par la frange d'argent du Bosphore. On récita du Byron. Toute cette poésie romantique n'empêcha pas le prince, redevenu complètement prince, de monter, quelques instants après, d'un pas allègre, l'escalier fleuri de la légation de Prusse pour y dîner. Les bougies qui éclairaient une table élégante, le scintillement de l'argenterie et les feux des cristaux réjouî-

rent autant ses yeux que tout à l'heure la lune et les étoiles.

\*\*\*

Il fallait, hélas ! rompre le sortilège, s'arracher aux voluptés de l'Orient et regagner le Nord sombre comme une prison, froid comme une tombe.

Une crainte agitait Pückler. Que deviendrait Machbouba en Allemagne, l'enfant du Sud sous un climat septentrional, l'esclave, devenue la triomphante maîtresse, dans un pays de morale pharisaïque ? Il ne pouvait plus vivre sans cette fille, belle comme une statue de bronze, et qui cependant n'abusait pas du pouvoir de ses charmes. Elle était à la fois souveraine et humble, adorée et prosternée devant son adorateur. Elle continuait à le servir avec abnégation ; il lui avait confié sa caisse ; elle la gérait sagement. Et puis Machbouba était l'œuvre de Pückler ; il avait façonné cet être primitif ; il avait dompté le joli animal acheté au Caire ; il lui avait appris à réprimer ses caprices, à discipliner ses instincts, à prendre conscience de sa dignité de créature humaine. C'était une morale essentiellement laïque qu'il lui inculquait. En fait de religion, il jugeait qu'elle en avait suffisamment, du moment qu'elle croyait à un Dieu juste et à la vie future. Il s'était même fait l'instituteur de la petite sauvage ; il lui avait enseigné l'italien comme la langue la plus accessible à cet esprit qu'il défrichait et la plus harmonieuse dans cette jolie bouche.

Il y avait surtout à redouter pour Machbouba l'hostilité de Lucie. Cinq ans d'absence n'avaient pas plus que le divorce détaché Pückler de son ancienne épouse légitime. Il lui conservait une affec-

tion faite de sympathie intellectuelle, de goûts semblables, de reconnaissance, d'estime, de tout, sauf d'amour. Il était sincère quand il lui affirmait que, de tous les êtres d'Allemagne, elle était le seul dont il souffrit d'être séparé, le seul qui lui inspirât du « Heimweh » ; cependant il faisait la sourde oreille, quand elle le conjurait d'accélérer son retour. En 1839, il ne paraissait pas avoir ses cinquante-quatre ans ; elle en avait soixante-trois et on les lui donnait bien. Cependant sous ses cheveux blancs elle était restée romanesque et dans sa poitrine opulente battait un cœur de petite pensionnaire. Aucune amertume n'avait lassé son dévouement conjugal. En 1839 elle s'affolait d'une rumeur d'après laquelle il se préparait un pamphlet contre Pückler. Aussitôt elle mit en mouvement Varnhagen von Ense, Laube, Léopold Schefer et le chef de la police berlinoise, Tschoppe. Toute une sombre histoire de complot qu'avait échafaudée son imagination exaltée se réduisit à ceci : les deux frères Jæger qui avaient servi de secrétaires au prince, l'un, Charles, en Orient, l'autre, Auguste, à Muskau, réunirent leurs souvenirs en un volume qui parut à Stuttgart en 1843 sous la signature d'Auguste. C'était une biographie très élogieuse de Pückler, un peu prématurée seulement.

Abandonnée à elle-même pendant cinq ans, Lucie avait pris des habitudes d'autorité absolue. Elle modifiait les instructions laissées par le prince pour les plantations du parc. Elle remaniait les articles qu'il destinait à la *Gazette d'Augsbourg* avec une telle liberté qu'il se fâcha et menaça de briser sa plume. Cette émancipée abdiquerait-elle la souveraineté qu'elle avait conquise et partagerait-elle son domaine

avec une intruse achetée sur une place publique du Caire?

Pückler s'était préoccupé, quand il était encore en Égypte, de préparer Lucie à le voir arriver avec l'Africaine. Il avait parlé d'abord d'une esclave qu'il amènerait avec les animaux de sa ménagerie. A Jérusalem il prit un ton plus sérieux. « Il faut que je te dise, écrivit-il le 2 février 1838, maintenant que je me rapproche lentement de l'Europe, que le séjour de Muskau m'effraie un peu. Depuis si longtemps déjà je ne vis plus qu'avec des esclaves, en maître absolu, que je ne suis plus du tout habitué à me gêner. Je me suis tellement attaché à mon petit harem que même au couvent *di Terra Santa* je ne m'en sépare pas. Ce serait dur, je dirai même impossible pour moi d'être obligé de m'en passer dans ma propre maison à Musakoff. » Il donne par conséquent ses instructions. Le petit harem logera dans sa chambre et dans les cabinets attenants. Ces esclaves, dit-il, sont comme de petits chiens, pas plus gênantes.

On remarquera qu'il parle de ces esclaves au pluriel. Il savait que la jalousie des femmes est moins à redouter lorsqu'elle se disperse sur plusieurs rivales, que lorsqu'elle se concentre sur une seule. Lucie lui aurait pardonné plus facilement tout un troupeau de favorites sans personnalité qu'une sultane qui l'enchaînerait exclusivement. Peu à peu dans ses lettres Machbouba se détache du groupe. Il vante la grâce de la jeune fille et son délicieux caractère; il essaie d'apitoyer Lucie sur la frêle enfant dont la santé est très éprouvée par le froid en Syrie et qu'il hésite à emmener dans la brumeuse Allemagne.

Après avoir d'abord raillé Pückler de ce qu'il fai-

sait la cour à des nègresses, Lucie, alarmée, le supplia de ne pas causer un épouvantable scandale. Elle lui rappela cette maxime française : « L'homme sensé ne laisse point apercevoir ce que l'imprudent découvre et ce que le fou affiche. » Elle le menaçait de fuir, s'il persistait dans son dessein d'organiser la débauche au château. Pückler demanda pourquoi l'opinion publique s'effaroucherait de ce qu'il eût une esclave. Du moment que l'on permet aux femmes d'avoir des valets de chambre, de quel droit refuserait-on des femmes de chambre aux hommes ? A Muskau même, l'oncle Curt de Callenberg, venu en visite, faisait coucher dans sa chambre la femme de son cocher, laquelle le rasait tous les jours. Le père de Lucie, le prince de Hardenberg, avait installé dans sa maison, à côté de sa femme légitime, Mlle Hæhnel, sa maîtresse au su de tous. La morale publique n'avait pas le droit d'être plus sévère pour lui, vieil invalide qui avait besoin d'une domestique dévouée. Il édifierait au contraire les gens en venant à Muskau avec une Africaine qu'il avait convertie au christianisme et qu'il se proposait de faire baptiser en grande pompe à Potsdam par un évêque. Lucie ne se laissa pas convaincre. Les lettres continuèrent d'aller et de venir, aigres-douces, pleines de tendresses et de menaces, de ruses, de demi-concessions, sans aboutir à une solution nette, franchement acceptée de part et d'autre. Machbouba, ignorante du drame dont elle était la cause, écrivit en italien un gentil billet *alla sua buona Padrona, graziosa Padrona*; elle ne désarma pas la sévère gardienne du bon renom de Muskau. Lucie répondit par quelques paroles condescendantes ; mais au fond du cœur elle exécrat « la petite dame de

Nubie ». Au moment où Pückler quitta Constantinople, un gros nuage noir le menaçait du côté de l'Allemagne.

\* \*

Un autre litige, également âpre, s'élevait en même temps au sujet du domaine de Muskau. Pückler, on s'en souvient, avait, avant son départ, chargé son ami Rother d'en préparer la vente. Rother avait trouvé un acquéreur, le comte Renard, pour le prix, parfaitement acceptable, de 1 300 000 thalers. Il fut convenu que l'homme de confiance du comte, un M. de Muschwitz, se rendrait auprès de Pückler à Constantinople pour conclure l'affaire.

Lucie, informée de cet arrangement, poussa un cri de douleur. Elle avait consenti à ce que Rother engagéât des pourparlers, mais pendant les cinq années qu'elle avait gouverné Muskau à sa façon, elle s'y était attachée passionnément, au rebours des sentiments de Pückler que l'absence avait rendu indifférent à sa création si longtemps amoureusement choyée. Le 26 juillet 1839 elle lui écrivit quatre lettres à quatre adresses différentes, pour être sûre que l'une au moins l'atteindrait. Elle le conjura en termes pathétiques de revenir sur une résolution insensée. « O mon ami, s'écria-t-elle, quel égarement est le tien ! Quelle folie funeste s'est emparée de toi et de ta claire intelligence d'ordinaire si réfléchie ! Es-tu véritablement délaissé de Dieu et de son assistance au point de vouloir te défaire de ta belle, de ta superbe propriété, entourée de tant d'éclat et de prestige?... » Elle prétendait que, pendant cinq ans de sage administration, elle avait sensiblement aug-

menté les revenus de Muskau et que, si l'acquéreur envoyait un agent à Constantinople, c'était pour lier Pückler par un engagement irrévocable avant son retour, avant qu'il pût se rendre compte de la valeur nouvelle des terres. Elle ne lui pardonnait pas d'avoir pris, sans la consulter, une détermination, la plus grave de sa vie, dont il n'aurait que remords et déshonneur. « Je ne veux pas, continuait-elle, parler de moi que tu plonges pour le reste de mes misérables jours dans un abîme de tristesse et de peine. Que ne suis-je depuis longtemps un froid cadavre, un tas de cendres, plutôt que d'avoir été frappée de cette calamité ! » C'est à lui-même qu'il aurait dû songer, se respecter dans son œuvre, dans ce parc où il avait mis toute la force de sa jeunesse, toute la noblesse de son esprit, tout son désintéressement de grand artiste. « O mon unique aimé, dit-elle encore, écoute les rugissements de la lionne à laquelle on enlève ses petits. Écoute la voix de la raison. N'attente pas à ce qui fut ta passion dominante, n'attente pas à ton bonheur ! Pour l'amour de Dieu, reviens donc et vois comme ici le bien-être te sourit, vois ici les vraies sources d'une vie entourée d'honneur et d'estime. » Les trois autres lettres modulent en termes différents la même lamentation. L'une finit ainsi : « O mon pauvre ami abusé, j'incline ma tête à tes pieds ; je te jure encore une fois que je n'ai en vue que ton bien et je te répète avec un amour ardent, avec un amour sans nom : Si jamais j'ai compté pour quelque chose à tes yeux, si la place que j'occupais dans ton cœur n'était pas une illusion, suis mes avertissements et, si la chose n'est plus possible, indique-moi le lieu où la dernière motte de terre jetée sur mon cercueil

sera le rideau qui tombera sur ma triste vie, ma vie manquée. » Une troisième lettre dit : « Je sens que la folie s'abattra sur moi, si je dois assister à cet événement... Je me roule dans la poussière à tes pieds et je t'en conjure au nom de la miséricorde divine : reviens en arrière, s'il n'est pas trop tard ! » Malheur à lui, s'il consomme son crime ! Morte, elle le poursuivra comme une ombre vengeresse partout où il portera ses pas errants, car il va être un déraciné, un sans-patrie, un dévoyé qui courra sans trêve après le fantôme d'une chimérique liberté.

La princesse ne borna pas à gémir ; elle agit. Au mois de juillet 1839 elle se rendit à Teplitz où était la cour de Prusse. Elle supplia le chambellan, le prince de Wittgenstein, de faire entendre raison à Pückler et d'empêcher le voyage de M. de Muschwitz. Elle obtint une audience de Frédéric-Guillaume III qui la tranquillisa de son mieux. Elle écrivit au prince de Metternich pour le prier de faire arrêter M. de Muschwitz, au cas où il mettrait le pied sur le territoire autrichien. Elle demanda une consultation au juriste Grævell. Celui-ci ayant émis l'avis que Muskau était un majorat inaliénable, elle le chargea de soutenir cette thèse devant les tribunaux.

A l'exaltation de Lucie, Pückler opposa un grand calme. C'était à elle, lui écrivit-il, d'écouter la voix de la raison. Ne s'était-elle pas plainte avec lui du lourd fardeau de Muskau ? N'avait-elle pas, d'accord avec lui, sollicité les bons offices de Rother ? Maintenant qu'il avait obtenu, à force de patience et d'habileté, une solution inespérée, elle le désavouait, elle le maudissait. Elle s'étonne qu'il puisse, de gaieté de cœur, céder à d'autres l'œuvre de sa vie. Mais ce

n'est pas le résultat de son travail qui avait du prix à ses yeux ; c'était le travail lui-même ; c'était le plaisir de créer. Il a pris Muskau en horreur, le pâle Muskau, perdu au milieu des sables et des pommes de pin. La propriété a augmenté de valeur ? Il le savait ; le comte Renard le savait aussi, car, si l'exploitation n'avait pas été plus fructueuse qu'autrefois, il n'aurait pas offert un prix si élevé. Cette prospérité pourrait ne pas durer ; il fallait se hâter de profiter de circonstances favorables. Avec plus d'un demi-million de thalers qui resteront, toutes dettes payées, on pourrait vivre, délivré de tout souci, dans quelque beau pays choisi librement. C'est ce renouveau de bonheur que Lucie refuse par esprit casanier. N'y a-t-il pas plus de noblesse à se dégager de ses petites habitudes, à s'élever au-dessus de la matière, même de celle qu'on a façonnée soi-même avec amour ? « Mon état d'âme actuel, dit Pückler, est celui du prisonnier qui, rendu à la liberté, revoit enfin le soleil de Dieu. » Or, Lucie veut le replonger dans l'esclavage. Elle le traite d'égoïste ; mais lequel des deux mérite le plus ce reproche, de lui qui offre à tous deux une existence indépendante et large, ou d'elle qui, pour ne pas renoncer à ses aises, veut le condamner à vivre dans une morne solitude ? Qu'elle réfléchisse ! qu'elle consulte à la fois sa raison et son cœur ; elle reconnaîtra qu'il a sagement agi. Elle doit en tous cas s'abstenir de toute démarche qui remettrait en question une affaire où il avait engagé sa parole. Enfin il lui donne rendez-vous à Vienne pour la fin de septembre. C'est là que doivent être fixées définitivement les conditions de la vente ; elle pourra donner son avis et exprimer des désirs.

Ce calme l'abandonna quand il sut le voyage de Lucie à Teplitz. Ainsi, lui écrivit-il, elle s'était couverte de ridicule en étalant devant la cour « un désespoir de Jocrisse » ! Elle l'avait représenté au roi comme un pauvre d'esprit qui se laisse plumer par des aigrefins ! Quelle idée saugrenue de demander que la police autrichienne mette la main au collet de M. de Muschwitz ! Quelle sottise aussi de mêler Wittgenstein à l'affaire ! Il vient de recevoir du chambellan une lettre où celui-ci s'excuse, avec une politesse ironique, d'intervenir dans les difficultés de leur ménage.

Jamais les rapports entre les anciens époux n'avaient été aussi tendus qu'à la fin du mois d'août 1839, lorsque Pückler, sans attendre M. de Muschwitz, quitta Constantinople.

\* \* \*

Après deux jours de navigation, le vapeur *Ferdinando Primo* déposa le prince à Varna où il subit des fumigations ridicules, ordonnées par crainte du choléra. Sur le Danube il égaya un trajet monotone en faisant développer à trois théologiens écossais des théories absolument barbares sur Dieu qui aurait créé l'homme faible, afin d'avoir la satisfaction de le punir. Un peu partout il observa des menaces de conflits politiques. Les Turcs élevaient des fortifications à grands frais. On sentait la poussée de la Russie vers le Sud et sa rivalité avec l'Autriche.

Dans la nuit du 4 septembre, Pückler éprouva les symptômes du choléra. Une circonstance le sauva, dit-il plaisamment : il n'y avait pas de médecin à

bord. Admirablement soigné par Machbouba, il se rétablit vite, sans pouvoir cependant descendre à terre ni à Roustchouk, ni à Vidin dont il aurait voulu voir le gouverneur, Hussein pacha, le terrible massacreur des janissaires révoltés. Les Portes de Fer furent franchies sur un chaland trainé par des bœufs. A Orsova, frontière autrichienne, les voyageurs subirent une quarantaine de onze jours. Le directeur de la station sanitaire agonisait ; le médecin gardait le lit ; le personnel avait un air hâve de spectres. C'est là que Pückler eut une entrevue avec M. de Muschwitz et qu'il convint avec lui d'arrêter à Vienne les conditions définitives de la vente de Muskau. Il explora les gorges de la Tserna, traversa en voiture le défilé de Kazan où le Danube coule resserré entre des parois verticales de plus de six cents mètres de haut, et reprit le bateau à Drenkova. Une partie de son personnel qu'il avait envoyée en avant avec ses chevaux l'attendait à Semlin ; tous les hommes étaient malades de la fièvre. Il continua son voyage par la voie fluviale en compagnie de deux dames de la haute aristocratie autrichienne qui, tout en faisant partie d'une congrégation religieuse, gardaient des habitudes mondaines et une grande liberté de langage. Arrivé à Mohacz, il fit un tour au clair de lune dans la bourgade historique, but de bonnes bouteilles de vin dans un café avec des étudiants et lut dans un journal qu'une femme avait accouché de seize crapauds. Cette lecture lui donna une idée du niveau où était tombée la presse autrichienne sous le régime de Metternich. D'autres témoignages lui révélèrent combien ce même régime favorisait la morgue des nobles, l'insolence et la dépravation du clergé.

Le 30 septembre 1839 il débarquait à Pest avec Machbouba, le négrillon Chouladour destiné à Lucie, douze chevaux arabes et toute la ménagerie rassemblée en Orient.

\*\*\*

Dans la capitale hongroise Pückler prit deux de ces résolutions inattendues qu'il comparait à des coups de pistolet : il garda Muskau et se fit catholique.

Selon ses instructions, Lucie était allée au-devant de lui à Vienne. Puis, impatiente de revoir l'homme toujours aimé, elle poussa jusqu'à Pest. Pückler, qui lisait alors les *Lettres d'un Voyageur* par George Sand, y avait noté ce passage traduit des *Fragments physiognomiques* de Lavater : « Il est sujet à des mouvements impétueux. Il aime avec tendresse, avec chaleur, avec excès, mais, d'un autre côté, son amour a toujours besoin d'être réveillé par l'objet aimé ; absent, il l'oublie et ne s'en met plus en peine. La personne qu'il chérit pourra le mener comme un enfant, tant qu'elle restera près de lui. Si elle le quitte, elle peut compter sur toute son indifférence. » Pückler se reconnut à ce portrait. De loin, Lucie n'avait aucun pouvoir sur lui ; dès qu'elle le revoyait, elle reprenait son empire. Elle le conjura de ne pas se dessaisir de la demeure où ils avaient formé ensemble tant de rêves, poursuivi tant de chimères, partagé une vie de luxe et de détresse. Il céda ; il rompit les négociations avec le comte Renard. Lucie regagna, triomphante, le domaine qu'elle croyait à tout jamais reconquis.

Elle informa Grævell du résultat de son voyage.

Le juriste lui répondit : « Le prince, en faisant à l'amour et à l'amitié le sacrifice d'un projet qui lui était si cher, a donné la preuve de la réelle noblesse de son cœur ; cette victoire sur lui-même le place beaucoup plus haut que tous les avantages qu'une heureuse chance aurait pu lui rapporter. » L'abnégation du prince n'était pas aussi magnanime que Grævell semblait le croire. La consultation que le juriste avait envoyée à Lucie était tombée entre les mains de Pückler. Elle lui avait appris que, s'il vendait Muskau, il s'exposait à perdre son titre de prince et à être condamné au remboursement de l'indemnité qu'il avait touchée après de multiples démarches, à la suite de l'annexion de la Haute-Lusace à la Prusse. Ce double danger méritait réflexion. Ensuite la concession qu'il faisait n'était pas sans contrepartie. Il transigeait sur Muskau ; Lucie transigea sur Machbouba. L'on convint que l'Abyssine passerait un an dans un pensionnat à Vienne, afin de s'y former aux usages européens, après quoi elle serait admise à Muskau dans l'intimité du ménage. Lucie essayait de se résigner. En passant à Vienne, elle écrivit à Pückler pour le remercier des douces journées de Pest où il avait été charmant, spirituel, débordant de fantaisie, affectueux et même par moments amoureux. Mais la lettre s'assombrit à la fin. « Pourquoi ne suis-je pas jeune, gémit la femme jalouse, et pourquoi ne suis-je pas d'Abyssinie ! »

\* \* \*

La conversion au catholicisme semble avoir été le résultat d'un retour que Pückler fut amené à faire

sur lui-même, lorsqu'il naviguait sur le Danube, atteint du choléra. « Il m'arrive souvent dans ces nuits d'insomnie, dit-il, de réfléchir sérieusement à la mort. Elle n'a absolument rien qui m'épouvante ; mais il y a chez moi bien des imperfections à corriger, et ce serait manquer de sagesse que d'ajourner cet amendement. » Pourquoi ce réveil du sentiment religieux poussa-t-il Pückler vers l'Église romaine au lieu de le ramener au protestantisme, religion de ses pères ? Il en donne l'explication dans un document daté de Pest, 2 décembre 1839, et intitulé *Fantaisie crépusculaire*. Il y reprend et développe des idées esquissées déjà dans les *Lettres d'un Trépassé* et *Tutti Frutti*. Luther, dit-il, n'a pas pu ou pas voulu se contenter d'opérer une réforme au sein de l'Église ; il a introduit dans le monde un principe négatif et révolutionnaire ; il a démolî sans avoir le pouvoir de reconstruire. Le protestantisme dégénère soit en une bigoterie dégoûtante, en un vague mysticisme, soit en théories purement intellectuelles qui anéantissent toute religion populaire et mènent à l'anarchie religieuse. Le catholicisme, au contraire, est resté un arbre vigoureux, offrant des fruits pour tous les besoins de l'âme ; il constitue un tout poétique qui s'adapte aux sentiments profonds de l'humanité ; favorable à la véritable liberté, il maîtrise le désordre et met un frein aux passions. Il donne aux hommes une direction ferme, invariable. Parlant aux sens et à la sensibilité plutôt qu'à l'intelligence, il enlace de rameaux fleuris un majestueux édifice. Le divin Sauveur et la Vierge immaculée occupent le sommet d'une hiérarchie qui descend par les saints, nos protecteurs dans le ciel, au pape, notre protecteur sur terre, et aux prêtres,

médecins de nos âmes. C'est dans le catholicisme qu'on trouve le vrai libéralisme. Il sépare l'Église et l'État, le domaine spirituel et le domaine matériel, manière efficace de les protéger l'un et l'autre. L'hérésie du protestantisme nous a apporté le doute, la critique, l'incrédulité et, finalement, la destruction de tous les liens de la collectivité. La Réforme a été le premier acte de la tragédie dont la Révolution française a été le second et qui risque d'avoir pour dénouement la ruine morale de l'Europe.

Le titre de *Fantaisie crépusculaire* laisse supposer que cette déclaration ne prétendait pas être l'exposé dogmatique d'un système rigoureusement arrêté. Elle a été écrite dans la langueur de la convalescence, dans la joie d'avoir échappé à un grave danger. Sauvé du choléra, Pückler vient dans une ville où des cérémonies qui lui ont toujours été chères célèbrent avec pompe Dieu, dispensateur de toutes les grâces. Quoi d'étonnant à ce qu'il se soit fait l'adepte d'un culte qui donnait à sa reconnaissance une expression solennelle et poétique? Cependant, tout en étant plutôt une effusion de la sensibilité qu'une doctrine, la *Fantaisie crépusculaire* confirme trop bien l'attitude toujours prise par Pückler en face du catholicisme et du protestantisme pour qu'on puisse y voir le signe d'une défaillance momentanée.

C'est dans le catholicisme qu'on trouve le vrai libéralisme, vient de dire Pückler. Il montra qu'il entendait le catholicisme ainsi, en comblant d'attentions, au moment même de sa conversion, David-Frédéric Strauss, l'auteur de la *Vie de Jésus*. Ce livre, publié en 1835, avait soulevé de violentes colères. Destitué de ses fonctions de répétiteur au séminaire

théologique de Tubingue, Strauss menait à Stuttgart une existence retirée de savant. De Constantinople déjà, Pückler, voulant témoigner sa sympathie au persécuté, l'avait invité à continuer ses travaux dans le calme de Muskau. « Dieu soit loué, lui disait-il, de ce qu'un homme s'est enfin rencontré que son intelligence, son savoir et son courage rendent capable de bannir le paganisme du christianisme, de nous délivrer de l'absurde idolâtrie qui a été pendant si longtemps notre honte et qui, pendant tous les siècles des temps modernes, a porté des fruits si néfastes. » Strauss répondit qu'il acceptait avec plaisir cette invitation pour l'année prochaine, lorsque le prince aurait regagné sa résidence. Il s'excusait à l'avance d'être un simple théologien, élevé dans les cloîtres, peu habitué au monde. Pückler lui écrivit une seconde lettre, de Pest, le 20 octobre, dix jours avant d'embrasser la religion romaine. Il se disait heureux à la pensée de voir l'auteur de la *Vie de Jésus* à Muskau l'été suivant. Strauss n'aurait rien à changer à ses habitudes ; l'éducation monacale dont il s'inquiétait ne servirait qu'à provoquer de gracieux contrastes et ne nuirait pas à une entente parfaite. « Je suis, disait-il, un enfant du monde, ignorant, mélancolique dans sa frivolité, vous êtes un savant penseur, grave, mais d'une intelligence sereine, que comprendra mon sain bon sens. Ne vous tourmentez de rien ; nous ferons bon ménage, car nous sommes tous deux de bonne foi, et c'est là l'essentiel. » Mais au lieu de « l'agréable et paisible séjour à la campagne, de l'asile sans soucis au milieu d'une époque agitée » que lui offrait Pückler, Strauss accepta une chaire de dogmatique à Zurich. La patrie de Zwingle s'alarma de

l'arrivée de ce professeur que précédait une réputation d'impiété. « La religion est en danger ! » s'écrièrent les orthodoxes. Les paysans prirent les armes ; le sang coula et le gouvernement radical de Zurich fut renversé. Cette petite révolution porte dans l'histoire de la Suisse le nom de « Zuriputsch » ; elle aurait été évitée, si Strauss s'était rendu à l'invitation de Pückler.

La *Fantaisie crépusculaire* semble par moments une réplique directe aux attaques lancées par Heine contre le catholicisme dans son *École romantique* et ses *Contributions à l'histoire de la religion et de la philosophie en Allemagne*. Sur les points principaux, le rôle de Luther, l'influence politique et sociale de l'Église romaine, les idées des deux écrivains se heurtaient violemment. Cependant Pückler ne pensa pas que l'antagonisme des principes serait un obstacle aux relations amicales qu'il désirait entretenir avec le poète, et celui-ci, qui, dans le second de ses traités avait parlé en termes mordants de la conversion de Schelling, ne fit aucune allusion publique à celle du prince.

\*\*\*

Pückler ne renonçait pas au monde, à ses pompes et à ses œuvres. Sa vie à Pest n'eut rien d'ascétique. A mesure que sa santé se fortifiait, il reprenait goût aux distractions. Il était plein d'entrain lorsque, le 25 décembre 1839, il partit pour Vienne. Le temps était pluvieux et froid ; les voitures s'embourbaient ; on fit de longues stations en grelottant, la nuit, sur les routes désertes. Ces accidents n'altérèrent pas la sérénité du voyageur. « Je suis de bonne humeur,

écrivit-il dans son journal le 1<sup>er</sup> janvier 1840, car les voyages me dérident presque toujours. Courir le monde avec une santé passable, de l'argent en quantité suffisante, une bonne voiture, deux domestiques actifs et d'un dévouement éprouvé, une maîtresse accommodante, tendre et gaie, s'arrêter le plus souvent possible en gardant l'incognito de son mieux et en se bornant à des contacts rapides avec la haute société, voilà pour moi l'idéal du bonheur sur la terre. » Les gentillesses de Machbouba et des lectures, de George Sand, de Jules Sandeau, de Jacqueminot, agrémentèrent le trajet. Dans un village des environs de Presbourg, l'incorrigible mondain se teignit les cheveux, afin de paraître dès le premier jour à Vienne avec tous ses avantages.

La cité des Phéaciens, comme on a souvent appelé Vienne, offrait mille séductions à un homme à qui manquaient la sagesse d'Ulysse et le vif désir de revoir son Ithaque. Lucie partie, l'envoûtement qu'elle avait jeté sur Pückler avait pris fin. « Retomber dans l'esclavage de Muskau, disait-il le 1<sup>er</sup> janvier 1840, me fait horreur... Que la princesse reste à Muskau. Moi, je reste mon maître. » Il manifesta son indépendance en s'attardant au milieu des plaisirs de Vienne. Metternich le combla d'amabilités. Lorsqu'il dinait à la table du chancelier, celui-ci lui faisait servir, à lui seul, une bouteille de son meilleur Johannisberg. Pückler fut du nombre des privilégiés qui mangèrent le *Wedding cake*, le gâteau envoyé par la cour d'Angleterre à l'occasion du mariage de la reine Victoria.

En présence d'un ami de Méhémet-Ali, Metternich ne pouvait manquer de parler de la question d'Orient,

Pückler aimait mieux l'entendre raconter ses souvenirs. Il y en avait de curieux. Telle était l'histoire du premier précepteur et du premier confesseur de celui qui devait devenir l'âme de la Sainte-Alliance. Ces deux mentors se muèrent en jacobins farouches ; le précepteur fit trancher des milliers de têtes par la guillotine à Strasbourg. Metternich, dans sa jeunesse, voyageant sur le Rhin, coucha dans un lit qu'avait occupé, la veille de son suicide, le secrétaire de légation Jérusalem dont la fin tragique a fourni à Goethe le dénouement de *Werther*. Quelques jours après, Metternich aperçut dans un bal un couple qui excitait l'hilarité générale ; ces deux caricatures étaient Charlotte Buff, l'héroïne du roman de Goethe, et son mari, Christian Kestner, l'Albert du roman.

Metternich servait avec plaisir des anecdotes épiciées. Le vieux prince de Colloredo, raconta-t-il un jour, était si lent en toutes choses qu'il lui fallait une heure et demie pour manger une portion d'asperges. Un soir que sa femme était chez les Metternich, elle apprit que son volage époux était allé au bal avec une maîtresse. Elle rentra chez elle en sanglotant. Curieux de connaître la suite de ce drame conjugal, le chancelier se rendit le lendemain matin chez la princesse. Il la trouva calme et entièrement rassurée. L'absence de son mari, dit-elle, n'avait duré que cinq heures, trop peu de temps pour qu'il pût la tromper.

Chez Metternich, Pückler rencontra Marmont. Le duc de Raguse promenait à travers le monde l'impopularité qui pesait sur lui depuis sa défection de 1814. Vienne, où il espérait trouver un peu de reconnaissance, le traita froidement.

La princesse Mélanie de Metternich, troisième femme du chancelier, amusa Pückler par sa verve et la liberté de son langage, quoique par moments elle le rudoyât ou se divertit à ses dépens. En réponse à l'envoi de son livre *l'Ami du plaisir*, elle lui écrivit : « Cher prince, je viens de recevoir vos balivernes ; je vous crois très malade, car vous êtes effroyablement stupide. » Elle l'invita cependant à venir lui lire lui-même ses sottises, quoiqu'une indisposition la retint au lit. Elle allait, lui écrivit-elle, rassembler tout exprès un congrès de famille pour savoir si le lecteur pouvait sans honte s'établir dans sa chambre à coucher. « Une Anglaise frémirait à cette pensée ; moi, je n'y regarde pas de si près. »

A l'occasion du 1<sup>er</sup> avril, Mme de Metternich imagina une jolie plaisanterie. Elle fit imprimer une édition spéciale, en quatre exemplaires, de la *Gazette des Théâtres*, un des journaux les plus lus de la capitale ; elle y inséra un article, signé Pückler, qui louait en termes excessifs une nouvelle médiocre d'un bas-bleu. Elle eut soin qu'un des quatre exemplaires tombât entre les mains du prince. Celui-ci, furieux de l'abus qu'on avait fait de son nom, prit vivement à partie le directeur de la *Gazette*, le fameux Bœurle, et le somma de publier une lettre rectificative. Quand il connut la provenance de l'article, il tourna sa colère contre Mme de Metternich. Elle lui démontra en français et en allemand qu'il n'était qu'un malotru et un sot. « Vous écrivez à une femme, lui dit-elle, à une femme habituée à la flatterie, à la femme d'un chancelier, à une femme aimable, à une femme en quelque sorte européenne, à une « femme publique » (comme disait une personne peu versée dans la langue fran-

çaise), à une femme malade, à une femme délicate, à une femme impressionnable, vous lui écrivez une lettre impolie, je dirai plus, une lettre d'une révoltante grossièreté. C'est du joli, cela ! » Il n'était qu'un sot, puisqu'il n'avait pas deviné que le numéro de la *Gazette des Théâtres*, imprimé d'ailleurs pour quatre personnes seulement, n'était qu'un poisson d'avril.

Le prince Frédéric de Schwarzenberg fit porter à Pückler un exemplaire de ses célèbres *Mémoires d'un lansquenet* avec une lettre où il lui disait : « La vie nous a soumis tous les deux à de nombreuses et dures épreuves ; elle nous a mis à tous deux le bâton de voyageur à la main ; notre but était moins d'aller à la découverte que d'échapper à l'oppression d'une situation misérable. » Le lansquenet se félicitait d'avoir trouvé en Pückler l'homme qu'il cherchait. Il le fit dîner avec Liszt ; ce jour-là naquit une amitié qui lia pendant de longues années le prince et le musicien.

Chez la princesse de Hohenzollern, Pückler entendit raconter la mort de Talleyrand. La fille de Mme de Talleyrand insistait pour qu'il mourût en bon chrétien. A bout de résistance, il pria l'importune de revenir le lendemain à quatre heures. Il voulait dire quatre heures du soir, pensant qu'il aurait alors cessé de vivre. Mais l'implacable zélatrice revint à quatre heures du matin et tourmenta si bien l'agonisant qu'il consentit à tout ce qu'on voulut.

Dans le monde des lettres Pückler fréquenta Jarcke, le publiciste à la solde de la réaction, qui portait sur ses frêles épaules la lourde succession de Gentz, Pilat, le professeur Endlicher, Saphir, le jour-

naliste vénal, le baron de Münch-Bellinghausen qui, sous le nom de Halm, venait de faire acclamer sa *Griseldis* au Burgtheater. Il ne vit pas Grillparzer qu'il admirait pourtant. Le poète aigri évita sans doute à dessein le grand seigneur dont les opinions libérales avaient eu sa pleine approbation et qui pouvait lui paraître suspect à présent, puisqu'il le voyait frayer avec Metternich et toute la clique réactionnaire. Le « ronchonneur », comme l'appelaient les Viennois, exhala son ressentiment dans deux pièces cinglantes. Pauvre prestige, dit la première, écrite en vers, que celui qui a pour tout appui une longue série d'aïeux ! Chez Pückler le rang de prince sert de réclame à l'écrivain et l'écrivain donne à manger au prince. Quand il essaie de rattacher son origine au margrave Rüdiger de Bechelaren ou Poëchlarn, la similitude des consonnes fait songer à un autre parent, à Pickelhering, un bouffon des farces populaires. L'autre pièce, en prose au vitriol, est l'annonce tintamarresque d'un spectacle de cirque forain donné par Semilasso, parasite de Méhémet-Ali, distributeur de maigres pourboires, coureur de dots éconduit en Angleterre, dandy emportant des pom-mades au désert et s'y teignant les cheveux, maquignon et débiteur insolvable.

\* \* \*

L'annonce de la grande représentation « d'équilibriste et de littérature » promettait le numéro suivant : « La célèbre Abyssine donnera une preuve de sa force et supportera monsieur Semilasso. » Grillparzer, on le voit, n'oubliait pas Machbouba. Tout le monde

parlait d'elle à Vienne. Placée par Pückler dans le pensionnat le plus aristocratique, elle allait au bal et au théâtre avec les petites « comtesses ». Il la conduisait partout, la promenait à cheval, lui choisissait ses toilettes. Officiellement elle était sa pupille, *Pflegekind*, mais personne ne s'y trompait et personne ne criait au scandale. Il écrivait à Lucie que Machbouba « était l'objet de beaucoup d'égards, même de la part de la cour », et, vingt ans après encore, il disait à son ami Apollonius de Maltitz : « Lorsqu'à mon retour d'Orient j'arrivai à Vienne avec ma brune maîtresse que je présentais comme la fille d'un prince d'Abyssinie enlevée pendant la guerre et devenue ma fille adoptive, pas un chat ne croyait à cette fable, mais tous faisaient semblant d'y croire, afin de pouvoir satisfaire leur curiosité et parce que j'étais le lion du jour. Les ministres et les grands l'invitaient à leur table avec moi, les dames du plus haut rang venaient lui faire visite à l'hôtel où j'étais descendu ; de ce nombre était la maîtresse de cérémonies de l'archiduchesse palatine qui ne s'offusqua en aucune façon de voir deux lits dans la chambre de Machbouba où on l'avait fait entrer par erreur. » Mme de Metternich, écrivant à Pückler malade, lui disait qu'il n'était pas à plaindre, puisqu'il avait, pour le soigner, une gentille infirmière formée par lui. Liszt se rendit à l'hôtel pour faire la connaissance de celle qu'il appelait « la belle protégée » du prince. Et pourtant Liszt était un moraliste sévère. Pückler lui ayant demandé de jouer *le Roi des Aulnes* au pensionnat de Machbouba, il se récria. Faire entendre à des jeunes filles les vers de Goethe : « Je t'aime, je suis attiré par ta beauté, et, si tu ne me cèdes pas de

bon gré, j'emploierai la violence, » c'était corrompre des âmes innocentes.

La ville et la cour s'inquiétèrent de la santé de l'Abyssine. Un accident de voiture, qui l'avait forcée, pendant le voyage de Pest à Vienne, à parcourir une assez grande distance à pied par une froide nuit de décembre, avait aggravé le mal dont elle commençait à souffrir en Syrie. Les médecins conseillèrent Marienbad. Pückler l'y conduisit, atteint lui-même de ce qu'on appelait la fièvre du Danube. Metternich lui envoya son médecin. Machbouba de son côté recevait les soins de la comtesse Wally Revey, chez qui Pückler avait logé pendant son passage à Presbourg. Les médecins pensèrent que les bains de Muskau compléteraient avec profit pour elle le traitement de Marienbad. Mais Lucie refusa de recevoir sa rivale à l'établissement thermal qu'elle avait créé. Pückler lui reprocha vivement sa cruauté et, faisant fi de sa résistance, annonça qu'il arriverait vers le 8 septembre avec la malade, un médecin, le Dr Freund, et deux infirmières italiennes. « La pauvre Machbouba, écrivit-il à Lucie, paraît irrémédiablement perdue ; il n'est pas probable qu'elle passe l'hiver. Qu'on la laisse au moins mourir en paix à Muskau ! » Incomplètement rétabli lui-même, accablé de tristesse, il voulut se dérober à la réception que lui préparait le personnel du château et il s'arrêta au pavillon de chasse. Lucie vint y passer deux jours et s'efforça d'être aimable pour Machbouba. Quand Pückler se sentit un peu mieux, il repartit avec la malade pour le château. Ses gens manifestèrent une joie bruyante quand ils revirent, après six années d'absence, le maître bien-aimé. Ces dé-

monstrations ne dissipèrent pas son chagrin. Il se laissa conduire au temple comme une victime par Lucie ; l'âme triste jusqu'à la mort, il subit le carillon des cloches, le *Te Deum* et la harangue du pasteur.

LES RAYONS  
ET LES OMBRES DU SOIR

## CHAPITRE VII

### LES ADIEUX A MUSKAU

La tristesse de Muskau. Maladie et mort de Machbouba ; son oraison funèbre. — La chute de Méhémet-Ali. Apologie de Méhémet-Ali par Pückler. La politique recommandée à la Prusse contre l'Angleterre. — La vie à Muskau. Le nègre Chouladour, le nain Billy Masser, le coureur Mensen. — Les visites ; Laube ; le prince Félix de Lichnowsky ; le prince Guillaume de Prusse. — Travaux littéraires. Correspondance avec Varnhagen, Laube. Le *Monaldeschi* de Laube. — Le piano de Muskau ; Clara Wieck et Mendelssohn. — Une histoire de pasteurs. — Lectures ; Henri Heine, Nürnberger, Varnhagen, Goethe. — Voyage en Allemagne ; Napoléon à Liegnitz en 1813. — Henriette Sontag à Berlin. — Vente de Muskau ; le départ.

Liszt, après avoir reçu l'album de gravures qui représentaient le parc et le château de Muskau, écrivit à Pückler : « Quels délicieux automnes vous devez passer là au milieu de tant d'enchantements ! Mais j'oublie que vous n'y êtes jamais ; un secret instinct (dont parle René) vous tourmente et vous pousse ailleurs. » Le René de Muskau souffrait de la nostalgie du lointain, du « *Fernweh* » bien plus douloureux que le « *Heimweh* », le banal mal du pays. Une moitié de sa personne, disait-il, était restée en Orient ; l'autre errait sous le ciel gris du Nord ; il y avait entre elles la différence qui sépare l'enfant du vieillard. L'être qui symbolisait pour lui un monde de lumière,

de liberté et de beauté, Machbouba, délicate fleur d'exotisme, s'étiolait.

Lucie se plaignait d'être mal récompensée de la pitié qu'elle avait eue au pavillon de chasse pour sa rivale mourante. Elle accusait le prince de manquer à leurs conventions en l'humiliant devant l'Abyssine. Dans des vers pleins d'amertume elle montrait un châtelain regagnant sa demeure avec une favorite noire qui prenait la place de la châtelaine. Elle avait auprès d'elle sa fille adoptive, Helmine, mariée depuis 1824 à un Blücher, officier de l'armée prussienne. La présence de cette femme toujours belle, que Pückler avait follement aimée, ne put le distraire de son chagrin, ni le détourner de la fatale étrangère. Lucie l'entraîna à Berlin sous prétexte d'affaires ; il ne consentit à partir qu'après avoir reçu du Dr Freund l'assurance que l'état de Machbouba n'inspirait pas de craintes immédiates. Il adoucit la tristesse de la séparation en vantant à Varnhagen von Ense les qualités exceptionnelles de cette fille unique. Il écrivit à la malade pour l'exhorter à mettre sa confiance en Dieu qui lui rendra la santé. Il lui envoyait du chocolat et des fanfreluches. Le 9 octobre le Dr Freund mandait que Mlle Machbouba ne manquait pas d'appétit, ni même de gaieté ; elle continuait d'apprendre l'italien, le français et, avec difficulté, l'allemand ; Mme la comtesse Peppy de Seydewitz (la femme de Max) lui avait fait visite et raconté de belles histoires. Le 13 octobre les nouvelles étaient moins bonnes : nuits agitées, toux persistante, douleurs abdominales, extrémités enflées, marche difficile. Le 19 octobre pas de changement. Mlle Machbouba demande matin et soir *se non e*

*ancora arrivata una lettera da Berlino.* Freund insiste pour que le prince se hâte d'écrire. Qu'il envoie aussi un livre d'images, l'*Orbis pictus*. Mlle Machbouba aurait grande envie d'une paire de bas de soie ; mais ce qu'elle réclame avant tout, c'est son « Abou », son père bien-aimé dont elle contemple pendant des heures le portrait.

Un devoir imprévu retint Pückler à Berlin. Lucie tomba gravement malade. Il n'osa pas abandonner, pour courir au chevet de sa jeune maîtresse, la compagne aux cheveux blancs que minait, depuis son retour d'Orient, le chagrin de ne point l'avoir reconquis.

Le 26 octobre Machbouba était très gaie ; en riant, elle menaça de sa cravache les personnes qui la servaient ; elle dit qu'au retour du prince elle partirait avec lui pour l'Italie ou l'Afrique. Le 27 elle voulut ajouter un *buon buon giorno* à une lettre que Freund écrivait au prince, mais elle s'endormit avant d'avoir pu le faire. A son réveil elle annonça qu'elle mourrait dans la journée ; ses yeux se troublèrent ; un peu avant une heure de l'après-midi elle expira doucement. L'autopsie pratiquée par Freund et deux autres médecins révéla une tuberculose intestinale qui avait gagné les poumons. Aidé par un potier de Muskau, Freund prit un moulage du visage, de la main droite et du pied gauche. Un peintre, mandé de Sorau, fit vite le portrait de la défunte.

Le Dr Freund, voulant éviter au prince de trop fortes émotions, lui annonça le décès trop tard pour qu'il pût assister aux funérailles. Les détails de la cérémonie avaient été réglés à l'avance. Machbouba fut mise en bière, revêtue d'un costume oriental.

Le 29 octobre, à six heures du soir, le cortège se forma à la lueur de torches. Des mineurs de la mine d'alun portèrent le cercueil. Les deux pasteurs de Muskau suivaient en robe. Puis vinrent les deux infirmières italiennes, le négrillon Chouladour, les médecins, Bethe, l'intendant du domaine, les fonctionnaires et le personnel du château, les notabilités de la ville, enfin une foule nombreuse. Une musique joua des cantiques sacrés, avec roulements de tambour dans l'intervalle des couplets. Au cimetière, les enfants des écoles, soutenus par toute l'assistance, chantèrent un choral : « Comme ils dorment doucement, tous les bienheureux ! » Des prières récitées à voix basse terminèrent la cérémonie. Celle-ci rappela sans doute aux lettrés de Muskau les pages de *Wilhelm Meister* où Goethe raconte les obsèques de Mignon, cette sœur de Machbouba, morte comme elle loin de sa patrie, loin du soleil.

Le médecin d'abord et le prince ensuite trouvèrent mauvais que le premier pasteur de Muskau n'eût point pris la parole devant la funèbre dépouille. L'ecclésiastique alléguait qu'il ne connaissait Machbouba que de nom et qu'il lui était impossible de bâtir un discours sur cette seule donnée. Alors Freund le renseigna et lui traça même le canevas d'une touchante homélie. Le 8 novembre 1840 le pasteur monta en chaire et célébra la droiture, l'innocence, la confiance en Dieu, la résignation dans la souffrance, vertus qui faisaient une chrétienne de l'enfant du désert africain.

L'intention de Pückler était d'élever dans le parc un mausolée où il aurait fait transférer les restes de sa petite amie. Il dut, par égards pour Lucie, ajourner

l'exécution du projet. Quand il quitta Muskau, l'exhumation n'avait pas encore eu lieu. Machbouba resta au cimetière. En 1887 des mains pieuses remplacèrent l'humble croix de bois qui marquait sa tombe par un monument d'une grande simplicité : un tertre en ciment orné d'un emblème exotique qui devait rappeler sa patrie lointaine et surmonté d'une pierre noire où est gravé son nom.

Le désespoir du prince inquiéta ses amis. Varnhagen et Laube trouvèrent des accents pénétrants pour lui exprimer leur sympathie. Des femmes écrivirent des lettres émues, par exemple la comtesse de Thurn, qui avait maternellement accueilli Machbouba à Bude, et Mme de Prokesch, dont les condoléances arrivèrent d'Athènes. Mme de Metternich eut moins de tact. Elle fit de l'esprit avec un homme qui pleurait. Elle qui avait eu un sourire indulgent pour les brunes amours du prince, se préoccupait maintenant du salut éternel de la petite païenne.

A la fin de décembre 1840, Laube et sa femme vinrent passer quelques jours à Muskau. Laube, qui faisait de la littérature de tout, engagea le prince à écrire le roman de Machbouba. Pückler refusa de livrer sa douleur au public. Il essaya de la distraire l'été suivant par un voyage en Saxe. Le temps seul calma sa peine. Le 1<sup>er</sup> octobre 1841 il écrivit dans son journal : « Il m'arrive encore parfois de pleurer en songeant à Machbouba ; cependant son souvenir passe peu à peu à l'arrière-plan, conformément à la loi de nature qui veut qu'en fin de compte un intérêt vivant s'attache uniquement aux êtres qui vivent. »

\* \* \*

Machbouba venait à peine d'expirer que Pückler eut à déplorer un autre malheur, l'effondrement subit de la puissance de Méhémet-Ali. La victoire de Nezib avait fait du vice-roi d'Égypte le maître suprême de l'Orient. Un an après, il avait perdu Saint-Jean d'Acre ; la flotte anglo-autrichienne menaçait de bombarder Alexandrie, et le traité de Londres obligeait le triomphateur d'hier à restituer ses conquêtes à la Turquie.

Mme de Metternich exulta. Elle railla sans ménagement Pückler de son engouement pour ce fameux héros qui s'était dégonflé au premier choc avec l'Europe. Il répondit que la chute du « fameux héros » ne modifiait pas son opinion sur lui. Si la France, gouvernée par son « fanfaron de ministre », M. Thiers, n'avait donné beau jeu à la politique, d'ailleurs habile, de M. de Metternich, si elle avait mis à soutenir Méhémet-Ali la même énergie que l'Angleterre et l'Autriche à le combattre, si des officiers français avaient commandé l'armée et la flotte égyptiennes, les Alliés ne chanteraient pas victoire aujourd'hui.

L'introduction à l'ouvrage : *Dans l'empire de Méhémet-Ali*, développe les idées esquissées dans la réponse à Mme de Metternich. Pückler trace un parallèle entre le vice-roi et Napoléon. Tous deux ont traversé l'histoire comme des météores ; tous deux ont été précipités du faîte de leur grandeur, traîtreusement abandonnés, insultés après leur chute par des pygmées. Déjà se relève le prestige du vaincu de Waterloo ; on ramène triomphalement sa dépouille

de Sainte-Hélène. L'heure de la justice sonnera aussi pour la nouvelle victime de l'Europe coalisée, pour le civilisateur de l'Orient.

Des pages sur la Crète, écrites pour la *Gazette d'Augsbourg*, rappellent la prospérité que l'île devait à Méhémet-Ali. Elles se terminent par un avertissement aux Allemands. Méfiez-vous des Anglais, dit Pückler à ses compatriotes. Ils ne cessent de vous duper, qu'ils s'appellent Pitt ou Palmerston. Ils se sont servis de vous pour renverser Méhémet-Ali ; maintenant qu'ils n'ont plus à le craindre, ils le cajolent pour exploiter sa défaite. Les nouveaux tarifs douaniers qu'ils vous proposent cachent un piège. Leurs intérêts et les nôtres sont divergents. « Les Anglais sont rassasiés, et nous, nous avons encore faim. »

Laube approuvait ces idées. Pendant son séjour à Muskau, à la fin de décembre 1840, il débattit avec Pückler le plan d'une campagne qu'ils mèneraient en faveur d'une alliance entre la France et la Prusse contre l'Angleterre, lui dans la *Gazette universelle de Leipzig*, Pückler dans la *Gazette d'Augsbourg*. Il voulait que la Prusse, pour faire échec à la dominatrice des mers, s'annexât le Hanovre, Hambourg, Brême et la Hollande. « Alors seulement, disait-il, nous aurons le Rhin, un commerce, une marine, des colonies. » Mais au commencement de 1842, la Prusse se rapprocha de la Hollande et de l'Angleterre. « Il faut que nous nous soumettions, écrivit Pückler à Laube ; la saison est passée... Ces gens (les Anglais) sont trop malins pour nous, et les moutons (les Allemands) ne s'émanciperont jamais ; ils sont destinés à être tondus jusqu'à la consommation des siècles. »

\* \*

Le journal de l'année 1841 commence par ces mots : « L'hiver est triste quand on a passé de longues années au pays du soleil ; la couche de neige qui enveloppe tout me produit l'effet d'un linceul et je m'apparaïs à moi-même comme un exilé, comme un anachorète. En vérité, l'on ne saurait mener une existence plus monotone que la mienne depuis mon retour. »

Voici le règlement de la journée :

Pückler se lève à deux heures de l'après-midi, déjeune seul, lit, écrit des lettres, fume des pipes turques jusqu'à huit heures, descend en robe de chambre orientale pour dîner avec Lucie et, d'ordinaire, deux invités de la ville. Ceux-ci se retirent après le café. Alors commence ce que Pückler appelle la véritable récréation, la conversation avec Lucie et des lectures faites à haute voix, à tour de rôle. On se sépare vers deux ou trois heures du matin et Pückler continue de lire au lit jusqu'à l'aube.

Les châtelains aimaient à s'entourer de serviteurs originaux. Ils avaient le nègre Chouladour que Pückler accusait plaisamment d'avoir été anthropophage et qui, après avoir voulu se faire missionnaire, s'enrôla dans les uhlans de la garde. La princesse s'attacha un nain, Billy Masser, que ses parents lui abandonnèrent. A dix-sept ans il avait l'aspect d'un enfant, bien conformé, du reste, et gracieux. Lucie l'habilla de costumes étranges et variés. Elle le fit instruire et l'employa comme secrétaire. Quand elle mourut, Billy Masser remplit le même office auprès du prince.

Pückler n'avait pas oublié le coureur Mensen dont

il avait entendu raconter les prouesses en Grèce. Cet Ernest Mensen était vraiment extraordinaire. Il entreprenait les randonnées les plus lointaines sans emporter de manteau ni le moindre bagage, sauf un flacon rempli d'un liquide dont il gardait jalousement le secret. Il n'avait besoin d'argent que pour s'acheter des souliers et des bas ; il couchait à la belle étoile et se nourrissait de n'importe quoi. Quand un fleuve ou un lac lui barrait la route, il le traversait à la nage sans craindre un refroidissement. Il s'orientait au moyen d'une boussole qu'il portait à la ceinture. Sa conversation, singulièrement riche, entremêlait de théories astronomiques et philosophiques le récit de ses innombrables aventures. Pückler publia dans la *Gazette d'Augsbourg* et au troisième volume de *Sudästlicher Bildersaal* un appel demandant à toute personne qui rencontrerait Mensen de l'envoyer chez l'éditeur Hallberger à Stuttgart. Le moyen était bon. Le coureur vint bientôt à Muskau et accepta d'y prendre du service. Habillé en Turc, coiffé d'un bonnet bleu de ciel avec broderies d'or, portant en bandoulière au bout d'une élégante courroie une sacoche bleu et or, il parcourait sans fatigue les quarante lieues qui séparent Muskau de Berlin. Ses apparitions dans les rues de la capitale faisaient sensation ; les gamins s'élançaient à ses trousses ; les badauds s'attroupaient devant les maisons où il entrait. Mais la Prusse ne suffisait pas à son besoin d'espace. Ressaisi par son démon, il quitta Muskau au bout d'un an. Il voulait, dit-on, explorer les sources du Nil blanc ; il serait mort de la dysenterie à Assouan et des voyageurs l'auraient enterré près de la première cataracte.

Des visites égayèrent la solitude de Muskau et secouèrent une torpeur aussi nuisible à la santé physique de Pückler qu'à sa vie intellectuelle. Après avoir été le bienvenu en décembre 1840, Laube revint en mars et en août 1841. Sa verve de causeur et son activité trépidante furent pour le prince des stimulants opportuns. Ensuite arriva Félix de Lichnowsky, l'ancien carliste que Ferdinand de Lesseps était allé voir dans sa prison à Barcelone. Il était à peine rétabli d'une blessure qu'il avait reçue dans un duel avec un général espagnol, à la suite de la publication de ses *Souvenirs des années 1837-1839*. Pückler avait beaucoup goûté ce livre qui alliait, disait-il, la solidité, la vigueur, la franchise à la grâce et qui s'élevait souvent au ton noble de l'histoire. Il invita l'auteur à venirachever sa convalescence à Muskau. Lichnowsky répondit : « J'accepte votre aimable invitation avec les sentiments des Français de l'ancien régime qu'on invitait à suivre les équipages du roi. Vous savez combien on briguait cette faveur. » Cet homme, jeune, étonnamment doué, impétueux, agressif, mordant, était le compagnon qu'il fallait pour sauver Pückler de l'enlisement.

Lorsque Lichnowsky revint l'année suivante, il se rencontra avec le prince Guillaume de Prusse, le futur empereur d'Allemagne, qui, occupé alors de la plantation d'un parc à Babelsberg, était venu chercher des inspirations à Muskau. Pückler, encouragé par l'admiration que le haut personnage, après tant d'autres, manifesta pour son œuvre, reprit goût à son métier de jardinier. De longues heures passées au grand air à diriger les ouvriers et à manier lui-même la bêche ou le râteau ranimèrent ses énergies actives.

Peu à peu il consacra de nouveau une partie de son temps au travail littéraire. Il rédigea les trois volumes de *Dans l'empire de Méhémet-Ali*, où il raconta son voyage depuis Alexandrie jusqu'au Soudan, et les trois volumes du *Retour*, récit de la suite du voyage depuis Khartoum jusqu'à Constantinople.

\* \* \*

A maintes reprises, Pückler avait prié Varnhagen von Ense de venir le rejoindre dans sa thébaïde. Une santé précaire empêcha l'excellent ami de se rendre à ces invitations réitérées. Il remplaça par des lettres nombreuses les visites impossibles. Il tenait le solitaire de Muskau au courant des événements du jour et donnait son opinion. Il voyait avec inquiétude le nouveau roi, Frédéric-Guillaume IV, s'entourer d'intrigants et d'hypocrites, alors que des hommes comme Pückler, « qui manient le monde réel avec une activité sereine, d'un esprit alerte, qui appartiennent au présent, qui ne ralentissent pas la marche du monde, mais le poussent en avant, » étaient tenus à l'écart. Il s'amusait à raconter les extravagances de Bettina d'Arnim. Il appréciait les nouveautés littéraires, l'*Histoire de la littérature allemande* de Laube, le *Sudæstlicher Bildersaal* de Pückler, trop obscur par endroits. Malade, il se prépare à quitter ce monde et parle de la mort avec sérénité. Pückler répond sur le même sujet avec la même philosophie. Il écoute avec déférence les avis du maître, lui soumet les siens, et s'élève avec lui des faits divers de la littérature et de la politique à de hautes considérations morales. Des deux côtés le ton est cordial, quoique un peu cérémonieux.

Dans la correspondance, également active, avec Laube la note est différente. Ce fils de modestes bourgeois se meut avec moins de souplesse que Varnhagen dans le monde aristocratique. Il se débat au milieu de formules de politesse à la manière de ces femmes du peuple qui, devenues maréchales de France, s'embarrassaient dans la traîne de leur robe de cour. Il use avec lourdeur du vocable *Durchlaucht*, Altesse. Ses lettres parlent de politique, mais surtout de littérature. Journaliste, écrivain dramatique, romancier, poète, la littérature lui sort par tous les pores ; elle est pour lui la grande affaire de ce monde. Pückler le traite avec beaucoup d'égards, avec quelque chose cependant de la condescendance de l'écrivain grand seigneur pour un confrère roturier.

C'est dans les bois de Muskau que Laube avait écrit son premier drame, *Monaldeschi*. Fin décembre 1840, il lut la pièce au prince et à la princesse et la corrigea d'après leurs conseils. Pückler s'entremit pour la faire accepter par l'intendant des théâtres royaux de Berlin. Ce ne fut pas sans peine, car de même que Figaro avait vu interdire sa fameuse comédie parce qu'elle offensait la Sublime Porte, la Perse et beaucoup d'autres pays, de même, *Monaldeschi* ayant pour héroïne Christine de Suède et le cinquième acte se passant à Fontainebleau, l'on avait peur de mécontenter Stockholm et Paris. Pückler eut alors recours au général de Willisen, aide de camp de Frédéric-Guillaume IV, et obtint par cette voie que la représentation fût autorisée.

Des résistances étaient aussi à prévoir du côté de Vienne. Pückler envoya *Monaldeschi* à la princesse de Metternich, en la priant de donner des ordres à

« ses esclaves » pour que la pièce fût jouée sans délai. Elle n'était pas de lui, disait-il, mais il l'avait un peu corrigée. Mme de Metternich répondit : « Dites-moi, cher prince, quel temps faisait-il donc à Muskau, quand vous avez lu et jugé *Monaldeschi*?... Quoi qu'il en soit, je crois que vous ne devriez pas trop encourager le jeune auteur. Il y a quelque chose en moi qui me dit qu'il n'ira jamais bien loin. Or n'avons-nous pas assez déjà de ratés et de médiocres? Étouffez le germe dans cette jeune poitrine. » Pückler ne se tint pas pour battu. Dans l'été 1842, il alla voir les Metternich à Johannisberg et arracha cette fois l'autorisation de haute lutte.

Ses démarches n'eurent aucun succès à Munich. Stuttgart se montra plus accueillant. Un des décors représentait une vue du parc de Muskau. Ce fait et le zélé patronage de Pückler firent naître le bruit qu'il avait collaboré à *Monaldeschi*. Il crut nécessaire de donner un démenti dans la *Gazette d'Augsbourg* et la *Gazette universelle de Leipzig*.

Laube, chargé de négocier l'achat d'un piano pour Muskau, demanda conseil à Clara Wieck, qui venait d'épouser Schumann. La grande artiste lui recommanda la manufacture Breitkopf et Härtel de Leipzig. Cette maison, surchargée de commandes, fit passer le prince avant d'autres clients et mit tous ses soins à lui fournir un instrument irréprochable. Clara Wieck l'essaya et déclara qu'il réalisait le dernier mot de la technique. Mendelssohn, qui s'en servit à une fête donnée en l'honneur du sculpteur Thorvaldsen, affirma qu'aucune manufacture du continent n'avait encore livré un travail aussi parfait. Mais Lucie, quand elle apprit que ce chef-d'œuvre

coûtait cinq cents thalers, trouva la somme trop élevée et voulut résilier la commande. Il était trop tard. Le piano était déjà en route pour Muskau.

\*\*\*

Une histoire joyeuse ramena sur le visage de Pückler la gaieté qu'en avait bannie la mort de Machbouba.

Le juriste Grævell avait un fils ecclésiastique, « substitut » à la paroisse de Zibelle. Ce jeune homme, en instance de mariage, désirait de l'avancement. A Zibelle la route lui était barrée par le pasteur en titre, un Mathusalem qui ne se décidait pas à mourir, et par un pasteur adjoint, nommé Lucas. Grævell père sollicita pour son fils la protection de Pückler.

Il advint que le pasteur de Stargard-Amtitz, un nommé Homuth, demanda son changement. Cette paroisse avait pour *Standesherr* le prince Louis de Schœnaich-Carolath, neveu de Pückler par alliance. L'oncle pria le neveu de réserver le poste qui allait être vacant soit à Lucas, soit au jeune Grævell. Le neveu répondit qu'il n'y avait rien à faire. Il ne laisserait point partir Homuth, parce que la direction des affaires ecclésiastiques lui contestait le droit de choisir un successeur à sa guise. Or Louis de Schœnaich-Carolath exigeait de ses gens d'Église trois choses ; ils devaient : 1<sup>o</sup> ne jamais l'importuner, sauf en cas de nécessité réelle, par des pétitions ou des réclamations ; 2<sup>o</sup> s'abstenir de toute ingérence dans sa vie au nom de la religion ; 3<sup>o</sup> savoir jouer l'homme. Craignant que le pasteur choisi par l'administration ne lui donnât pas satisfaction sur ces

trois points, le *Standesherr* aimait mieux garder Homuth qui était l'homme de Dieu selon son cœur. Sa décision navra les nombreux intéressés : Homuth, les deux Grævell, la fiancée du fils, Lucas et une honorable demoiselle, un peu mûre, fiancée de Lucas. Heureusement la Providence veillait sur ses pieux serviteurs.

Le pasteur B... s'était rendu impossible dans la paroisse de X... à la suite de mésaventures conjugales. Une idée lumineuse traversa l'esprit de Grævell père. Si le prince de Schœnaich-Carolath voulait bien agréer pour Stargard-Amtitz le pauvre homme que son caractère sacré n'avait pas préservé d'un accident fort vulgaire ? Le consistoire, pressé de mettre fin au scandale, approuverait. Lucas irait à X... ; Grævell fils le remplacerait comme pasteur adjoint à Zibelle et deux mariages couronneraient la belle combinaison. Très amusé par l'histoire, Pückler écrivit à son neveu :

« Château de Muskau, le 15 février 1841.

« Cher Louis,

« Si tu désires avoir auprès de toi à Amtitz, comme pasteur, un brave homme, aimable, de bonne compagnie, jouant le whist et l'ombre, toute notre affaire de prêtraille finirait par s'arranger à notre satisfaction à tous deux. Prête une oreille attentive à mon discours !

« Le pasteur B... à X... près de K..., précisément ce bon joueur aux cartes dont je parle, bon prédicateur, a aussi une très jolie femme qui (vraisemblablement pendant qu'il courtisait la dame de pique)

semble s'être divertie, à titre de représailles, avec le valet de cœur sous forme d'un inspecteur d'exploitation, cause pour laquelle le susdit époux désire ardemment son déplacement, afin d'arracher par le seul moyen sûr de l'éloignement la chair de sa chair aux dents du gourmand amoureux. Cet homme étant réellement très estimé, l'administration elle-même souhaite de lui faciliter son changement de résidence.

« Si ma supplication peut t'émouvoir, cher neveu dont je connais la sévérité, tu vas faire ce qui suit, à savoir : tu vas envoyer à l'administration une déclaration disant que tu es disposé à donner ton assentiment à l'envoi de ton esclave Homuth de Stargard à Triebel, sous la condition que le cocu B... soit transféré de X... à la place de Homuth et nommé officiellement. De cette façon les choses s'arrangeraient et se coloreraient en rose, comme la couleur du papier de cette supplique que j'ai choisi uniquement pour te mettre de bonne humeur, couleur de rose, ô mon doux neveu ; car mon protégé à moi, si tu donnais ton cocusement, prendrait la place du cocu. Le cocu comblerait tous tes vœux, comme prédicateur, comme joueur et comme *plastron en cas de besoin* ; Cocu de son côté serait soulagé d'une pierre de plusieurs quintaux qui lui pèse sur le cœur et la vénérable administration de Liegnitz verrait accomplie sa sainte volonté.

« Rarement, ô jeune Louis, tu rencontreras dans la pratique de la vie une affaire qui rendra heureux un aussi grand nombre de gens. Aie par conséquent pitié de mon cocu, *et si cela vous arrange, faites aussi la cour à sa femme*.

« *Sur ce, je prie le diable de vous inspirer pour le bien de l'Église.*

« *Votre vertueux oncle et ami (1).*

« H. PÜCKLER. »

« Réponds avec la rapidité de l'éclair ; je me tiens debout dans l'attente, sur une seule jambe. »

Quel neveu aurait refusé de faire plaisir à pareil oncle ? Louis de Schoenaih accepta, les yeux fermés, un pasteur qui savait l'ombre. Quant aux charmes de Mme B..., il prétendait qu'il y serait insensible, car, marié à une jolie femme, il était devenu terriblement moral.

Il eut tout de même au dernier moment la curiosité de prendre des renseignements sur le joueur d'ombre. Il apprit que c'était un mauvais coucheur, qui ne rêvait que plaies et bosses, et qui avait voulu tuer le « valet de cœur » de sa femme. Il n'eut cure de s'encombrer d'un aussi incommodé personnage. Par bonheur l'administration donna de l'avancement à Homuth, sans maintenir sa prétention de le remplacer par un homme de son choix. Stargard devenu libre, le prince Louis y appela le bienheureux Lucas qui savait le français, l'ombre, et connaissait la littérature moderne. Grævell fils montait en grade à Zibelle.

Grævell père se justifia d'avoir recommandé à Pückler le pasteur B... Il savait que celui-ci s'était fait à l'Université une réputation de bon vivant et de bretteur, mais ce n'était pas un méchant homme. L'instruction judiciaire, ouverte au sujet de la tenta-

(1) Les mots en italiques sont en français dans le texte.

tive de meurtre dont on l'accusait, avait établi qu'il avait seulement blessé l'amant de sa femme avec un cure-pipe.

C'était à charge de revanche, écrivit Pückler à son neveu en le remerciant : « Si tu as un bouffon à caser et si tu désires que, dans la mesure de mes moyens, je fasse de lui un prédicateur à la cour, tu n'auras qu'un mot à dire. »

\*\*\*

Entre 1841 et 1845 Pückler fit des voyages qui apparaissent comme d'insignifiantes promenades après sa randonnée à travers trois parties du monde. Le touriste qui avait usé des moyens de locomotion les plus pittoresques ne dédaigna pas le chemin de fer ; il se félicita au contraire d'avoir vécu assez longtemps pour profiter encore de cette conquête du progrès. Il s'en servit en juin 1841 entre Leipzig et Dresde.

Dans l'été 1842 il présenta ses chevaux arabes à la cour de Dresde, à celles de Weimar et de Schwarzbourg-Rudolstadt, partout avec un vif succès auquel contribuait le nègre Chouladour. A Kissingen, de vieux amis, Varnhagen von Ense, le général Tettenborn, le comte de Putbus, lui firent un accueil de fête. Aux bains de Brückena, une promenade en compagnie de Louis I<sup>er</sup>, roi de Bavière, montra qu'il était resté ou redevenu souple courtisan. Le souverain marchait d'un pas mal assuré sur un terrain en pente ; Pückler se précipita pour le soutenir. Mais Louis I<sup>er</sup>, qui prétendait avoir bon pied et bon œil, parut vexé du secours qui s'offrait à lui. Aussitôt Pückler se confondit en excuses. Il expliqua que, faisant un faux pas, il s'était d'un geste instinctif raccroché à

Sa Majesté. Le roi, persuadé qu'il avait empêché le fringant Pückler de tomber, en conçut beaucoup de fierté. A Francfort le voyageur fut reçu par les Rothschild, à Baden-Baden par le roi de Wurtemberg. Il alla surprendre les Metternich à Johannisberg où son apparition subite au salon souleva de joyeuses clamours.

Pendant l'été 1843 il ne quitta pas Muskau et, l'année suivante, il se contenta de faire un tour en Silésie avec un arrêt de quinze jours à Hirschberg. Un libraire de cette ville, nommé Waldow, l'approvisionna de romans et d'anecdotes sur Napoléon. Waldow était à Liegnitz en 1813, lorsque l'empereur y vint après la victoire de Bautzen. Les autorités, saisies d'épouvante, s'enfuirent. Une députation d'habitants, ayant à sa tête un professeur de mathématiques, alla au-devant du vainqueur pour implorer sa clémence. Napoléon était à cheval; apprenant que le chef de la délégation était un mathématicien, il lui posa un problème difficile. Le professeur trouva la solution. Mis en goût, Napoléon posa un second problème que le professeur résolut avec le même succès. Il posa un troisième problème. Mais alors le mathématicien le supplia d'avoir pitié de la ville qui attendait dans les transes le retour de la délégation. « Vous avez raison, » dit Napoléon; il traita Liegnitz avec bonté et encouragea le professeur à revenir le voir. Waldow mourait d'envie d'approcher le grand homme; il crut pouvoir satisfaire sa curiosité en accompagnant un jour le professeur qui était appelé chez l'empereur, sous prétexte de l'aider à porter des dossiers. La pièce où travaillait Napoléon était gardée par Roustan, assis dans l'embrasure de la

porte, les jambes écartées. Le farouche gardien retira les jambes pour laisser passer le professeur, mais les écarta de nouveau, sans mot dire, devant Waldow. Le jeune curieux put du moins regarder par la porte entre-baillée. Napoléon se tenait debout devant une table couverte de cartes ; il jetait à terre celles qu'il avait fini de consulter et un domestique à genoux les ramassait. Berthier était assis sur le bord de la fenêtre, les jambes ballantes. Tout à coup un brouhaha se fit dans l'antichambre. Un homme vêtu d'une blouse bleue de voiturier et coiffé d'un chapeau rond entra précipitamment ; Roustan le laissa passer. « Poniatowsky ! » s'écria Napoléon joyeusement surpris, et il serra dans ses bras l'homme à la blouse. Il renvoya tout le monde et ne garda auprès de lui que Poniatowsky et Berthier.

Pückler fuyait Berlin et l'atmosphère, empestée de dévotion, de la cour de Frédéric-Guillaume IV. Il n'en resta pas moins en relations suivies avec le prince Charles de Prusse et avec le prince Guillaume. Celui-ci lui laissa la haute main sur l'aménagement du parc de Babelsberg. Pückler fit jaillir d'une contrée sablonneuse le prodige de puissants massifs d'arbres, de frais gazons, d'une splendide végétation florale, le tout en harmonie avec l'architecture du palais et avec le paysage d'alentour.

Lucie, moins hostile à Berlin et à la vie mondaine, rouvrait chaque année son appartement du Pariser Platz. En février 1844, elle entendit la comtesse Rossi, c'est-à-dire Henriette Sontag, chanter la romance du *Saule*. La voix de l'enchanteresse lui arracha des larmes. Elle plaignit Pückler de n'avoir pas été là. Henriette demanda des nouvelles de son

ancien adorateur de Londres. Il restait peu de chose, au dire de Lucie, de cette beauté qui l'avait troublé jadis ; il aurait pu la revoir sans danger. « Tu ne devrais pas, lui écrivit-elle, t'isoler de la sorte, mais aimer autre chose encore que tes plantations. » Pückler railla l'enthousiasme juvénile de la bonne, vieille Schnucke ; il ne savait pas s'il redeviendrait un jour aussi capable d'admiration qu'elle. « Pour le moment, dit-il, je suis aussi mort que le hideux hiver qui étend son linceul autour de moi, et ce qui m'attire moins encore que toute autre chose, c'est le grand monde avec tous ses chanteurs, cantatrices, musiciens et comédiens de toute espèce. »

\* \* \*

Le bruit courut que Pückler, lorsqu'il voyageait en Allemagne, cherchait un acquéreur pour Muskau. Il avait en effet résolu de nouveau de vendre. A son retour d'Orient il n'avait gardé le domaine qu'à condition de l'habiter avec Machbouba. L'Africaine morte, Muskau redevenait une prison et, qui pis est, une prison coûteuse. Les excédents de recettes que Lucie se vantait d'avoir obtenus n'avaient pas duré. Des spectres de créanciers recommencèrent à troubler le sommeil des châtelains. Lucie n'eut pas la force de prolonger sa résistance.

A la fin de 1840 la vente était décidée. Deux amateurs, le comte de Redern et le duc de Cobourg, firent des offres insuffisantes. En 1845 un arrangement proposé par le général comte de Nostitz et deux comtes de Hatzfeldt parut plus avantageux. Ces trois associés prenaient Muskau pour la somme d'un million

cent soixante-dix mille thalers. En retour, Nostitz cédait à Pückler, pour le prix de cent mille thalers, le château de Waldstein près de Glatz en Silésie. Toutes dettes payées, il restait à Pückler environ cinq cent mille thalers. Quoique ce fût peu à son gré, il remerciait Dieu d'être arrivé à ne plus rien devoir à personne et d'avoir gardé de quoi pouvoir s'offrir une habitation agréable, une table bien servie, quelques chevaux, avec un surplus qui serait affecté à des œuvres charitables.

Avant même que d'avoir trouvé un acquéreur, Pückler mit son point d'honneur à laisser au futur propriétaire le domaine en parfait état. Il dépensa cent mille thalers pour le parc, en gentleman et en artiste, tout en sachant que ce sacrifice ne lui serait compté pour rien dans le prix de vente ; il ne toucha pas à un seul arbre, malgré les sommes élevées que lui auraient rapportées les coupes. Il accepta Waldstein sans marchandage et sans avoir visité la propriété, se fiant à la description que Nostitz lui en avait faite.

La vente était à peine réalisée que Lucie, d'abord résignée, laissa éclater un désespoir tragique. Toute sa passion pour Muskau se réveillait et aussi tout son orgueil d'aristocrate. Pour elle un noble dérogeait quand il abandonnait la demeure de ses ancêtres. Elle sanglotait en songeant que l'homme dont elle avait partagé la destinée brisait la chaîne des traditions séculaires, descendait de son piédestal de *Standesherr* et allait terroriser sa vieillesse dans une maison étrangère, vide de tout souvenir des aïeux.

Pückler essaya de la calmer en lui traçant un tableau séduisant de la vie qu'ils mèneraient tous deux,

libres enfin de tout souci d'argent, dans un pays pittoresque, au milieu des montagnes et des bois. Mais il était lui-même moins ferme qu'il ne voulait le paraître. Son trouble augmentait à mesure qu'approchait l'heure du départ. Le 30 mars 1845, par un temps épouvantable, il monta à cheval pour faire à son parc sa suprême visite. Sur son passage se pressaient les habitants de Muskau et des villages voisins, les gens qu'il avait employés, jardiniers, terrassiers, bûcherons, accourus pour le saluer une dernière fois. Cette foule baisait ses mains avec dévotion et les inondait de larmes. Revenu à la terrasse du château, il s'arrêta, promena un regard mélancolique sur l'œuvre de sa vie, piqua des deux et partit à fond de train sans se retourner.

## CHAPITRE VIII

### BRANITZ

A Dresde ; avances repoussées par la comtesse Ida Hahn-Hahn.

— Le château de Waldstein. — Branitz. Voyage en Allemagne. — La belle Rosemonde. — A Berlin. Les dîners de Pückler ; un menu. — Voyage en Suisse et en Italie. A Francfort ; les Rothschild et les Bethmann. Mme Clicquot, la duchesse d'Orléans et le Poméranien. — Relations avec Frédéric-Guillaume IV. — Lectures ; romans français ; ouvrages allemands ; le *Faust* de Gœthe. — Aménagement de Branitz. Le parc. En quoi il diffère de celui de Muskau. Le château ; le mobilier, les collections, la bibliothèque.

L'homme qui s'ensuyait au galop, celui que Lucie, dans son imagination romanesque, se représentait comme un maudit du destin, comme une figure tragique de Shakespeare, comme un roi en exil, ne souffrit pas longtemps du déchirement des adieux. Arrivé à Dresde, il respira comme un prisonnier rendu à la liberté. Il descendit à l'Hôtel de France.

Là se trouvait la comtesse Ida Hahn-Hahn, la romancière qu'on appelait la George Sand de l'Allemagne. Issue d'une des plus vieilles familles aristocratiques du Mecklembourg, fille d'un maniaque qui avait dilapidé une grosse fortune en entreprises théâtrales, livrée en mariage à un cousin viveur et grossier, divorcée au bout de trois ans et gardant de cette union une fille idiote, Ida Hahn-Hahn se créait

des ressources en publiant des volumes d'impressions de voyages et en exprimant dans des romans tout pénétrés de l'esprit de George Sand l'amertume que lui avait laissée son expérience de la vie. Ses succès de librairie n'étaient dépassés que par ceux de Pückler.

Un consolateur s'était offert à l'épouse malheureuse en la personne d'un baron courlandais, de Bystram, ami chevaleresque et désintéressé. Le baron s'effaça discrètement lorsque la jeune femme conçut une passion violente pour l'impétueux et beau publiciste Henri Simon. L'orage apaisé, il reprit sa place de bon chien de garde et la conserva jusqu'à sa mort en 1848. Restée seule, Ida suivit un penchant qui l'inclinait depuis quelque temps déjà vers la religion catholique. Elle abjura le protestantisme en 1850 et fonda un couvent du Bon Pasteur à Mayence. Elle continua de voyager et d'écrire. Mais c'est à Rome qu'elle allait maintenant et les romans de sa dernière période sont des œuvres de propagande catholique. Elle mourut à Mayence en 1880.

Les premiers romans de la comtesse avaient choqué Pückler par leur affectation et leur originalité forcée. Quand il la vit à Berlin, elle lui produisit une impression médiocre ; elle était d'ailleurs défigurée par un œil malade. De son côté, Ida écrivit dans son journal : « Fait la connaissance du prince Pückler ; un très gentil comédien de bon style ; pourrait peut-être m'intéresser, mais je n'ai aucune sympathie pour lui. » Voici qu'en septembre 1844, aux bains de Warmbrunn, Pückler lut *Sigismund Forster*, roman où vibrait l'amour exalté d'Ida pour Henri Simon. Ému, captivé, il écrivit à l'auteur qu'il vou-

drait baisser la main d'où était sortie cette œuvre accomplie, la plus classique que l'on eût vue depuis longtemps. « Seule, dit-il, George Sand en France est pour vous une rivale ; parmi nos femmes de lettres allemandes, vous n'en avez aucune. »

Ces compliments ne manquèrent pas leur effet. Ida se dit heureuse d'avoir entendu un écho à sa musique. A son tour elle se mit en frais de louanges. Elle venait de lire *Dans l'empire de Méhémet-Ali*, ouvrage dont un grand mérite, disait-elle, était de juger l'Orient non pas du point de vue d'un libéral d'Europe, mais de celui d'un Oriental. Pückler, qui appréciait médiocrement les *Lettres d'Orient* de la comtesse, lui glissa très adroitement le conseil d'écrire des romans plutôt que des récits de voyage, genre secondaire, affirmait-il, où lui-même était obligé de se confiner. Il était plus fier de son autre œuvre, le parc, et il priait Ida de venir le visiter.

La comtesse déclina l'invitation. Elle n'entendait rien, disait-elle, à l'art des jardins ; elle en était encore à préférer Versailles, Schoenbrunn et le jardin Boboli de Florence à toute autre chose. Pückler répondit que l'esthétique de Muskau était celle qu'imposait un climat septentrional. Son parc, avec des arbres gigantesques qui dataient de l'époque des Wendes, une rivière, des lacs, des pelouses, des collines boisées, serait en harmonie avec le caractère viril d'Ida. Dans leur alliance, elle représenterait le principe masculin ; il a, lui, une âme de femme, une âme compliquée qui demanderait à être déchiffrée par un psychologue aussi perspicace que l'auteur de *Sigismund Forster*. Il vient à elle comme un malade va vers un médecin célèbre. Il la nomme son confesseur. Mais on devine

que ce pénitent ne désire qu'une chose : c'est de grossir la liste de ses péchés en faisant d'Ida sa maîtresse. Il déploie pour l'attirer dans ses filets toutes les ruses d'un Don Juan. Il sait qu'elle l'a appelé un comédien. Oui, dit-il en prenant une pose de beau ténébreux, mais c'est un rôle tragique qu'il joue ; il est de la famille de ce comte Radczinsky, héros d'un roman d'Ida, une épave de la société, qui a fini par le suicide. Dans sa réponse, Ida lui défend de se calomnier en se comparant à ce misérable ; elle ne peut croire qu'aucune perle ne repose dans son sein. Il est une comète qui cherche une région calme où s'arrêter, elle est la petite étoile fixe qui observe la course du météore.

Justement il ne veut pas être l'objet d'une froide curiosité. Il désirerait qu'il y eût un peu de sympathie dans l'attention qu'Ida lui accorde. Il gémit d'avoir toujours été seul, et maintenant qu'il a rencontré une âme parente, il éprouve le besoin d'y verser toutes ses pensées. Hélas ! ces confidences, sincères ou fausses, allèrent à l'encontre du but qu'il poursuivait. Plus il s'analysait lui-même, plus Ida mesura l'abîme qui le séparait d'elle. Aucune harmonie durable, essaya-t-elle de lui faire comprendre, n'était possible entre lui, l'homme du monde désinvolte, pétillant, éblouissant, et elle, l'obscur travailleuse, affligée d'une sagesse pesante. Il avait sa place auprès d'une illuminée, d'une comédienne peut-être, comme lady Hester Stanhope, et non pas auprès d'une femme pot-au-feu comme elle. Pückler lui fait peur ; elle l'appelle l'*Entzauberer*, le désencheleur.

Il s'efforce d'excuser la bizarrerie de son caractère

par la mauvaise éducation qu'il a reçue. Il résume sa vie : son enfance négligée par ses parents, livrée à des fous mystiques et à des précepteurs dépravés, sa jeunesse orageuse, ses premiers voyages, ses stupides services de guerre contre Napoléon. Marié, il n'a pas trouvé le bonheur à son foyer ; il a couru le monde sans rencontrer l'amour sincère qu'il cherchait. « Dans un élan de tendresse, écrit-il, le pauvre enfant appuie maintenant sur votre poitrine sa tête lasse et pleure sur sa vie manquée. Accordez-lui cette place de temps en temps, il n'en demande pas davantage. » Émue de ces plaintes, Ida regretta d'avoir parlé durement au pauvre enfant ; elle lui offrit son amitié pleine et entière. « Celui qui, un jour, dit-elle, a appuyé contre mon épaule sa tête lasse et son cœur ravagé a des droits sur moi. » Mais l'astucieux séducteur ne l'entendait pas ainsi. « Je n'ai pas dit, rectifia-t-il, que je voulais appuyer ma tête contre votre épaule comme contre un arbre, mais sur votre poitrine, et je vous prie de croire que j'en connais la différence (1). Une telle pruderie n'est pas digne de vous. » Il ajouta en *post-scriptum* : « Je crois, Dieu me pardonne, que je suis amoureux de vous. » Ida se tenait sur ses gardes. Sous prétexte qu'il y avait incompatibilité complète entre leurs deux natures, elle lui signifia poliment qu'il devait la laisser tranquille.

Les choses en étaient là, lorsque, dans les derniers jours de mars 1845, Ida vint à Dresde et que Pückler s'installa dans le même hôtel. Elle était accompagnée du baron de Bystram. Pückler lui demanda un rendez-

(1) En français.

vous en ces termes : « Au cas où vous voudriez me voir, recevez-moi en tête-à-tête (car votre *cavaliere servante*, votre baron me gêne, et, si vous lui avez montré mes lettres, nous sommes brouillés), donc en tête-à-tête, le soir, la lampe baissée ; ou mieux, vous serez étendue, les yeux fermés, sur votre canapé, de préférence dans l'obscurité, car je suis embarrassé en votre présence, plus timide qu'un enfant mal élevé. » Ida n'accepta pas ces scabreuses conditions ; elle consentait à recevoir Pückler, mais en présence de ses amis. Il en éprouva un violent dépit. Il refusa d'être confondu dans la foule de ceux qu'il appelait les « figurants » de la chère comtesse et lui écrivit que, pour lui refuser l'audience privée à laquelle leur correspondance semblait lui donner des droits, elle devait avoir des motifs mystérieux, impénétrables pour lui.

Une grande perspicacité n'était cependant pas nécessaire pour comprendre la résistance d'Ida. En 1845 elle avait quarante ans ; une cruelle expérience de la vie avait tempéré sa fougue romanesque ; le triste sort de sa fille et ses propres souffrances physiques avaient développé chez elle cette gravité qui devait, trois ans plus tard, la conduire dans les bras de l'Église catholique. L'honnête et placide Bystram suffisait à ses besoins d'affection. L'âme de Pückler lui apparaissait, selon sa propre expression, comme une grotte de stalactites, peuplée de figures étranges, gracieuses ou fantastiques, toutes pétrifiées et noyées dans les ténèbres ; quand un rayon de lumière les frappait, elles avaient des scintilllements merveilleux. Le vertige la prenait, si elle se penchait sur ce gouffre.

\*\*\*

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris, Pückler quitta Dresde et voulut aller voir sa nouvelle propriété de Waldstein. Lucie vint le rejoindre à Glatz. Tous deux apprécierent le charme pittoresque de cette partie de la Silésie. Waldstein, perché sur une hauteur, se présentait avantageusement. Mais quels chemins épouvantables pour y arriver ! Il fallut atteler deux chevaux de renfort à la voiture et la faire épauler par deux hommes pour l'empêcher de verser. L'eau manquait au château ; on la montait à dos d'âne du fond de la vallée. Les objets de première nécessité devaient être cherchés très loin. Les bois étaient en grande partie abattus. Tandis que Pückler s'était interdit de toucher à un seul arbre de Muskau, Nostitz avait procédé *in extremis* à de vastes coupes. « A Waldstein, écrivit Pückler dans son journal, j'ai été le dindon de la farce. Cette fantaisie romanesque d'acheter une propriété sans l'avoir visitée et cette folie, plus romanesque encore, de croire tous les gens honnêtes jusqu'à ce que l'on ait été trompé par eux me coûtent cette fois cent mille thalers. » Il ne réclama pas, car, dit-il,

Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sot ;  
L'honnête homme trompé s'en va sans dire mot.

Dès le mois d'octobre 1845 il revendit le malencontreux domaine, avec perte, à un M. de Richt hofen.

Waldstein ayant été jugé inhabitable, Lucie jeta son dévolu sur Branitz, un majorat que les Pückler possédaient depuis la fin du dix-septième siècle à une demi-lieue de Cottbus. Le comte Auguste Henri de Pückler y avait fait bâtir un château en 1772. Le comte Erdmann, père du prince, échangea cette résidence contre Muskau, lorsqu'il eut épousé Mlle de Callenberg. A partir de ce moment les fermiers, laissés libres, saccagèrent Branitz. Le prince n'y songeait que pour en faire venir des arbres qu'il replantait dans le parc de Muskau ; il n'y alla jamais ; il vendit le mobilier d'un joli style Louis XV, dont il ne sut que plus tard la valeur ; il ordonna même de vendre le château comme matériaux de démolition. Par bonheur un intendant avisé éluda ses instructions.

La région de Cottbus était familière à Lucie ; elle y avait des relations. Il lui eût été agréable que Pückler y menât la seule existence qu'elle jugeât digne d'un aristocrate, en se fixant sur un sol qui, depuis des générations, appartenait à sa famille. Pückler raisonnait autrement. Il avait vendu Muskau pour être libre. Avec Branitz il se serait mis un nouveau boulet au pied ; il y avait le château à restaurer et un parc à créer de toutes pièces dans une lande de sable, lamentablement plate.

Au retour de Waldstein, il alla jouir de sa liberté à Berlin où il crut entendre les premières rumeurs de bouleversements politiques. Il arrivait à Leipzig au mois d'août 1845, au lendemain de troubles sanglants provoqués par la sottise du gouvernement et la brutalité de la police. « Les incidents de Leipzig, écrivit-il, sont un grave avertissement. Espérons qu'on saura

les méditer et en reconnaître les causes profondes. » A Weimar l'attendait une véritable caravane avec laquelle il se proposait de parcourir la Thuringe, à la recherche d'un site qu'il aurait pu faire accepter par Lucie au lieu de l'ingrate plaine de Branitz. A Gotha, chez le duc de Cobourg, il eut un entretien avec la reine Victoria d'Angleterre qu'il décrit ainsi : « Très petite, essentiellement anglaise, sans aucune distinction dans la tournure, mais, à part cela, l'air très éveillé. » Le prince consort était « un très joli garçon qui, contrairement à la reine, avait l'air comme il faut, mais faisait l'effet d'un souffre-douleur et semblait toujours embarrassé. » A Gotha se trouvaient aussi le roi et la reine des Belges ; Léopold I<sup>er</sup> avait lu les livres de Pückler et approuvait ses jugements sur la nation anglaise. A Weimar et un peu partout en Thuringe les amateurs de jardins étaient nombreux. La grande-duchesse avait fait de Belvédère une résidence élégante et fleurie ; le grand-duc embellissait Tiefurt et Kromsdorf ; le prince héritier confiait le parc d'Ettersburg à Petzold, qui avait été le collaborateur de Pückler à Muskau. Familles régnantes et riches particuliers sollicitaient les conseils de l'arbitre souverain et s'inclinaient devant son infaillible autorité.

Au château de la Wartbourg Pückler visita la chambre où Luther, d'après la légende, avait jeté son encrier à la tête du diable. « Est-ce peut-être pour ce motif, se demande-t-il, que le diable se venge en nous faisant répandre, à nous pauvres Allemands, une si énorme quantité d'encre ? » Devant le portrait du réformateur il s'écria : « Quel visage résolu, loyal, vigoureux, méditatif ! » Mais il n'en persista pas

moins à condamner la Réforme comme un acte de décomposition politique et sociale dont les ravages n'étaient pas près de finir, tandis que le catholicisme, même vicié par Rome, restait une institution colossale, un chef-d'œuvre à jamais admirable de l'intelligence humaine.

\*\*\*

Pendant ce voyage en Thuringe une rare aubaine consola le soupirant qu'avait repoussé la comtesse de Hahn-Hahn. Weimar le vengea de Dresde.

Le 3 septembre 1845, Pückler écrivit dans son journal : « C'est une chose curieuse que partout les femmes aient plus de prévenances pour moi qu'au temps de ma jeunesse. *C'est presque inconcevable à cinquante-neuf ans et pourtant j'en ai partout la preuve convaincante que c'est vrai.* Le dois-je à ma réputation dans le monde? à la fortune qu'on me suppose ou à autre chose? *Je ne puis me l'expliquer.* Le soir illumination... Promenade avec la jolie Rosa dans les allées du jardin qui ne sont pas toujours éclairées, *et j'en profite* (1). »

Le prénom véritable de cette femme était Rosemonde. D'origine allemande, elle avait épousé en 1842 le comte François Polydore de La R..., porteur d'un des grands noms de l'aristocratie française, ministre de France à Weimar. Elle avait vingt-cinq ans. Pückler la représente belle, gaie, spirituelle, s'amusant de tout comme un enfant, douce, complai-

(1) Les mots en italiques sont en français dans le texte.

sante, bonne comme un ange, instruite, passionnée pour la littérature, toujours prête à tout, qu'on lui proposât de lire et de causer au coin du feu ou de courir à cheval par monts et par vaux du matin au soir, parlant avec une égale maîtrise le français et l'allemand. Le mari nous est dépeint « petit, trapu, gros, bourru, grossier, jaloux et égoïste à un point fabuleux ». Rosemonde était la seule femme, dit Pückler, qui aurait pu le rendre complètement heureux, si Dieu, qui semblait l'avoir faite exprès pour lui, ne la lui avait refusée comme épouse en punition de ses péchés.

L'idylle, ébauchée dans l'ombre propice des bosquets de Weimar, se développa aux bains de Liebenstein. Les deux amants et le mari qui ne se doutait de rien firent de jolies promenades dans le pays charmant qui va d'Eisenach à Meiningen. Au retour d'une excursion en voiture aux environs de Gotha la nuit les surprit. Le comte, avec une héroïque abnégation, avait pris place sur le siège à côté du cocher. A l'intérieur Pückler racontait de terribles histoires de voitures versées et expliquait comment on pouvait, dans des accidents semblables, amortir les chocs. La démonstration n'était pas finie que la voiture roula en bas d'un talus. La comtesse, profitant de la leçon, posa le pied sur Pückler tombé sous elle et sauta prestement. Elle eut un accès de fou rire quand elle entendit François Polydore invectiver avec le peu d'allemand qu'il savait le cocher maladroit. Pendant que les trois hommes essayaient de relever la voiture, elle partit résolument à travers la nuit noire et pluvieuse à la recherche d'un gîte. Lorsque, avec l'aide de passants, la voiture eut été remise sur ses

roues, le comte et Pückler frappèrent à la porte de plusieurs maisons où ils pensaient que Rosemonde s'était réfugiée. Ils commençaient à s'inquiéter quand ils la découvrirent dans une élégante villa, causant gaiement au milieu d'une nombreuse société.

Les délicieuses journées de Liebenstein passèrent vite ; il fallut se séparer et Pückler souffrit comme un jeune homme de vingt ans. Revenu à Weimar, il revit Rosemonde, mais moins facilement, car la jalouse du mari s'était maintenant éveillée. Il confia sa peine à Lucie, à la compatissante Schnucke. Pour la première fois, dit-il, il a eu la vision du parfait bonheur ; il lui eût suffi, pour le saisir, de connaître trois ans plutôt la femme que le ciel avait créée pour lui. Trop tard maintenant ! Catholique, elle ne peut divorcer. Tuer le mari ou fuir avec elle, c'est la ruiner aux yeux du monde. « Ah, gémit-il, je me sens profondément malheureux, car voir à portée de sa main le bonheur de sa vie, le bonheur de tous les instants du jour et de la nuit, et savoir en même temps qu'on ne peut plus l'étreindre, uniquement parce qu'on n'est pas arrivé à temps, c'est l'enfer. »

Le 22 octobre, comme Rosemonde revenait, au bout de quatre heures, d'une promenade à cheval avec Pückler, son mari lui fit une scène violente et lui interdit de prendre de nouveaux rendez-vous avec le prince. Les menaces du brutal exaspérèrent la révolte de la jeune femme. Le 27 octobre Pückler pouvait écrire dans son journal : « Aujourd'hui elle m'a donné une preuve audacieuse de son amour. Les aventures de cette nuit sont en vérité étonnantes

pour mon âge. » Le 30 octobre 1845 était le soixantième anniversaire de la naissance de Pückler. Les deux amants célébrèrent cette date dans une nuit suprême, « entreprise de jeune homme, dit le journal, entourée de dangers et de difficultés. »

S'arrachant aux plus douces étreintes, Pückler prit le chemin de Berlin. Les lettres allèrent et vinrent, d'abord fréquentes et brûlantes, puis de plus en plus espacées, enfin s'arrêtèrent complètement. « Hélas ! dit Pückler, rien ne dure dans ce diable de monde. » Rosemonde tomba malade et mourut déjà le 10 février 1847.

\* \* \*

Pendant l'hiver de 1845-1846 Pückler prit largement sa part des distractions qu'offrait Berlin. Jenny Lind et Tamburini triomphaient à l'Opéra. L'Espagnole Consuelo chantait et dansait des boléros. Fanny Cerrito était appelée par Pückler « une vraie danseuse, toute grâce, dont les mouvements sont un vol d'oiseau »...

Parmi les grands événements de la vie mondaine se placèrent les dîners donnés par le prince. La faveur d'y être invité était recherchée par les plus hauts personnages. Le fastueux amphithéâtre prétendait se conformer à une règle de Kant d'après laquelle le nombre des convives ne devait jamais être inférieur à celui des Grâces, ni supérieur à celui des Muses. Un soir le menu suivant fut servi à neuf Muses qui étaient le prince Palfy, le comte d'Arnim, Alexandre de Humboldt, le comte Henckel de Donnersmark, le comte d'Alvensleben, le prince de Carolath, le comte

de Stolberg, le comte de Nostitz et le maître de maison :

DINER DU 28 FÉVRIER 1846.

---

*Les potages.*

*Bisque d'écrevisses et Mock-Turtle.*

*Les huîtres du Holstein.*

*Les petits pâtés turcs au jus.*

*Le saumon du Rhin, sauce anglaise au beurre d'anchois.*

*Le cuissot de veau de Hambourg sauce piquante.*

*La dinde aux truffes.*

*Les côtelettes d'agneau à la purée de champignons.*

*Le pâté de perdreau rouge de Toulouse.*

*Le rôt de chevreuil.*

*La salade de laitue à la mayonnaise.*

*Les asperges sauce hollandaise.*

*Le pudding royal.*

*La gelée au vin de Champagne.*

*Les fromages.*

*Roquefort, Stilton, Cheshire, Gruyère, Strachino.*

*Les glaces.*

*Fruits au naturel, mousse sicilienne.*

*Le dessert.*

Un souper donné par Pückler eut du retentissement. Comme les tableaux vivants étaient à la mode, il fit dresser la table devant une scène où des beautés en maillot de soie représentèrent des œuvres célèbres de la sculpture antique.

Le ministre de France à Berlin était, cet hiver-là, le fils du maréchal Soult, marquis de Dalmatie. La

marquise nous est représentée par Pückler comme « une femme aimable, naturelle, du grand monde et assez jolie ». Il fit avec elle de nombreuses promenades à cheval ; elle montait Scham, la jument qui avait servi l'année précédente à Rosemonde. Rien ne permet de supposer que Scham ait entraîné sa nouvelle amazone hors des sentiers de la vertu et que l'honneur de la diplomatie française ait subi une nouvelle atteinte.

Pendant ce temps, Lucie, installée tant bien que mal à Branitz, attendait que son seigneur et maître se décidât à commencer les travaux. Au mois de juin 1846, elle fut appelée à Breslau chez sa fille adoptive qui se mourait. Helmine de Blücher termina prématurément, après de cruelles souffrances, une existence mélancolique qui n'avait jamais fait que côtoyer le bonheur. Née en marge de la société aristocratique, au lieu de prendre auprès de Frédéric-Guillaume III la place de la reine Louise, au lieu de mener la vie de luxe que lui aurait donnée Pückler follement épris, elle avait erré de garnison en garnison avec un officier pauvre.

\* \* \*

Incapable de faire le sacrifice de sa liberté pour s'enterrer avec Lucie dans les sables de Branitz, Pückler entreprit en juillet 1846 un long voyage avec l'arrière-pensée de découvrir soit en Allemagne, soit à l'étranger, un coin riant où il abriterait sa vieillesse. Il commença par revoir les environs d'Eisenach encore tout embaumés du souvenir de Rosemonde. Il prit le chemin de fer, nouvellement créé,

de Francfort à Heidelberg. Après un arrêt dans la vieille cité universitaire, il longea, toujours en chemin de fer, la chaîne de la Forêt Noire. Il envia le sort des habitants du grand-duc'hé de Bade, situé à deux pas de la Suisse et de la France, pas loin de l'Italie, dans une contrée à la fois fertile et pittoresque, et qui était, par ses institutions libres, un État privilégié en Allemagne. La cathédrale de Fribourg lui apparut comme la troisième merveille de l'architecture, à côté des Pyramides d'Égypte et du temple de Karnak ; c'était une autre pyramide dont les faces étaient faites de dentelles de pierre et dont la pointe diaphane ressemblait à de la filigrane ouvrée par des fées. Il rendit un nouvel hommage au catholicisme, seule force capable d'inspirer une œuvre pareille et de spiritualiser la matière. Cependant une fois de plus son admiration pour le passé se conciliait avec l'esprit moderne. L'industrie, qu'il voyait florissante dans le duché de Bade, a sa poésie, dit-il, et auprès de la machine à vapeur, les constructions gigantesques d'autrefois ne sont que jeux d'enfants.

Il traversa le Höllental, revit la chute du Rhin à Schaffhouse, puis Zurich et son lac. Il parcourut avec plaisir la région de Ragatz, de Pfäffers et de Coire, visita l'école de Reichenau où Louis-Philippe avait été instituteur et, par la Via mala, descendit à Chiavenna. Là il nota un site où il lui aurait plu de se fixer. Il en nota d'autres sur les bords du lac de Côme. Mais les propriétés n'étaient pas à vendre ou l'étaient à des prix excessifs. Les fameux jardins de Lombardie ne trouvèrent point grâce à ses yeux ; on aurait pu, pensait-il, tirer un meilleur parti des avan-

tages de ce pays fortuné. A Milan il s'irrita contre les petits esprits qui effaçaient des monuments publics le souvenir de Napoléon. A Turin il sentit sur lui l'œil de la police. Baveno, sur la rive du lac Majeur, le retint ; il y découvrit un terrain qu'il eut envie d'acheter. Des trombes d'eau l'assaillirent sur le Saint-Gothard. Lucerne était inondé. Il plaignit la cathédrale de Bâle d'être tombée aux mains des protestants ; leur culte froid le choquait dans cet édifice élevé par la ferveur catholique.

Traversant l'Alsace en chemin de fer, il lança, dit-il, des œillades à la cathédrale de Strasbourg et continua, sans s'arrêter, sa route jusqu'à Francfort. Les Rothschild l'invitèrent. « Très bon dîner, remarqua-t-il dans son journal, mais avec des naïvetés juives. » En effet le vieux Rothschild disait à ses convives : « Mangez, mangez, car tout est de la première fraîcheur, et ce que vous ne mangez pas, ce sont les domestiques qui l'auront. Vous pourrez voir la chose, si ça vous amuse, après le dîner. Tout ce qui reste, ce sont les domestiques qui en profitent. Pas de différence entre eux et les maîtres. » Le ton était tout autre chez les Bethmann. On y sentait une richesse ancienne et discrète. Chez le banquier Maurice de Bethmann, « tout est aristocratique, dit Pückler, maison, écurie, jardin. Beaux chevaux, sellerie, tout *in good style* ». Maurice de Bethmann était le cousin germain du grand-père de Théobald de Bethmann-Hollweg, l'avant-dernier chancelier de Guillaume II.

Chez les Bethmann on raconta l'histoire d'un Poméranien qui avait envoyé à Mme Clicquot un lot d'oies grasses, dans l'espoir de recevoir en retour un panier de champagne. Mme Clicquot, peu friande

d'oie, fit porter le cadeau à la duchesse d'Orléans qui, pensait-elle, en sa qualité d'Allemande, apprécierait les volailles du pays natal. La duchesse répondit à cette amabilité par l'envoi d'une parure et Mme Clicquot, ne voulant pas être en reste de politesse, fit expédier au Poméranien cent bouteilles de première cuvée.

A la fin de septembre Pückler rentrait à Berlin. Il y retrouva Henriette Sontag dont le mari, le comte Rossi, était depuis 1843 accrédité en qualité de ministre du Piémont auprès du roi de Prusse. Henriette, froidement accueillie d'abord, parce qu'elle venait du théâtre, avait su, à force de tact et de grâce, désarmer les préjugés aristocratiques et la haute société se pressait maintenant aux réceptions de la légation piémontaise. Pückler fréquenta chez elle, lui gardant une amitié discrète sous les cendres de son ancienne passion.

Les sautes d'humeur de Frédéric-Guillaume IV rendaient difficiles les relations avec la cour. Après avoir détesté en Pückler un écrivain libéral, après l'avoir boudé pour avoir vendu Muskau, le roi le traitait par moments avec une faveur surprenante. Le 15 octobre 1846, Pückler arrivait à Babelsberg avec l'intention d'y reprendre, comme il disait, son métier de jardinier de la princesse Guillaume. Une calèche attelée de quatre chevaux l'attendait pour le conduire immédiatement à Paretz où le roi célébrait l'anniversaire de sa naissance. Il partit sans prendre le temps de changer de costume, vêtu d'un pardessus léger. Le cocher se trompa de route, si bien que, lorsque Pückler arriva, la cour était déjà levée de table. Très gêné de tomber en tenue de voyage au

milieu de brillants uniformes, il fut vite mis à l'aise par les souverains qui eurent pour lui des égards inaccoutumés. Ils le retinrent après le départ des invités et le roi poussa la bonté jusqu'à dessiner son portrait. A minuit la calèche découverte le reconduisit à Potsdam. Le froid était vif ; le malheureux grelottait dans son mince pardessus. Toute la ville dormait du plus profond sommeil. Avec le secours de deux agents de police, Pückler réussit à se faire ouvrir la porte du principal hôtel. Deux lits étaient dressés dans la chambre qu'on lui donna, si étroits que, pour ne pas risquer de tomber en dormant, il les réunit en un seul. Il frissonna en entrant dans les draps glacés ; les bouillottes étaient inconnues dans la maison ; pour se préserver d'un rhume, il emprunta un bonnet de nuit à l'hôtelier. Le lendemain, à la table du prince Guillaume, il raconta gaiement l'embarras où se trouvait à minuit et demi, dans la résidence royale de Potsdam, un voyageur attardé. Son récit parvint, dénaturé, aux oreilles des souverains. Quand il reparut devant eux deux jours après, le roi se montra de glace ; la reine lui dit d'un ton pincé qu'elle regrettait que sa visite à Paretz lui eût été si incommodé et lui tourna le dos. Mais quinze jours n'étaient point passés que Frédéric-Guillaume IV l'appelait de nouveau son cher ami.

\* \* \*

L'horreur pour Branitz diminua peu à peu. Chaque fois que Pückler y revenait, il retombait sous le charme des conversations avec Lucie et des lectures faites en commun.

Tous deux restaient fidèles à leur préférence pour la littérature française. Alexandre Dumas, Eugène Sue et Balzac étaient leurs auteurs favoris. Dans *Ascanio* de Dumas un portrait de François I<sup>er</sup> frappa Pückler ; il y vit la définition de sa propre nature. Du *Juif errant* il appréciait non seulement les tableaux de mœurs, mais encore une foule de conseils pratiques. Au sujet des femmes il était d'accord avec Balzac. Quand celui-ci dit, dans les *Petites misères de la vie conjugale* : « Les êtres sensibles ne sont pas des êtres sensés, » Pückler écrit cette remarque : « Voilà pourquoi il faut prendre les femmes par le sentiment et jamais par la raison. Je le savais bien avant Balzac. » Du même livre il copie cette phrase : « Le jésuite le plus jésuite des jésuites est encore mille fois moins jésuite que la femme la moins jésuite... » Il se reconnaît dans ces lignes du *Péché de M. Antoine*, de George Sand : « J'ai mis dans les arbres, dans les fleurs, dans les ruisseaux, dans les rochers et dans les prairies toute la poésie de mes pensées. N'ôtez pas au vieux planteur son illusion, si c'en est une. Il en est encore à cet adage que Dieu est dans tout et que la nature est son temple. » Il s'applique aussi l'observation suivante de la *Valise noire* d'Émile Souvestre : « Dès qu'un homme se sent en spectacle, le plus vrai devient comédien à son insu, non par manque de sincérité, mais par désir d'approbation. » Son journal abonde en aphorismes extraits de livres de Jules Sandeau, de Léon Gozlan, de Louis Desnoyers, de Charles Bernard, de Desnoiresterres, d'Alexandre de Lavergne, d'Alphonse Karr, de Méry. Ce ne sont pas toujours des trésors qu'il en retire, mais souvent de jolies paillettes.

Parmi les écrivains allemands que Pückler lut à cette époque il y en avait un, Nürnberger, philosophe, mathématicien, astronome et poète, qu'il goûtait particulièrement. Nürnberger était de souche provençale. Sa famille, partie de France à la suite de la révocation de l'Édit de Nantes, s'était réfugiée à Nuremberg et avait échangé son nom français contre celui de sa ville d'adoption. Des revers de fortune avaient constraint Nürnberger de prendre du service dans les postes prussiennes. Il dirigeait la station de Sorau, petite ville voisine de Muskau, lorsque Pückler le connut. Le philosophe et le poète faisaient mauvais ménage avec le fonctionnaire. Quand le poète enfourchait Pégase, les voyageurs attendaient vainement des chevaux plus ordinaires. Nürnberger eut un fils médecin qui se lia d'amitié avec Théodore Storm et publia sous le pseudonyme de Solitaire des poésies et des nouvelles injustement oubliées.

Le maître de postes avait écrit un volume de *Lettres astronomiques*. Pückler y puisa d'excellentes notions sur la nature de la lumière et la composition du soleil. Il obtint un peu d'apaisement dans une crise qu'il qualifie d'effroyable, en lisant *la Vie tranquille* (Stilleben) du même auteur. Une jeune fille qu'il aimait éperdument le trahit avec une ruse raffinée. Il fit son examen de conscience, reconnut qu'à soixante-deux ans il était resté le misérable esclave de la chair et jura de s'amender.

*L'Unique et sa propriété*, de Max Stirner, ce manuel de l'individualisme anarchique, l'impressionna par l'inquiétante nouveauté des doctrines. Des livres de Dronke et de Sasse sur Berlin le firent réfléchir

sur les forces nuisibles ou favorables au développement de la Prusse. L'*Histoire de l'hellénisme* de Droyssen posa de nouveau devant lui un problème qui l'avait souvent préoccupé, celui de la colonisation. Il s'indigna de ce que les livres de Carus sur Goethe passaient inaperçus dans le torrent de littérature qui submergeait l'Allemagne. Il transcrivit la conclusion d'une étude de Moritz Carrière sur le second *Faust* : « Maintenant Faust reconnaît que ses élans impétueux d'autrefois ressemblaient à l'agitation sans but des vagues de la mer ; que l'infini, l'éternité sentie par le cœur, le monde, devaient être saisis sur un point déterminé et qu'il devait fonder un bonheur durable pour lui et pour les autres hommes dans une activité régulièrement ordonnée. »

\*\*\*

La leçon que Moritz Carrière dégageait de *Faust* s'appliquait à Pückler. Après avoir été ballotté, comme le héros de Goethe, par des aspirations tumultueuses, il allait se réfugier dans le port calme de l'action utile. Il avait fait des heureux en créant le parc de Muskau. Branitz, en l'invitant à une tâche pareille, lui offrait une occasion de renouveler ses bienfaits. Il se mit résolument à l'œuvre. Si les difficultés l'effrayaient, c'est encore le second *Faust* qui lui lançait, par la bouche de la voyante Manto, cette exhortation : « Je l'aime, celui qui désire l'impossible. »

Semper, le grand architecte de Dresde, mandé à Branitz le 1<sup>er</sup> avril 1847, crut à un poisson d'avril, lorsque Pückler lui parla de créer une résidence

agréable dans une morne steppe. Piqué au jeu, Pückler commença les plantations avec la frénésie d'un lutteur qui engage un combat inégal. Au bout de quelques mois il se demandait s'il n'avait pas trop présumé de lui-même. « L'aventure de Branitz, écrivit-il le 4 septembre, est presque l'acte d'un dément. » Où le mènerait ce qu'il appelait « la dernière folie de deux vieillards »? Mais, continua-t-il, « nul n'échappe à sa destinée; donc, vogue la galère! »

La superficie du domaine de Branitz était de six cents hectares, à peine la moitié de celle du parc seul de Muskau. Des collines boisées, de grands arbres centenaires, une importante rivière, la Neisse, facilitaient à Muskau la création de l'artiste. Sur le terrain plat de Branitz il ne poussait guère que des pins et la Sprée qui le traverse n'est encore qu'un modeste ruisseau. A Muskau la nature avait déjà réalisé la moitié d'un plan grandiose. A Branitz l'art, abandonné à ses seules ressources, ne pouvait viser à la majesté. Muskau était la résidence pompeuse d'une vieille famille féodale; Branitz, de format plus restreint, devait s'adapter aux goûts d'un grand seigneur du dix-neuvième siècle, friand des raffinements de la vie moderne. Muskau portait une empreinte toute germanique; Branitz, peuplé de souvenirs de voyages, ouvrait des perspectives vers de lointains rivages.

Aidé par une équipe de ses anciens ouvriers de Muskau et par les pensionnaires d'une maison de correction de Cottbus, Pückler s'attaqua au terrain. Il amena l'eau de la Sprée dans un chapelet d'étangs qu'il creusa, le lac Noir, l'étang aux Cygnes, le lac aux Roseaux, reliés par une rivière artificielle. Cette

guirlande de nappes liquides, tantôt rétrécies, tantôt largement étalées, se déroulait avec l'aisance naturelle d'un fleuve sinueux à travers la lande où elle apportait la vie. La terre qui provenait des excavations servit à former des monticules ; la steppe plate se souleva en gracieuses ondulations. Deux pyramides de terre surgirent aussi, miniatures de celles d'Égypte, l'une au milieu du plus grand des étangs. On l'appelait le tumulus ; c'était le caveau destiné à recevoir les restes de Pückler.

Des transplantations audacieuses boisèrent les vallonnements. De hauts chariots à deux roues cherchaient à plus de quinze lieues des arbres déjà gros. Ces expatriés ne trouvaient parfois leur emplacement définitif qu'après des essais multipliés. Les intervalles laissés entre eux furent peu à peu comblés par des sujets plus jeunes que fournirent de vastes pépinières. Les pins, hôtes mélancoliques des plaines de sable, s'effacèrent devant l'armée robuste des chênes, des hêtres, des érables, des ormes, des tilleuls et des bouleaux.

Des chemins savamment tracés menaient le promeneur devant des beautés insoupçonnées. D'artificieux arrangements lui donnaient l'illusion de jolis arrière-plans. A l'ouest, l'église de Cottbus occupa le centre d'une poétique toile de fond ; à l'est, la terrasse encadrée par une pergola dominait une vaste prairie. On devinait les dépendances derrière des bouquets d'arbres. Des peupliers de Lombardie, ces anciens ennemis qui avaient fini par trouver grâce auprès de Pückler, montaient la garde à l'horizon.

Des œuvres d'art s'éparpillèrent dans le parc. Une statue de Vénus, entourée de roseaux et de fleurs,

se dressa dans une île. Une autre statue perpétua le souvenir de Machbouba. Le père de Lucie, le prince de Hardenberg, eut les honneurs d'un buste en bronze. En 1854 Henriette Sontag mourut à Mexico ; Pückler fit construire alors un kiosque où, dans un encadrement de roses grimpantes, il plaça le buste doré de la cantatrice, comme l'image d'une déesse dans un temple. Sous les fleurs de la pergola, des médaillons d'après Thorvaldsen alternaient avec des reproductions de statues grecques. Des animaux eurent leurs monuments commémoratifs. Sur une plaque funéraire on lisait ces mots : « Ici repose Adschameh, mon excellente jument arabe, brave, belle et intelligente. » La stèle d'un chien disait : « Ci-git l'âme la plus fidèle que j'aie trouvée sur terre. »

Semper dirigea la restauration du château en lui imprimant ce cachet d'élégance classique qui distingue ses œuvres. A l'intérieur le propriétaire voulut se donner l'illusion de prolonger sa vie exotique. Des vitraux versaient une lumière multicolore sur des tapis d'Asie ; les appartements regorgeaient de lampes, de lustres, de bronzes, d'armes, de meubles rapportés de loin. L'Afrique avait enrichi la chambre à coucher de tentures rutilantes, d'une peau de lion, de plumes d'autruche, de fusils, de sabres, de selles, de harnais. Un goût exercé avait disposé ces objets de telle sorte qu'on n'eût pas l'impression d'un entassement de bazar. Ailleurs des bahuts anciens supportaient des coupes vénitiennes et des porcelaines de Chine. La bibliothèque complétait dignement ce musée. Elle comptait parmi ses trésors un manuscrit du quinzième siècle, les *Chroniques* de Froissart magnifiquement enluminées.

Les travaux étaient assez avancés en 1852 pour que Pückler pût inviter Lucie à prendre définitivement possession de Branitz ressuscité. Mais sa tâche n'était pas terminée ; elle ne l'aurait jamais été, eût-il vécu cent ans. Jusque dans son extrême vieillesse, le parc resta l'objet de sa sollicitude passionnée. A pied, à cheval ou en calèche, accompagné le plus souvent de son secrétaire, le nain Billy Masser, il inspectait les travaux et multipliait les instructions. En 1864 il eut une grande frayeur. Le tracé d'une ligne de chemin de fer projetée de Berlin à Görlitz traversait le parc. Il s'opposa de toutes ses forces à cette mutilation de son œuvre et obtint gain de cause. Deux ans après, un cyclone ravagea Branitz. Au premier moment, Pückler resta comme frappé d'un coup de massue ; le désastre semblait irréparable. Peu à peu cependant le courage lui revint. Il fit relever ou remplacer les arbres, les pelouses reverdiront. Infatigable,

Un octogénaire plantait.

## CHAPITRE IX

### DANS LA TOURMENTE POLITIQUE

Les adversaires de Pückler; Börne; Herwegh, *les Poésies d'un vivant*; Immermann, *Münchhausen*. — Les amis; Frédéric Föster, le *Retour de Pierre Schlemihl*; Laube, *la Comtesse de Châteaubriant*, Pückler et François Ier; Varnhagen; Henri Heine. Démarche de Pückler auprès de Charles Heine. — La révolution de 1848. Pückler chez le roi. Une profession de foi politique. — Au Parlement de Francfort. Le prince Félix de Lichnowsky; sa mort; la duchesse Dorothee de Sagan. — Pückler à Vienne. Une lettre du prince de Metternich. — Raisons de l'abstention de Pückler.

Le paisible planteur de Branitz pouvait espérer que la tempête de 1848 l'épargnerait. Mais ses écrits avaient trop touché à la politique pour que les vagues, furieusement soulevées, ne jaillissent pas jusqu'à sa retraite. La réaction ne lui pardonnait pas de comprendre les aspirations modernes; les partis avancés lui reprochaient de garder trop d'esprit aristocratique sous son libéralisme. L'hostilité revêtit des formes diverses: guerre ouverte, la visière levée, ou malveillance sournoise, luttes d'idées ou méchancetés s'attaquant à la personne. En revanche, des amitiés zélées s'armèrent pour sa défense.

Börne n'avait pas épuisé ses munitions dans sa campagne contre le « Trépassé ». Il recommença la

fusillade le jour où Wolfgang Menzel, le dénonciateur de la Jeune Allemagne, opposa dans un article du *Morgenblatt* de Stuttgart la « grâce aristocratique » du prince de Pückler-Muskau au « grossier fanatisme » et au « cynisme démocratique » de l'auteur des *Lettres de Paris*. Dans un vigoureux pamphlet, le *Mangeur de Français*, Börne s'amusa du plébéien Menzel prosterné devant la grâce d'un aristocrate ; puis il fit entre le prince et lui-même un plaisant parallèle où il attribuait à l'un et à l'autre des mérites égaux. Le ton devient plus acerbe lorsque Börne s'en prend à l'attitude politique du grand seigneur. Semilasso dîne avec Béranger et se hâte de dire qu'il ne partage pas les opinions du chansonnier républicain. Semilasso hait Lamennais, le libéral. Semilasso, faisant route avec deux ouvriers, hausse les épaules quand il entend ces va-nu-pieds, égarés par de « funestes demi-clartés », raisonner sur les affaires publiques. Il pourrait lui en coûter, s'il affichait un dédain semblable devant les ouvriers allemands établis à Paris, chez qui les demi-clartés sont devenues des clartés entières. Semilasso prétend que les classes inférieures resteront courbées devant l'aristocratie tant qu'un véritable esprit chrétien n'aura pas établi la véritable égalité. Börne répond : « En France l'Assemblée nationale ne comptait pas un seul véritable chrétien et cependant elle a su se guérir de la noblesse sans prière et sans eau bénite. » Menzel avait représenté le libéralisme de Pückler comme une concession faite par la haute aristocratie à l'esprit du temps et comme une élégante adaptation à l'Allemagne de certaines idées de la Révolution française. La France s'étonnera d'apprendre, dit Börne, que les fruits

de *Tutti Frutti* ont été cueillis sur l'arbre de la Révolution et que la Montagne de la Convention a accouché d'une souris aussi ridicule.

\* \* \*

Boerne mourut en 1837, onze ans avant l'explosion qu'il avait contribué à préparer. Il laissait un disciple, le poète Georges Herwegh, animé comme lui d'un radicalisme farouche. Ce Wurtembergeois, réfugié en Suisse, publiait dans la *Deutsche Volkshalle* un feuilleton où il mêlait, selon la manière de Boerne, la politique et la littérature, mais en remplaçant la satire incisive du maître par une rhétorique de démagogue. Les coups tombent dru sur le prince de Pückler-Muskau. Herwegh flétrit les mendians du monde des lettres qui courbent le genou devant Son Altesse. Heine est un de ces valets. Laube, l'odieux transfuge, a dédié au prince ses *Lettres d'amour*. Boerne, au contraire, l'incorruptible sans-culotte, n'a jamais convoité un sourire de lèvres aristocratiques. Ce gardien vigilant de la liberté n'a pas été dupe de déclarations hypocrites que le grand seigneur jetait comme un appât aux plébériens. Boerne a pulvérisé les *Lettres d'un Trépassé*; il a tué ce mort.

Herwegh préludait dans la *Deutsche Volkshalle* par des pièces lyriques à la fanfare qu'il sonna en avril 1841, lorsqu'il publia les *Poésies d'un Vivant*. Ce titre était une riposte aux *Lettres d'un Trépassé*. Au régime féodal perpétué par Pückler, à ce passé mort, le poète opposait l'avenir vivifié par la liberté. Sur le seuil il provoque le Trépassé en combat singulier :

« O chevalier, chevalier mort, mets ta lance en arrêt ! Je veux la faire voler en éclats. Avance sur ton cheval noir ; tu es un méchant drôle, malgré valets d'armes et blason... »

Les injures homériques se précipitent ainsi en un flot de strophes aux rimes funambulesques. Herwegh eut la chance que le chevalier mort ne relevât point le défi. Le duel aurait mal tourné pour lui, si la lance archaïque avait été remplacée par le pistolet moderne, si redoutable dans la main de Pückler. Quand on sait la piteuse figure que fit en 1848 à la bataille de Dossenbach, à la tête de la Légion démocratique, l'auteur des *Poésies d'un Vivant*, on sourit de ses vers fanfarons.

La *Deutsche Volkshalle* chante les louanges d'Immermann, l'auteur de *Münchhausen*. Le récit des aventures du fabuleux baron se colore d'une tendance. A une aristocratie d'ancien régime, ruinée et décrétée, momifiée dans ses préjugés, soutenue par l'espérance de chimériques restaurations, Immermann oppose une aristocratie moderne, régénérée par une vie active et par le contact avec le peuple. Un jeune homme de haute naissance, riche, amène sa famille par un plaidoyer en règle à consentir à son mariage avec une humble campagnarde. « Littérature démocratique, » pimentée par des attaques contre Pückler : double mérite aux yeux de Herwegh.

Le roman commence par le chapitre xi. Immermann vise par là les *Lettres d'un Trépassé* qui débutent par la vingt-cinquième lettre, procédé puéril, selon lui, d'un écrivain qui recherche l'originalité à tout prix. Le héros aime à se faire passer pour un étranger ; son langage est un charabia composé de

français et d'allemand. Il a la migraine comme une jolie femme, simule le spleen et, quand il a remarqué qu'un teint pâle lui sied, il se fait appeler le Trépassé. « Cette trouvaille, dit Münchhausen, a fait merveille... Jeunes et vieux, hommes et femmes, savants et idiots se ruèrent sur les traces du Trépassé. » Münchhausen part pour l'Afrique, se fait Arabe, se laisse héberger et tutoyer par Méhémet-Ali, monarque crédule, qu'il régale de sornettes. Son prestige est tel qu'un hippopotame qui allait l'avaler lui fait des excuses, lorsqu'il décline au monstre son nom et sa qualité.

Malices anodines jusqu'ici. La satire s'envenime quand la noblesse déchue, mais toujours ambitieuse, perdue de dettes et néanmoins se livrant à de folles dépenses, nous apparaît sous les traits d'un hobereau dont la famille se divise en deux lignes, les Schnuck-Muckelig et les Schnuck-Puckelig, noms à peine déformés de Pückler et de Schnucke, c'est-à-dire de Lucie. Münchhausen raconte son mariage ; il a épousé une femme qu'il croyait riche. « Je lui donnai mon cœur qui valait plus d'un million, dit-il, et j'obtins d'elle maints louis d'or. » Hélas ! l'héritage qu'il escomptait s'évanouit ; le beau-père était pauvre comme un rat d'église, et Münchhausen divorça. L'allusion était directe au mariage de Pückler, à la succession obérée du prince de Hardenberg, au divorce. La princesse de Mezzo Cammino da Napoli di Romania se meurt d'amour pour Münchhausen ; songeons à Mme Bonaparte-Wyse dont les *Lettres d'un Trépassé* racontent la tentative de suicide. Dans deux autres amoureuses de Münchhausen il est facile de reconnaître Henriette Sontag et Bettina d'Arnim,

Varnhagen prétend que Pückler ne connut pas les parties les plus blessantes du roman d'Immermann. On ne comprendrait pas en effet que le prince, qui ne craignait pas les duels, n'eût pas exigé une réparation, s'il avait su l'outrage. Immermann d'ailleurs semble s'être rendu compte qu'il jouait un jeu dangereux. Dans le second volume de *Münchhausen* il tempéra sa verve agressive. Semilasso entre directement en scène, mais il n'a point de ces faiblesses et de ces vices qui disqualifient un homme. Il est vaniteux, méprisant pour la roture, entiché d'exotisme, maniére dans son style. Sa grande pensée est de fonder un haras pour le perfectionnement de la race humaine. Bagatelles, en vérité. La critique d'Immermann s'est tellement adoucie qu'elle ressemble à une rétractation.

\* \* \*

Transformé en *Münchhausen* par Immermann, Pückler devenait dans le roman de Frédéric Fœrster, *le Retour de Pierre Schlemihl* (1), le compagnon d'un autre héros populaire, de l'homme qui a vendu son ombre. Seulement, cette fois, l'auteur est un ami.

En Égypte, au pied d'une pyramide, Schlemihl rencontre le prince de Pückler-Muskau, qui est un Turc de la tête aux pieds. Schlemihl connaît Muskau ; il y est allé sur la recommandation des médecins de Berlin qui pensaient que la station thermale de Hermannsbad, située dans le parc, pourrait lui rendre son ombre, si celle-ci, comme ils le supposaient, lui était rentrée dans le corps. Il échange des souvenirs avec

(1) *Peter Schlemihls Heimkehr*, Leipzig, 1843.

le prince ; on rappelle l'ascension en ballon avec Reichhard ; on maudit les lois agraires qui ont ruiné les propriétaires silésiens. Nous assistons à une sorte d'apothéose de Pückler quand, sous le nom de Semilasso, il commande les flottes d'Égypte, de Turquie et de France liguées contre celles d'Angleterre, de Russie, de Grèce, de Prusse et d'Autriche ; un brûlot grec fait sauter le vaisseau amiral où il se tient avec Pierre Schlemihl ; néanmoins la victoire lui reste.

La prose ne suffit pas à Fœrster pour glorifier le prince. Il célèbre en un poème ses voyages qui nous dévoilent les secrets de l'univers. « La barque du désert, dit la dernière strophe, t'a conduit aux cataractes du Nil. Lions farouches, vagues de la mer, ton bras audacieux les a soumis. Si un jour, de tes courses à travers le monde un destin favorable te ramène à ton foyer, nous crierons en choquant nos verres : Salut à César et à sa fortune ! »

L'admiration d'abord, la reconnaissance et l'amitié ensuite firent souvent prendre la plume à Laube pour louer ou pour défendre Pückler. Dans le *Journal du monde élégant*, du 3 mars 1834, donc avant la douce prison qu'il fit à l'*Amthaus* de Muskau, Laube avait raconté qu'un jour de brillants équipages arrivèrent au son des trompes dans une petite ville de Silésie, ébranlant les pavés. Un fastueux promeneur jetait de l'une des voitures des pièces de monnaie aux gamins qui se les disputaient à coups de poing, et il donna un thaler, un thaler entier, disaient les gens ébahis, à une fillette malade qui se tenait à l'écart. C'était Pückler. Cette première vision ne s'effaça jamais de la mémoire de Laube. Quand il écrivit son article, en 1834, il était encore tout im-

pressionné par l'éclat des équipages, par les fanfares des postillons et le tintement de la monnaie roulant sur le pavé. Il considérait comme un grand bonheur pour l'Allemagne qu'un tel gentleman eût consenti à se faire homme de lettres, à donner de sa prose à tout le monde, de ce geste qui avait lancé des groschen aux gamins. L'Allemagne libérale devait accueillir à bras ouverts ce représentant de la noblesse moderne qui faisait aux revendications de l'esprit les concessions nécessaires et dont les belles manières, legs du passé, gardaient leur prix dans une société nouvelle, parce qu'elles constituaient le meilleur palladium contre l'arrogance brutale des puissances d'argent.

Un an après, Laube demandait à Pückler la permission de lui dédier les *Lettres d'amour*, afin de montrer par cette manifestation publique qu'il se rangeait avec lui dans la classe des libéraux épris de poésie qui rêvaient d'une chevalerie moderne, mais qui avaient à craindre que l'histoire, brisant leur espoir d'une évolution organique, n'aménât par une secousse violente le règne de la ploutocratie et de l'utilitarisme. Comment s'étonnerait-on qu'une dédicace imprégnée de ce romantisme conservateur ait fait pousser des rugissements au sans-culotte Herwegh ?

Un désir souvent avoué par Pückler était qu'un écrivain connu fit de lui le héros d'un roman. Laube crut lui donner cette satisfaction en le représentant sous les traits de François I<sup>er</sup> dans la *Comtesse de Châteaubriant* qui parut en 1843. L'auteur pouvait, sans faire grande violence à l'histoire, prêter au roi de France certains traits du prince allemand. L'un et l'autre étaient des natures chevaleresques, superbes de bravoure. Pückler qui veut le progrès sans révolution

devient un François I<sup>er</sup> accessible aux idées nouvelles, rêvant de transformer la France et l'Europe sans rupture complète avec le passé. François I<sup>er</sup> étudie les plans du palais de Fontainebleau et jalonne de ses mains royales les tracés des jardins : on voit Pückler discutant avec Schinkel la restauration du château de Muskau et plantant son parc. Le roi et le prince sont entravés dans l'exécution de leurs beaux travaux par le même obstacle, le manque d'argent. Tous deux recherchent les artistes, mais sans les traiter d'égal à égal. Laube dit de Clément Marot : « Sa situation, malgré la faveur du roi, restait cependant pénible. Le roi, en effet, avait l'esprit assez libéral pour honorer le talent de Marot sans se soucier de l'humble extraction du badin poète ; néanmoins il n'était pas assez en avance sur son temps pour oublier jamais entièrement vis-à-vis de Marot que celui-ci était d'origine modeste. Marot restait pour lui le fils du valet de chambre que sa faveur seule avait élevé haut et qu'elle y maintenait. » Laube avait pu saisir lui-même de la condescendance dans les égards que Pückler lui témoignait et il faisait à Muskau figure de roturier, malgré toute l'urbanité de l'accueil.

Enfin Laube nous montre chez François I<sup>er</sup> le grand coureur de femmes. Il y a au fond de ses amours un égoïsme qui va jusqu'à la cruauté. La comtesse de Châteaubriant est une de ses pitoyables victimes. Sur ce point l'assimilation était facile avec Pückler, homme à bonnes fortunes et bourreau de beaucoup de coeurs. Un lecteur attentif pouvait surprendre, dans l'histoire de la comtesse, douce créature brisée par un viveur effréné, des allusions à l'existence

douloureuse de Lucie sacrifiée par Pückler à ses fantaisies amoureuses.

Laube raconte dans ses *Souvenirs* que Pückler, après avoir affirmé souvent qu'il supporterait la vérité toute nue, se montra fort mécontent de l'image que lui renvoyait la *Comtesse de Châteaubriant* et qu'il s'ensuivit dans leurs rapports un refroidissement marqué. La brouille cependant ne semble pas avoir été grave. On n'en trouve aucun écho dans la correspondance que le peintre et le modèle continuèrent d'échanger, sur le même ton qu'autrefois, en gardant les mêmes distances.

\* \* \*

L'amitié de Varnhagen résista de même à des dissents passagers. Ce parrain littéraire de Pückler n'apprueba pas toujours l'attitude politique de son filleul ; il la lui reprocha poliment, mais nettement, dans l'affaire de l'évêché de Jérusalem. Frédéric-Guillaume IV et le parti de la *Gazette de la Croix* désiraient l'intronisation d'un prélat allemand aux Lieux-Saints ; les libéraux combattaient le projet. Pückler s'y déclara favorable et souscrivit pour une somme importante. Cette adhésion combla de joie le roi et les dévots ; elle consterna les libéraux. Brockhaus, l'éditeur de la *Gazette universelle de Leipzig*, traduisant l'émotion de ses abonnés, fit demander à Pückler par Laube s'il ne jugeait pas opportun d'expliquer son acte. Le prince répondit à cette ouverture. Pour lui, longtemps avant Gambetta, l'anticléricalisme n'était pas un article d'exportation. Ce n'est pas en bigot qu'il avait visité la

Palestine ; il ne songeait qu'à l'intérêt politique de l'Allemagne, quand il demandait qu'elle fût représentée à Jérusalem par un chef religieux. Cette justification n'apaisa pas Varnhagen. Il écrivit à Pückler pour déplorer qu'il eût fait le jeu d'une camarilla réactionnaire ; isolé du monde, perdu au fond de ses bois, il ne se doutait pas de toutes les intrigues qui se tramaient à la cour ; les aigrefins de la politique exploitaient son idéalisme candide.

Après cette défection que les libéraux eurent de la peine à pardonner à Pückler, il fallut à Varnhagen un certain courage pour défendre publiquement son ami. Tout diplomate précautionneux qu'il fût, il ne renia pas le transfuge d'un jour et, bravant le blâme, il écrivit en 1844 un magistral article, fortement louangeur, sur l'ouvrage de Pückler qui venait de paraître, *Dans l'empire de Méhémet-Ali*. Les réserves se glissent parmi les fleurs, mais elles s'enveloppent de formules si courtoises qu'elles sont, elles aussi, un hommage de sympathique déférence.

Varnhagen avait signalé Pückler à l'attention de Heine et préparé les voies à un commerce amical entre le prince et le poète. L'un et l'autre s'étaient cherchés à Paris lorsque Pückler y était venu en 1834, et tous deux avaient maudit la fatalité qui s'était opposée à leur rencontre. En envoyant *Tutti Frutti* au poète, Pückler avait su très habilement le circonvenir ; il opposait Heine à Boerne, la raillerie distinguée de l'un aux rudes coups de boutoir de l'autre, et se disait sûr d'être mieux compris par le délicat auteur du *Buch der Lieder* que par le pamphlétaire des *Lettres de Paris*. Cette flatterie était deux fois agréable à Heine. Un grand seigneur lui donnait un

brevet de bon ton, à lui qui, quoique démocrate, fuyait la plèbe, et ce même grand seigneur le plaçait infiniment au-dessus de Boerne, le rival qu'il exétrait.

En 1846, Ferdinand Lassalle, le brillant protagoniste du socialisme en Allemagne, ému de voir Heine aux prises avec des difficultés pécuniaires, pensa qu'il serait bon de faire une démarche auprès de la famille du poète pour qu'elle vînt à son secours et que l'homme qui remplirait le mieux cette mission serait le prince de Pückler-Muskau. Il s'en ouvrit à Varnhagen. Celui-ci décida sans peine le prince à intervenir. Pückler adressa donc le 28 janvier 1846 au cousin du poète, Charles Heine, chef de l'importante maison de banque de Hambourg, une lettre où il le suppliait de ne pas laisser dans une gêne, accrue par la maladie, l'homme qui était la gloire de la famille. Le poète, informé de ce beau plaidoyer, écrivit le 10 février 1846 à Lassalle : « Mais que dirai-je du prince Pückler ! Quel grand seigneur ! Sa lettre n'est pas seulement un chef-d'œuvre littéraire, mais encore un monument significatif, plus significatif peut-être qu'il ne le croit lui-même, en ce qui concerne notre état social et nos convulsions. Il va de soi qu'il faut imprimer cette lettre ; elle est au plus haut point d'un intérêt général ; les personnes clairvoyantes remarqueront qu'il n'y a pas là à proprement parler une lettre de Pückler à Charles Heine dans l'affaire Henri Heine, mais qu'ici l'un des derniers chevaliers de l'aristocratie de naissance donne aux parvenus de la nouvelle aristocratie de l'argent une leçon sur le thème de l'honneur, au profit des intérêts de l'esprit offensé. Oui, la leçon est triomphante ; la magnanimité che-

valeresque se montre ici sur son beau cheval de bataille et avec sa cuirasse la plus immaculée, le point d'honneur et la loyauté ; le mercantilisme lourd, égoïste, j'allais dire le monde bourgeois, subit ici sa plus lamentable défaite. »

La défaite, hélas ! fut pour la magnanimité chevaleresque. Charles Heine répondit à Pückler qu'il refusait de venir en aide à son cousin, parce qu'il avait contre lui des griefs amers, justifiés par des preuves écrites. « Je ne suis certainement pas dur, disait-il en terminant, et pour ce qui est de la question pécuniaire, je ne serais pas intransigeant ; mais il y a des choses qui ne peuvent être effacées que par le repentir et la bonne conduite. » Pückler jugea qu'il n'y avait pas lieu d'insister. Il dit à Charles Heine qu'il ne voulait pas s'immiscer dans de délicates affaires de famille ; il ne connaissait que le poète Henri Heine dont le génie devait remplir de fierté tout Allemand.

Lorsque Pückler revint à Paris en 1854, le poète était cloué sur son lit par la paralysie générale. Le prince lui fit demander une « audience » par Mme de Guaita. Du malade et du visiteur, c'était encore le malade qui désirait le plus impatiemment la rencontre. Celle-ci eut enfin lieu le 2 avril 1854, jour béni par le martyr, parce que, après tant de compatriotes vulgaires ou ridicules qui lui parlaient sottement des affaires de leur pays, le ciel lui en envoyait un d'une espèce rare et d'une intelligence supérieure. Il le remercia le lendemain par un billet écrit au crayon, car écrire à l'encre lui était trop difficile. « Vous m'avez véritablement, dit-il, délivré d'un cauchemar, prince aux grands sentiments et aux pensées

profondes. Vous venez vraiment à mon secours comme un *deus ex machina*. » C'est que Pückler venait à point pour rendre au poète un nouveau service. Heine était en difficultés avec l'éditeur Campe au sujet des honoraires qu'il réclamait pour son ouvrage *Lutetia*. Pückler accepta de continuer d'épineuses négociations. Il s'acquitta aussitôt de sa mission et s'y prit si bien que Campe accorda les avantages demandés. Heine lui en témoigna sa reconnaissance en lui dédiant *Lutetia*.

Cette longue et chaleureuse dédicace, datée de Paris, 23 août 1854, ferait croire à un accord complet entre les idées exposées dans le corps de l'ouvrage et les idées de Pückler. En réalité, il y avait des divergences essentielles. Par exemple, les deux écrivains jugeaient très différemment la politique de Louis-Philippe et le rôle de l'aristocratie. Mais Heine évite de faire allusion aux vues particulières de chacun. Il veut, dit-il, inscrire le nom du prince à côté du sien au frontispice de son ouvrage et entourer les deux noms de la même guirlande, car le prince et lui ont livré le bon combat ensemble dans la *Gazette d'Augsbourg*, ce lit de Procuste où la censure coupait les membres aux pensées et quelquefois la tête ; tous deux, en essayant de répandre de saines et solides doctrines sous une forme alerte, se sont attiré de la part de leurs lourdauds de compatriotes le reproche de frivolité. La dédicace dit : « La France sincère et magnanime, magnanime jusqu'à la fanfaronnade, est notre alliée naturelle et véritablement la plus sûre : telle a été la conviction de ma vie entière. » Heine aurait pu ajouter que c'était aussi la conviction de Pückler. Il se demande où son livre

trouvera l'infatigable voyageur, « l'Anacharsis romantique, le plus fashionable de tous les originaux, ce Diogène à cheval qu'un groom élégant précède avec une lanterne à la recherche d'un homme. » Est-il à Berlin ou dans un autre désert de sable, en Arabie? Est-il en Chine, ou parle-t-il de politique anté-diluvienne à Johannisberg avec Metternich? En quelque lieu du monde que soit le chevalier errant, il entendra des voix qui lui diront que Heine l'aime et l'admire et que ses vœux les plus affectueux l'accompagnent.

L'affaire de *Lutetia* était à peine liquidée qu'une autre obligea le poète à solliciter une fois de plus la complaisance du prince. Au mois d'octobre 1854, la *Gazette d'Augsbourg* publia la traduction d'un des articles que Heine donnait à la *Revue des Deux Mondes*. Le texte français, traduit « dans le bavarois le plus lourd », était mutilé et suivi d'un venimeux commentaire. Heine pria Pückler de demander au baron Cotta, propriétaire de la *Gazette d'Augsbourg*, comment il se faisait que ce journal auquel lui, Heine, avait collaboré si longtemps se fût permis contre lui d'odieuses attaques. Pückler prit sa meilleure plume et, s'adressant, dit-il, non pas à l'homme d'affaires, mais au gentleman et au gentilhomme, il exprima au baron son étonnement de ce que le premier des journaux allemands, connu par son tact, son honorabilité, sa modération et son équité, publiât contre l'un des plus éminents poètes d'Allemagne un pamphlet doublement infâme parce qu'il salissait un malade. « Il y a quelque chose de grandiose et d'héroïque, écrivit-il, dans la manière dont Heine supporte son tragique destin, et ce sont ces souffrances mêmes que

l'éccœurant article a tournées en raillerie. » Cotta déplora qu'un défaut de vigilance de la direction du journal eût donné naissance à l'incident et désavoua publiquement son collaborateur.

Heine avait fait tous ses efforts pour retenir à Paris l'Allemand selon son cœur qu'était Pückler. Comme celui-ci parlait de raisons majeures qui l'obligaient à partir, Heine lui recommanda d'imiter le comte de Schlabrendorf qui pendant trente ans apprêta chaque jour sa valise pour quitter Paris le lendemain matin. Pückler n'ayant pu suivre cet exemple, les entretiens qu'il avait eus avec le malade de la rue d'Amsterdam sur la politique et la religion se continuèrent par lettres. Heine gémissait : « L'honnête Allemagne, vous dis-je, est le sol le plus fertile en toutes sortes de gredineries, et cette pensée me met de méchante humeur. Cette demi-civilisation est pire que la barbarie russe et que l'immoralité raffinée des Français. Il y a là-bas tant d'hommes magnifiques et cependant il s'y passe tant de choses abominables ! » Pückler répond qu'il frémit du spectacle qu'offre la Prusse actuelle. Quand parurent, en 1854, les *Aveux* (*Geständnisse*) où le poète, à l'approche de la mort, proclamait sa croyance à un Dieu personnel et rétractait ses attaques contre le christianisme, Pückler exprima le doute que cette conversion donnât satisfaction aux oiseaux de nuit d'Allemagne ; du moins elle rapprochait les idées religieuses du poète des siennes propres. Le prince affirma sa foi en un Dieu que comprend notre cœur et non notre intelligence. Il approuva l'admiration tardivement manifestée par Heine pour le catholicisme. Rappelant la théorie de leur maître commun, Saint-Simon,

sur les périodes créatrices ou organiques qui alternent dans l'histoire du monde avec les périodes déstructrices ou critiques, il plaçait le catholicisme dans les premières, le protestantisme dans les secondes. Le protestantisme est en train de disparaître comme le Rhin dans le sable ; le catholicisme durera davantage. La même année Pückler adressa au poète une véritable profession de foi religieuse, d'allure presque dogmatique, en harmonie, affirmait-il, avec les déclarations que Heine avait faites dans la douloureuse postface de son *Romancero*. Il condamnait le panthéisme, cet athéisme honteux qu'avait renié le poète dans les affres de sa longue agonie. Comme Heine, il croyait à une cause intelligente de toutes choses, à une puissance invisible qui gouverne le monde en évoluant vers des formes toujours plus parfaites et à la vie future avec survivance de la personnalité. « En vérité, concluait-il, entre vous et moi il existe une affinité élective. »

\*\*\*

Au mois de février 1848 Pückler était à Berlin et fréquentait assidûment la cour. Quelques jours avant les événements de Paris il avait avec Frédéric-Guillaume IV une conversation aigre-douce sur les constitutions, œuvres infernales aux yeux du roi. La nouvelle de la Révolution le bouleversa. « L'abdication de Louis-Philippe, écrivit-il le 28 février à Alexandre de Humboldt, est un événement formidable qui ne manquera pas de vous toucher personnellement autant que moi. Les gouvernements paraissent soumis à un destin singulier qui veut qu'aucun d'eux ne

trouve au moment décisif la force d'agir sans crainte et sans ménagement, ni ne reconnaisse l'heure précise où les concessions sont nécessaires et peuvent être faites avec dignité. » Le manque d'énergie avait eu pour résultat la proclamation de la République, gouvernement que Pückler ne jugea pas viable.

Dans la nuit du 20 mars, il se rendit au château royal, raconte Varnhagen. Le personnel de la cour était affolé. Le roi, qui, la veille, avait du haut du balcon demandé aux citoyens s'il leur serait agréable qu'il montât à cheval, courait à petits pas d'une salle à l'autre, pâle, avec un sourire niais.

Après la répression des troubles, au mois de juin, Pückler revit Frédéric-Guillaume IV à Potsdam. Le roi avait maintenant le visage gras et reposé; sa bonne humeur se manifestait par des facettes incongrues. Il avait fait venir le prince pour le sommer de dire une bonne fois de quoi se plaignait l'opposition. Pückler parla timidement de la tyrannie cléricale. Alors le roi éclata : « Et c'est à moi que vous dites ces choses, à moi qui veux, comme Frédéric II, laisser chacun libre de faire son salut à sa façon, à moi qui suis la tolérance même!... N'ai-je pas Humboldt auprès de moi? » Il était visible, continua le souverain, que Dieu, plein de colère, abandonnait le monde à son malheureux sort, à une barbarie qui durerait plusieurs siècles. Pückler avait-il à lui citer un cas d'intolérance religieuse? Oui, fit remarquer le prince, l'affaire Uhlich de Magdebourg; mais le roi l'arrêta net en lui lançant un terme obscène. Il fut question ensuite de l'opposition qui se dessinait au Landtag contre le gouvernement. Comme Pückler la disait modérée, le roi bondit. « Quoi!

s'écria-t-il ; cette opposition est précisément la plus déloyale et la plus infâme ; c'est elle qui a fait le plus de mal. » Pückler fit respectueusement observer que c'était au sein de cette opposition que le roi venait de choisir ses ministres. « Cela n'en est que plus triste, » dit Frédéric-Guillaume IV avec un ricane-ment. Les Berlinois, qu'aux jours d'angoisse il avait appelés ses « chers Berlinois », n'étaient plus maintenant que de la « racaille ».

La leçon de 1848, Pückler ne tarda pas à s'en convaincre, n'avait pas plus servi à la famille royale qu'au roi. Le ministère né de la Révolution était, d'après lui, un ramassis d'incapables. Le peuple n'était pas mûr pour la liberté. La sottise et l'anarchie régnaien dans tout le pays. L'unité allemande ne se réaliserait jamais et jamais l'Allemagne ne serait une grande nation.

Lucie n'admettait pas que Pückler, qui s'était plaint si souvent de ne pouvoir mettre son activité au service de l'État, demeurât un spectateur passif des événements. Elle obtint qu'il rédigeât une déclaration dans laquelle, après avoir comparé la Révolution à un bienfaisant orage de printemps, après avoir proclamé que le présent était glorieux, magnifique, il suppliait ses concitoyens de ne pas oublier le passé et recommandait aux gouvernants du jour de prendre comme modèles les Stein, les Hardenberg, les Guillaume de Humboldt.

Ce manifeste, écrit, comme il disait à Varnhagen, en « phrases de circonstance » qui devaient faire sourire son ami, avait l'allure d'un factum électoral. Il eût été facile à Pückler de se faire élire député au Parlement de Francfort, mais ce n'était pas son

affaire, disait-il, de battre de la paille vide. Venu à Francfort en simple curieux, il y retrouva son ami le prince Félix de Lichnowsky, leader de la droite, qui cinglait de sarcasmes les libéraux et les démocrates. L'Assemblée nationale siégeait à l'église Saint-Paul ; pendant trois heures d'horloge Pückler n'y entendit qu'un insupportable bavardage. Encore douze ans plus tard l'impression pénible que lui avaient causée les débuts de l'Allemagne parlementaire ne s'était pas effacée ; il écrivait à Ludmilla Assing le 17 mars 1860 : « Le spectacle le plus piteux a été donné par notre grande Révolution de Francfort où tous les princes allemands, semblables à des faisans enfumés avec du soufre, tombaient de frayeur de leur branche, sans que les professeurs, abasourdis par leur victoire à bon marché, fussent capables d'allumer autre chose qu'un feu de paille qui s'éteignait lamentablement. Dans cette crise l'Allemagne n'a pas eu à mettre en ligne, pas plus d'un côté que de l'autre, un seul homme du genre de ceux que la France et l'Angleterre ont eus par centaines dans leurs révolutions. Où les aurait-elle pris ? Il ne pousse pas de blé dans le sable mouvant. De grands *serviteurs* sont encore possibles chez nous, pas de grands *patriotes*. »

Le 18 septembre 1848, peu de temps après le départ de Pückler, Lichnowsky tombait massacré par la populace de Francfort. La douleur où ce meurtre horrible jeta Pückler eut un écho dans celle d'une admiratrice passionnée de la victime, la duchesse Dorothée de Sagan. Il dit à l'amie du « prince-martyr » combien il aimait cette noble, cette superbe nature qu'animait une étincelle divine et qui revêtait

de grâce même ses légers défauts. Comment la Providence a-t-elle pu laisser déchirer par la lie du peuple cette fleur de séduction chevaleresque? Sa fin tragique sera un opprobre indélébile pour le peuple allemand. La duchesse, pour remercier celui qui partageait si délicatement sa peine, lui envoya un portrait de Lichnowsky, accompagné d'un portrait d'elle. Pückler suspendit l'un et l'autre dans sa chambre. Dorothée de Sagan, épouse du duc Edmond de Talleyrand, avait joué un rôle brillant à Paris sous l'Empire et la Restauration; puis, séparée de son mari, elle s'était retirée à Sagan, à une faible distance de Muskau. Des relations de voisinage avaient existé entre les deux domaines. Une amitié un peu superficielle grandit et s'exalta maintenant dans le culte commun d'une chère mémoire. La duchesse prit l'habitude d'épancher ses plaintes dans le cœur de Pückler et de Lucie. Obligée d'aller chercher à Nice le rétablissement de sa santé qu'avaient brisée de trop violentes émotions, elle écrivait à ses deux confidents qu'au milieu des palmiers, des orangers et des roses, elle regrettait sa patrie du Nord, parce que là étaient les tombes.

\*\*\*

Qu'aurait dit Boerne, qu'aurait dit Herwegh, s'ils avaient vu Pückler, quand il alla, de Francfort à Vienne, chercher sur sa route des vestiges des personnages des *Nibelungen*, de l'évêque Pilgrim de Passau et du margrave Rüdiger, qu'une orgueilleuse tradition plaçait aux origines de l'histoire de sa famille? Lorsqu'il débarqua, près de Vienne, du bateau qui l'avait amené de Linz, la ville était en pleine

émeute ; en attendant qu'il y pût entrer, il se réfugia dans un hôtel de faubourg.

Son ami, le prince de Metternich, avait fui, caché dans une voiture de blanchisseuse, et s'était réfugié en Angleterre. Pückler, lui ayant écrit, reçut la réponse suivante datée de Brighton, le 25 décembre 1848 :

« Cher prince,

« Le baron Charles Hügel m'a communiqué votre lettre du 12 octobre. Les sentiments que le Trépassé manifeste au Trépassé m'ont fait plaisir. Vous appartenez aux vivants, et, en fin de compte, il ne serait pas impossible qu'à notre époque de bouleversements il y eût plus de vie chez les morts que chez ceux qui se vantent de jouir de la vie en des temps si singuliers.

« Vous ne vous trompez pas, lorsque vous faites fond sur mon égalité d'âme. Cette qualité est l'apanage de tous les hommes qui savent ce qu'ils veulent, parce qu'ils savent ce qu'il faut faire. De ce sentiment naît une force et cette force donne le calme au milieu de l'agitation. L'histoire, ce grand jury, appuie ses verdicts sur deux bases seulement, le passé et l'avenir, les points de départ et les points d'arrivée. Le présent ne sert qu'à jeter un pont d'une rive à l'autre. La vie se passe sur les rives et non sur les ponts, et l'histoire me rendra ce témoignage que ce n'est pas sur le lieu de passage que j'ai établi mon camp. Un autre enseignement, beaucoup plus important, sera donné par l'histoire. Elle dira que la liberté ne saurait avoir d'autre base que le droit, lequel est toujours la base de l'ordre. J'ai vécu pour l'ordre,

par conséquent j'ai voulu la liberté, non pas une liberté miroitante, mais la vraie, celle qui échauffe et vivifie. Si je me suis trompé, il ne faut pas imputer mon erreur à ma volonté, mais à l'insuffisance de ma force intellectuelle. Les neuf derniers mois ne me paraissent pas avoir tourné à l'avantage de ceux qui m'accusent ; en tous cas, ils n'ont pas eu le pouvoir d'ébranler ma tranquillité morale. Qui vivra verra. Je ne suis pas de ce nombre ; mais l'histoire vivra et j'attends son arrêt avec confiance.

« Ma femme vous remercie de tout cœur pour le souvenir que vous lui adressez. Ce serait pour elle comme pour moi un grand bonheur que nous pussions vous rencontrer encore en cette vie. Quand et où ? Les circonstances présentes ne permettent aucune prévision à ce sujet. Je ne connais que deux places en ce monde, sur la scène ou dans une loge. Descendu de la scène, j'occupe la loge. Je ne saurais me tenir dans les coulisses ; au parterre la société est trop mêlée pour mon goût ; quant au paradis, je le cherche dans l'autre monde et non dans celui-ci. Vous voyez dès lors où vous pourrez me trouver.

« Recevez l'assurance de mes sentiments qui vous sont bien connus.

« METTERNICH. »

Pückler regagna Branitz, affligé par le spectacle d'une Allemagne inutilement convulsée. Il voulait, dans sa retraite, fermer l'oreille à l'orage qui continuait de gronder. Le choix d'un empereur d'Allemagne passionnait les esprits. Que l'Assemblée nationale élût le roi de Prusse ou l'archiduc Jean, Pückler déclarait que la chose le laissait froid.

Varnhagen observait avec tristesse l'apathie de cet homme qui aurait pu rendre de si grands services au pays. Il écrivait dans son journal le 16 février 1849 : « Pückler a une complète indifférence pour la Prusse, pour l'Allemagne ; il manifeste à la rigueur une certaine préférence pour l'Autriche ; c'est à peine s'il lit les journaux. Il jouerait volontiers un rôle politique, dit-il, et en ce cas il ne manquerait pas de se mettre avec la gauche, mais il se sent trop vieux et incapable de satisfaire à toutes les obligations. Au fond il méprise la cour et le peuple ; liberté et patrie ne sont pour lui que des mots vides de sens... » Un an après, Varnhagen notait encore chez son ami les mêmes dispositions. Peu importait à Pückler le sort des nations ; il annonçait sans émotion un grand bouleversement des conditions sociales ; il déclarait légitimes toutes les revendications du peuple pauvre et déshérité. Tout ce qu'il demandait, c'était que le cataclysme l'épargnât, lui et ceux qu'il aimait. Il aurait voulu garder son rang et ses habitudes de vie ou, s'il lui avait fallu quitter son titre de prince, conserver au moins sa fortune.

Il s'enfonça de plus en plus dans une philosophie de l'abstention. Dans une lettre à Ludmilla Assing, du 15 juin 1862, il rappela qu'il ne s'était jamais soumis à aucune autorité absolue, ni inféodé les yeux fermés à aucun parti exclusif. Il s'était efforcé de contempler les choses d'en haut, à vol d'oiseau, afin de secouer de son mieux tous les préjugés. Il plaçait la Révolution de 1848 dans une de ces périodes de critique stérile dont parlait Saint-Simon. Il assistait avec ironie à ce que les hommes appellent les événements du monde. « Je m'intéresse d'autant plus vive-

ment, disait-il en terminant sa lettre, à toutes les personnes qui me sont sympathiques, à la sublime nature qui me fait voir, avec une admiration chaque jour croissante, l'amour suprême et l'art suprême, ce reflet de Dieu, et au sein de laquelle, tout en n'étant qu'une chétive mouche d'un jour, je ne puis me lasser de créer, moi aussi. » C'est des plantations de Branitz qu'il voulait parler.

\* \* \*

Dès que Pückler quittait ses chers arbres, la politique se dressait de nouveau devant lui comme un spectre. En mai 1849, pendant qu'il allait avec Lucie aux obsèques de sa belle-fille Adélaïde de Carolath, morte folle, il se trouva pris à Dresde au milieu d'une grave émeute. Des troupes prussiennes rétablirent l'ordre. Continuant sa route sur Vienne, il vit les trains encombrés de soldats russes que l'Autriche avait appelés contre la Hongrie révoltée. A Vienne il s'entretint des événements de Dresde avec le président du Conseil des ministres, le prince Félix de Schwarzenberg ; il regretta que la Prusse eût, par son intervention, fortifié sa position en Allemagne aux dépens de l'Autriche. « Oui, répliqua Schwarzenberg avec amertume, le destin a poussé la Prusse à coups de pied dans la bonne voie. »

En Prusse la réaction triomphait. Frédéric-Guillaume IV prenait sa revanche des humiliations qu'il avait subies en mars 1848 ; il retirait les concessions faites sous la menace des fusils populaires. Il commençait à donner des signes de dérangement cérébral. Venu à Berlin dans les derniers jours de jan-

vier 1850, Pückler se rendit d'abord chez la princesse de Prusse ; il y rencontra le roi qui lui rappela qu'il aurait dû faire sa première visite à son souverain, au château royal. Frédéric-Guillaume se retira ; en passant devant Pückler, il battit un entrechat.

En mai 1850 le roi faillit être victime d'un attentat. Pückler, accouru de Dresde pour le féliciter d'avoir eu la vie sauve, s'alarmea de voir le gouvernement prendre prétexte de cet événement pour édicter des mesures répressives. Le roi, le sachant hostile aux grands armements, lui dit un jour : « N'est-ce pas que c'est une belle chose, de pouvoir mettre ainsi sur pied quatre cent cinquante mille hommes et, à leur tête, en imposer au monde entier ! » Au mois d'avril 1853 Pückler faisait en présence du roi l'éloge d'un discours que Stahl venait de prononcer en faveur des Chambres. Frédéric-Guillaume IV se tourna vers le ministre de la Justice, Uhden, et lui dit avec un sourire sarcastique : « Donc il est contre nous. » Voyant ensuite Pückler en conversation avec le général de Radowitz, le roi s'approcha du général et lui dit : « Qu'est-ce qu'il veut donc de vous, celui-là ? » Les reproches alternaient chez le fantasque souverain avec d'éclatantes marques de faveur. En octobre 1854 il arrivait inopinément à Branitz ; n'ayant pas rencontré le propriétaire, il lui exprima, dans une lettre enthousiaste, son admiration pour le parc. Quelque temps après, une ordonnance royale retirait aux princes qui tenaient leur titre des rois de Prusse le droit de se faire appeler *Durchlaucht*, Altesse Sérénissime, cette dénomination devant être réservée aux princes qui tenaient le titre d'une puissance étrangère. La mesure atteignait directement

et cruellement Pückler. Il pria Varnhagen de rédiger un mémoire pour défendre ses droits. Il lui fallut attendre que le prince de Prusse, nommé régent après que la folie du roi se fût déclarée, le rétablit dans sa dignité.

Le prince de Prusse savait gré à Pückler d'avoir pris sa défense dans la presse en 1848 et la princesse Augusta d'avoir fait de Babelsberg un séjour charmant. Cependant, quelque faveur que lui témoignassent les deux futurs souverains, ses rapports avec eux subirent des secousses. Pückler ne partageait pas la passion du prince pour l'armée ; les dépenses militaires l'effrayaient ; il appelait « déloyale » la guerre contre le Danemark ; il aurait préféré voir l'Autriche plutôt que la Prusse à la tête de l'Allemagne ; il déplorait l'influence du clergé à la cour. La lecture qu'il fit chez la princesse, devant un cercle d'invités, de certains passages du *Retour*, amena une « brouille sérieuse » entre elle et lui. Un autre jour elle s'irrita d'être contredite par lui dans une discussion politique. Il arriva même qu'en 1858 elle lui refusa sa porte à Coblenze ; il lui écrivit (en français) une longue lettre, triste et fière, où il se plaignit de n'avoir jamais été pour elle qu'un homme bon à planter des arbres, tandis qu'il y avait en lui des capacités de dévouement dont elle ne se doutait pas.

De ses démêlés avec la famille royale, Pückler tira cette leçon : « Dans les régions supérieures il ne faut jamais oublier ce mot d'un courtisan français : « Il y a trois espèces d'hommes, les blancs, les noirs et les princes. » En ce qui me concerne, soit dit entre nous, je préfère par vanité les classes les plus humbles, blancs ou noirs. »

## CHAPITRE X

### LA DERNIÈRE ÉTAPE DE SEMILASSO

Voyage à Londres. — Gaspard Hauser. — Admiratio pour Napoléon III ; Pückler aux Tuilleries ; sa collaboration au bois de Boulogne. — Deuils de famille. Mort de Lucie. La princesse de Pückler-Muskau. — Mort de Varnhagen. Philosophie et religion. — Ludmilla Assing et Apollonius de Maltitz. — Femmes : la « formidable » poétesse ; l'actrice Edwina Viereck ; la comtesse de Merveldt, née de Bismarck ; une femme de lettres. — Guillaume I<sup>er</sup> roi de Prusse. Relations de Pückler avec les nouveaux souverains. Les publications de Ludmilla Assing. — Pückler et Bismarck. Une lettre de Bismarck. Ferdinand Lassalle. — La guerre contre l'Autriche. Pückler à la bataille de Sadowa. La médiation française. — L'unité italienne. « Mon cher Garibaldi. » — La guerre de 1870. — Voyages en Allemagne, en Suisse, en Autriche, à Paris. Deux visites à Muskau. Nostalgie de l'Italie. — La biographie de Pückler par Ludmilla Assing. — Eugénie Marlitt. — Le testament religieux et philosophique de Pückler. — Revers de fortune et maladies. — La mort de Pückler ; les obsèques. — Les héritiers.

Immermann avait représenté Semilasso cheminant avec la lenteur des rois mérovingiens sur un char attelé de bœufs. En réalité le disciple de Saint-Simon continua d'user avec délices du chemin de fer pour se transporter rapidement d'un bout à l'autre de l'Allemagne et dans les pays voisins. La série de ses voyages ne se termina que par le voyage suprême dans l'au-delà.

En 1851 il partit pour Londres afin de visiter la première Exposition universelle. La société anglaise, sans rancune pour les méchancetés du Trépassé, lui fit bon accueil. Ses cheveux teints lui donnaient une éternelle jeunesse. Chez la duchesse de Somerset, une voisine de table lui dit qu'elle avait connu son père quand celui-ci était venu à Londres en 1826 ; elle ne voulait pas croire que l'alerte causeur assis à côté d'elle et le brillant cavalier qu'elle avait connu vingt-cinq ans auparavant étaient la même personne.

Au cours des nombreux zigzags qu'il fit à travers l'Allemagne dans les années suivantes, il faut signaler sa rencontre en 1853 à Baden-Baden avec la grande-duchesse Stéphanie de Bade. D'après certaines rumeurs l'étrange Gaspard Hauser aurait été le fils de cette malheureuse princesse, mystérieusement enlevé. Elle-même ne croyait pas, raconte Pückler, que l'énigmatique personnage fût son enfant ; quand elle eut résolu de demander à le voir, il fut immédiatement assassiné (1). La même année Pückler dîna chez la duchesse d'Orléans à Eisenach ; elle lui parut terne. Elle avait auprès d'elle ses deux fils et le général Trezel, l'excellent soldat qui l'avait traité si courtoisement en Algérie.

Quelque vive qu'eût été l'admiration de Pückler pour Louis-Philippe, il en eut davantage encore pour Napoléon III. Au lendemain de la Révolution de 1848 il avait prédit à Laube que l'épée d'un dictateur mettrait fin à l'anarchie allemande. Le sauveur était venu pour la France plus vite que pour l'Allemagne. Napoléon III était aux yeux de Pückler le grand

(1) En 1833.

homme des temps modernes, celui qui, en rétablissant l'ordre, la sécurité, le respect de l'autorité, avait rendu à son pays infiniment plus de services que la Révolution de 1793 avec ses principes de liberté et d'égalité imposés par la guillotine ou que Napoléon I<sup>er</sup> avec ses conquêtes sanglantes. Pückler aurait voulu qu'en 1854, à l'occasion de la guerre de Crimée, la Prusse s'alliât avec la France qui, sous son nouveau chef, s'apprêtait à jouer un rôle prépondérant dans la politique européenne ; en restant neutre, son gouvernement avait commis une faute impardonnable.

Poussé par le désir de voir de près l'homme du Destin, attiré en outre par les splendeurs de la « fête impériale » qui se déroulait aux Tuileries, Pückler se rendit à Paris dans les premiers jours de 1854. Invité aussitôt à la cour, il revit ces salons où Louis-Philippe l'avait reçu vingt ans auparavant. Quel changement ! Au lieu de passer la soirée dans l'intimité de la famille royale, avec la reine brodant sous l'abat-jour d'une lampe, avec le roi et des ministres causant politique, il était ébloui maintenant par des prodiges de luxe et d'élégance, entraîné par le tourbillon joyeux dont le centre était une souveraine jeune et belle. Il s'insinua dans les bonnes grâces de l'imperatrice en revêtant, à un bal travesti, un riche costume espagnol. La table de Louis-Philippe, disait-il en 1834, n'avait d'égale que celle du roi d'Angleterre ; il déclarait maintenant que celle de Napoléon III dépassait toutes les autres. La princesse Mathilde l'accueillit dans son cénacle d'artistes et de littérateurs. Il fit la connaissance de Lamartine et s'étonna de trouver un homme sympathique dans un écrivain

qui l'avait agacé. D'amicales relations nouées avec la comtesse Stéphanie Tascher de la Pagerie se prolongèrent après son départ de Paris.

Une passion commune rapprochait Napoléon III et Pückler : la passion des jardins. Avant de monter sur le trône, l'empereur avait entrepris avec succès d'importantes plantations ; il avait, par exemple, embellî le parc du duc de Hamilton à Brodrick-Castle en Écosse. Quand il fut devenu Napoléon III, le duc dit un jour au Dr Evans : « C'était un merveilleux jardinier paysagiste et, si jamais il perdait sa place, je le prendrais volontiers comme jardinier en chef (1). » Maître du pouvoir, il reprit l'agréable labeur en aménageant le bois de Boulogne, le bois de Vincennes et en créant le parc des Buttes-Chaumont. Pückler arrivait fort à propos au moment où l'empereur dessinait de sa propre main les tracés du bois de Boulogne. Le 18 août 1854 il écrivait à Petzold, le jardinier en chef de Muskau : « Depuis que nous ne nous sommes vus, j'ai travaillé, dans le sens littéral du mot, avec l'empereur des Français au bois de Boulogne ; je suis heureux de voir combien l'art des jardins est de plus en plus en faveur et mieux compris. » Napoléon III soumit en effet à Pückler les plans du bois ; ces deux hautes compétences s'associèrent pour donner à la forêt inculte qui s'ouvriraît aux portes de Paris un aspect de nature idéalisée, conformément au principe de leur commune esthétique des parcs, mûrie à l'école anglaise. Le bois de Boulogne et le parc de Muskau réalisent la même conception.

Choyé aux Tuileries, accablé d'invitations, Pückler

(1) *Mémoires du docteur Thomas W. Evans*, Paris, Plon, 1910, p. 32.

eut d'autant plus de mérite à se réserver dans cette vie mondaine le temps d'aller faire des visites au pauvre poète allemand qui se mourait au numéro 50 de la rue d'Amsterdam, à Henri Heine.

Les entretiens avec Napoléon III confirmèrent la haute opinion que Pückler s'était faite de l'empereur. Revenu en Allemagne, il continua de subir le prestige. Comme en 1857 Varnhagen manifestait des doutes au sujet de la durée du régime, Pückler lui répondit : « J'ai assez de confiance en l'étoile, c'est à-dire en la sagesse et en l'énergie de l'empereur des Français pour être persuadé que les Français n'arriveront pas à se débarrasser de lui tant qu'il vivra. Il laisserait Paris périr dans les flammes plutôt que de filer comme les Bourbons. Un despotisme modéré et bienveillant comme le sien est d'ailleurs exactement ce dont les Français paraissent avoir besoin, surtout si ce despotisme leur donne quelque éclat à l'extérieur ; or, ces conditions, l'empereur les remplit toutes. »

La puissance de Napoléon III atteignit son apogée en 1859. Un diplomate d'origine allemande au service de la Russie, Apollonius de Maltitz, chargé d'affaires à Weimar, écrivit le 29 août à Pückler : « La paix de Villafranca causera la même douleur que Wagram. Le terrible numéro trois à Paris ne fait que rassembler des nuées d'orage ; on a dit oui à chacun de ses méfaits... Le numéro trois n'est bon qu'à faire des flaques de sang ; il ne créera jamais un ordre véritable. » Moins pessimiste que Maltitz, Pückler était partagé entre l'admiration et la crainte. Il écrivit dans son journal en juillet 1859 : « Le monde est comme aveuglé ; le neveu magnétise de nouveau

l'Europe absolument comme autrefois l'oncle, avec moins de génie, c'est-à-dire avec plus de réflexion et de prudence, avec de l'ironie aussi, mais avec une égale vigueur. Comme Allemand et comme Prussien (cette double qualité signifie faiblesse, irrésolution, myopie, mesquinerie, confiance orgueilleuse et naïve en sa secrète supériorité), comme Allemand et comme Prussien, dis-je, je pleure en voyant la chance d'un tel adversaire ; mais, comme cosmopolite, je l'observe avec l'intérêt passionné, presque sympathique, qu'éveillent toujours chez moi les êtres grands et exceptionnels. »

\* \* \*

Un grave événement attrista le retour de Paris : Lucie mourut le 8 mai 1854 à Branitz, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

Quatre ans auparavant, Pückler avait perdu sa mère, Mme de Seydewitz, décédée subitement à quatre-vingts ans. En 1847 il lui avait écrit : « Je crois que tu survivras à tous tes enfants, car de nous tous c'est toi qui as la constitution la plus solide et l'humeur la plus légère. Quant à moi, je suis l'être mélancolique de la famille ; ce n'est qu'en apparence que j'ai eu du succès et du bonheur ; en réalité j'ai manqué ma vie ; je l'ai passée dans la tristesse et cela par ma faute. » En faisant part du décès à la duchesse de Sagan, Pückler dit que le second mariage de sa mère l'avait éloignée de lui et qu'elle réservait toute sa tendresse pour le fils de son second lit, Max. Cependant, comme toutes les questions d'intérêt avaient été réglées entre eux à la satisfaction des deux parties, ils entretenaient de loin les meilleurs rapports.

« C'était un jour serein, disait Pückler à Mme de Sagan, mais sans ardent soleil. » Heureuse dans sa vie, parce qu'elle demandait peu au destin, elle eut une fin heureuse, car elle fut emportée vite, sans avoir souffert.

Lucie ne connut pas la même douceur d'un beau soir. Après avoir été impatiente d'habiter Branitz, elle s'était vite fatiguée de sa nouvelle résidence et avait fixé son domicile à Dresde. La maladie, les deuils, avant tout la folie et la mort de sa fille, Adélaïde de Carolath, altérèrent son humeur. Asthmatique et obèse, elle se déplaçait avec peine et dormait dans un fauteuil. Le 3 septembre 1848 Pückler écrivait avec amertume dans son journal que sa bonne Schnucke ne l'aimait plus autant qu'autrefois. En janvier 1849 il était à Dresde et prenait chez elle presque tous ses repas. « Cependant, dit-il, les vieilles causeries ne vont plus du même train. Lucie exige trop et de façon trop chagrine ; en s'y prenant ainsi, quelle que soit ma bonne volonté, elle perd chaque jour un peu plus du terrain qu'elle veut garder. » Après une période orageuse, une explication purifia l'atmosphère, le 15 août 1851. Pückler rappelle l'événement en ces termes : « Beaucoup réfléchi à cette merveilleuse et sainte crise du 15. Je suis obligé de reconnaître ici l'action extérieure d'une puissance bienfaisante qui a fait fondre par une espèce de miracle, sans aucune raison visible, par charité, une vilaine écorce formée autour de mon cœur et ce n'est pas seulement moi, c'est aussi l'autre âme qui a subi une heureuse transformation, alors que le même mauvais endurcissement avait commencé à la gagner. J'appelle ceci « la grâce »... Que Dieu me conserve

le précieux bénéfice des conséquences intérieures de cette journée ! Voilà ma plus fervente prière. » Cette illumination par « la grâce » dissipa quelque peu les tristesses de l'âge et de la maladie.

Avec la princesse Lucie de Pückler-Muskau disparut une figure d'une rare distinction. La fille du prince de Hardenberg n'appartenait pas seulement à l'aristocratie par sa naissance ; elle avait sa place marquée parmi toutes les élites. Tout ce qu'elle touchait prenait un cachet de noblesse. Laube se pâmaît devant le style, l'harmonie, l'élégante correction qu'elle donnait à son train de maison ; son luxe n'était pas celui qu'on se procure à prix d'or ; il supposait un goût inné. Le besoin de vivre au milieu de belles choses la jeta, autant que les prodigalités de son mari, dans ces embarras d'argent qui la torturèrent sans répit. Non moins éprise des parures de l'intelligence, poète et philosophe à ses heures, elle se liait avec une femme de génie, Rahel Varnhagen, et l'un des grands hommes du siècle, Alexandre de Humboldt, était un des hôtes assidus de son salon du Pariser Platz. Quand elle protégea Laube poursuivi à cause de ses attaches avec la Jeune Allemagne, elle fit preuve de ce libéralisme qui, bien que timide, élevait les Hardenberg au-dessus de la caste des hobereaux pétris de préjugés. La noblesse de son caractère l'imposait au respect de tous. Elle sut dompter sa nature passionnée et son imagination romanesque pour se consacrer totalement à l'homme qui partagea sa vie. Son abnégation n'alla pas jusqu'à l'effacement ; elle défendit sa dignité quand elle lutta pour interdire l'entrée de Muskau à une rivale amenée d'Afrique. Épouse éperdument dévouée, mère in-

comparable, elle aurait mérité un sort plus clément.

Après sa plus chère confidente, Pückler perdit son plus cher confident. Au mois d'octobre 1858 il allait prendre le train à Berlin pour s'en retourner à Branitz, lorsqu'il apprit la mort subite de Varnhagen. Il l'avait quitté deux jours auparavant après une conversation qui avait eu justement pour sujet la mort. Les deux vieillards ne s'en effrayaient pas ; ils n'en craignaient que les accompagnements ordinaires, la souffrance physique et la douleur des séparations. Varnhagen, emporté au milieu d'une partie d'échecs, avait ignoré ces tristesses ; Pückler envia son sort.

A mesure que ces deux hommes de raison avançaient en âge, les questions philosophiques et religieuses tendaient à l'emporter, dans leurs entretiens et leur correspondance, sur la littérature et la politique. Le 26 novembre 1849, Pückler envoyait à Varnhagen une page extraite d'un ouvrage qui reprochait d'une part aux déistes de placer Dieu en dehors de l'univers, erreur aussi grave que si l'on voulait séparer l'âme du corps, l'esprit de la pensée, et d'autre part aux panthéistes de la dissoudre en une multitude d'êtres inconscients. Dieu, disait l'auteur que Pückler ne nomme pas, est à la fois l'unité et l'universalité, le fini et l'infini, ayant un centre partout présent où il se révèle à lui-même. Pückler déclara que cette page rendait exactement sa propre pensée et, quand Varnhagen lui dit que cette doctrine était également la sienne, il en éprouva une grande joie. Sa philosophie, écrivit-il dans une lettre suivante au même, n'avait pas la prétention de sonder les mystères des choses ; elle tentait modestement d'ob-

tenir de Dieu et du monde une conception qui fût assez claire pour devenir la base d'une croyance et assez solide pour satisfaire le cœur. L'athéisme était selon lui un mot vide de sens, une impossibilité.

Varnhagen se prêtait à tous ces échanges d'idées avec une sympathie courtoise. L'humilité sincère du prince qui recevait ses avis comme des oracles ne l'entraîna pas à prendre une attitude orgueilleuse de maître. Il protesta, et non par simple politesse, contre un parallèle où Pückler lui reconnaissait toutes les supériorités sur lui-même. Il admirait chez Pückler autant une belle intelligence qu'une âme généreuse. Il nota dans son journal, à la date du 15 mars 1853, le trait suivant : Un baron de S..., qui s'était fort mal comporté envers le prince, eut un besoin urgent de cent cinquante thalers, sous peine d'être jeté en prison. Dans son angoisse il pria Varnhagen de demander la somme à Pückler et de lui offrir en échange une collection de dessins. Pückler envoya immédiatement l'argent, mais n'accepta pas les dessins.

Deux personnes s'unirent avec plus de ferveur que les autres à Pückler pour pleurer le disparu, Ludmilla Assing, nièce de Varnhagen, et Apollonius de Maltitz. Ce diplomate vénérait en Varnhagen son père spirituel. Il remplaça en une certaine mesure le maître auprès du prince en recevant ses confidences et en discutant avec lui, sans la même autorité certes, des questions de politique, de morale et de religion. Mais la véritable héritière, à tous les points de vue, de Varnhagen fut sa nièce. Elle ne se borna pas à publier un certain nombre de ses papiers avec une fidélité qui lui attira de graves ennuis. Comme l'oncle,

elle fronda le pouvoir, mais avec moins de prudence ; elle professa, en l'accentuant, le même libéralisme. Plus encore que Maltitz elle occupa auprès de Pückler la place laissée vide par Varnhagen ; elle devint l'associée intellectuelle du prince, un miroir où il se regarda vivre, mais tandis que sur beaucoup de points elle exagéra les opinions et les sentiments de son oncle, elle ne put le dépasser dans l'affection qu'il portait à Pückler, car cet homme qu'on a souvent accusé de ne songer qu'à lui-même (Hebbel l'appelait un égoïste pire que Robert Macaire) n'était pas incapable de tendresse désintéressée. Il aimait Pückler de tout son cœur et de toute sa raison.

\*\*\*

L'intimité qui s'établit entre Ludmilla Assing et Pückler n'exclut pas d'autres ingérences féminines. Le septuagénaire demeurait sensible aux attractions du beau sexe. Tantôt il s'en tenait à de superficielles galanteries. Tantôt il contractait des liaisons plus étroites dont aucune ne lui procura de satisfaction sans mélange.

En 1853 il déploya beaucoup de zèle en faveur d'une poétesse, Mlle de Bornstedt, que son ami de Maltitz lui avait recommandée. Il s'agissait d'obtenir pour elle un secours de la cassette royale et de trouver un éditeur qui consentit à publier, en payant des honoraires, son recueil de poésies lyriques, les *Voix du vent*. Pückler fit sans succès des démarches ingrates. De guerre lasse, il donna de sa poche une somme assez importante que son éditeur, Duncker, était censé accorder à Mlle de Bornstedt. Ce subter-

fuge ne servit qu'à exalter l'orgueil de la poëtesse. La « formidable demoiselle », comme l'appelait son protecteur, manifesta de telles prétentions qu'il l'envoya au diable.

En la même année 1853 le « ci-devant jeune homme » eut une intrigue avec une actrice de Berlin d'une grande beauté, Edwina Viereck. Comme elle était originaire de la Lusace, il prit prétexte de ce qu'il était son compatriote pour l'entourer d'assiduités, sans pourtant s'engager à fond. Ce don Juan madré n'avait pas oublié en vieillissant que l'art de se faire aimer est l'art de se faire désirer. La « princesse des Wendes » sentit le besoin d'attiser une flamme trop discrète. Habituelle à trainer derrière elle un cortège d'adorateurs, elle s'étonne de l'entendre dire qu'il n'est pas amoureux d'elle. « Dans ma carrière, affirme-t-elle, chose pareille ne m'est pas encore arrivée. » Elle accepte qu'il se contente de rester bon camarade, mais elle ne promet pas qu'elle ne s'amourachera pas de lui. De Schlangenbad où elle va prendre les eaux elle lui envoie la description d'un délicieux chalet qu'elle a loué, d'un chalet construit l'année précédente pour l'impératrice de Russie, et qu'elle occupe seule. Il y aurait pour lui une petite chambre à coucher et un petit salon. Qu'il vienne ! On s'amusera royalement. « Montrez-moi donc une bonne fois, écrit-elle, jusqu'à quel point vous êtes resté jeune. » Elle lui raconte qu'un après-midi elle était étendue sur une chaise longue devant son chalet, en train de lire, dans un déshabillé qui n'aurait trouvé grâce que devant des hommes, lorsque la princesse Charles et sa fille apparurent soudain. Ces deux dames se détournèrent un moment pour lui laisser le temps

de rajuster ses vêtements et causèrent ensuite avec beaucoup d'amabilité. Le livre qu'elle lisait était justement le *Retour de Pückler*; elle l'a dévoré avec un plaisir que ne lui a jamais procuré aucun autre ouvrage. Qu'il apporte la suite à Schlangenbad; elle caressera les joues du « bon camarade ». Elle essaie de piquer sa jalousie en lui parlant des visites de messieurs qu'elle reçoit, depuis le petit prince Alexandre de Croy jusqu'à un vieux général autrichien. Cette femme de théâtre manquait absolument de doigté. Comme si tout le monde était à ses ordres, elle chargea Pückler d'aller retirer un coffret qu'elle avait déposé dans une banque de Berlin. Dans la même lettre elle lui faisait des déclarations extrêmement tendres. Elle lui reprochait d'être trop empressé auprès d'une autre actrice et lui servit à ce propos des ragots de cabotines. L'adresse étant mal rédigée, la lettre fut innocemment ouverte par Lucie, d'où réflexions acerbes et nécessité de se justifier. C'en était trop. Pückler se débarrassa de l'importune. Il lui dit qu'il partait pour Paris, pour l'Espagne, pour le Portugal, et qu'il lui ferait cadeau d'un joli petit château en Espagne.

Quatre années après, une femme du monde, ruinée par son mari, la comtesse Berthe de Merveldt, née de Bismarck, trouvait à Branitz un refuge et des consolations. Encouragée par l'exemple de la comtesse Rossi, elle espérait refaire sa fortune au théâtre. Pückler l'envoya tenter la chance à Weimar et la munit de lettres de recommandation auprès de Maltitz, du comte et de la comtesse de Beust, de Liszt, du grand-duc lui-même. Dingelstedt la fit débuter dans *Fiammina*, le 30 janvier 1858. Le

grand-duc occupait sa loge ; toute la noblesse était présente ; Liszt avait organisé la claque. « Vos protections ont agi comme un feu électrique, » écrivit la comtesse à Pückler. Néanmoins elle ne remporta qu'un succès d'estime. Elle pensa que Leipzig lui serait plus favorable. Pückler implora pour elle la sollicitude de Laube, mais l'influent écrivain était absent. A son retour des connaisseurs lui dirent que la comtesse avait révélé des aptitudes naturelles, mais qu'elle ignorait le métier et qu'il était trop tard maintenant pour qu'elle l'apprît. La comtesse alla de déboire en déboire ; minée par le chagrin et malade, elle résolut de mourir. Le 29 décembre 1859 elle écrivit de Baden-Baden à Pückler, d'une main ferme, quatre grandes pages pour le remercier de ses bontés. « Si vous venez un jour ici, dit-elle en terminant, visitez ma tombe, la tombe de votre pauvre amie qui meurt. » La lettre était signée : Berthe, comtesse de Merveldt, née de Bismarck. Une dose d'opium endormit pour toujours cette naufragée de la vie.

Après le drame vint une idylle. Le 5 mars 1860, Pückler confesse à Maltitz que l'âge ne préserve pas de la folie et qu'il écrit un roman d'amour, un roman dont il est le héros. Il ne trahit pas le nom de sa belle. Peut-être était-ce Mlle Seigneu, fille du ministre de Sardaigne. Il avait aperçu cette jeune fille au théâtre. Sa beauté l'avait délicieusement troublé. Elle fut le soleil de son été de la Saint-Martin. Dans les lettres où il parle d'elle, son cœur palpite comme palpite celui de Goethe, sous la neige des années, dans les poésies qu'illumine la jeunesse de Minna Herzlieb, de Marianne Willemer et d'Ulrique de Levetzow.

Une autre femme traversa l'extrême vieillesse de Pückler, en y laissant un sillon moins pur. Son nom n'a pas été dévoilé. Nous savons seulement que c'était une femme de lettres, qu'elle se targuait de hautes relations et qu'elle menait grand train de maison. Aucun doute aussi n'est possible sur la nature du lien qui l'unissait à Pückler ; elle fut bel et bien sa maîtresse, alors qu'il avait quatre-vingts ans. Après s'être plu d'abord dans ses lettres à lui parler de littérature, de politique et de religion, elle changea de ton et demanda de l'argent en alléguant que son banquier avait fait faillite. Pückler, sceptique, lui envoya de bons conseils. Elle se ruinait, lui dit-il, en réceptions tapageuses. Si elle était gênée, pourquoi ne s'adressait-elle pas au richissime duc qu'elle prétendait avoir pour ami ou à la reine qui, à l'entendre, serait sa débitrice ? Elle répondit avec une rage concentrée qu'un écrivain comme elle avait besoin de recevoir. Si elle n'avait pas recours à son riche ami, c'était parce qu'une femme ne peut accepter d'argent d'un homme qu'elle aime d'un amour honnête, chaste et pur. Quant à la reine, elle a elle-même de graves soucis pécuniaires ; obligée de payer les dettes de proches parents, elle n'a pu venir en aide à Mme de X... qui a dû mettre ses brillants en gage. Puisque le refus de Pückler lui a appris que tout ce qui reluit n'est pas or, elle s'est arrangée avec un usurier ; il a suffi d'y mettre le prix. Pückler subit l'averse avec flegme ; il répondit par une lettre qui est un chef-d'œuvre d'ironie courtoise et les choses en restèrent là.

Ludmilla Assing parle à mots couverts des « mystères de Branitz » ; elle laisse supposer que le château

abrita bien d'autres amours encore. D'ailleurs le châtelain fit son *mea culpa* dans une lettre à Maltitz où il se nomma « un vieillard chargé de péchés ».

\* \* \*

Frédéric-Guillaume IV mourut au début de 1861. Son frère, le prince de Prusse, régent depuis 1858, monta sur le trône et prit le nom de Guillaume I<sup>er</sup>.

Une ère nouvelle commença pour Pückler dans ses rapports avec la maison royale. Tenu en suspicion sous le règne précédent, il eut en Guillaume I<sup>er</sup> un souverain qui, sans approuver toutes ses opinions, estimait son caractère et dans la reine Augusta une souveraine fine, cultivée, digne princesse de Weimar, qui se plaisait en sa compagnie. Elle répondit, au nom du roi et au sien, par une longue lettre de remerciements aux félicitations qu'il leur avait adressées.

Les fêtes du couronnement eurent lieu à Koenigsberg du 14 au 18 octobre 1861. Pückler y assista. C'est alors que le roi lui rendit son titre d'Altesse Sérénissime. A Koenigsberg il fit la connaissance de Mac-Mahon, « dont toute la personne, dit-il, est remarquable. »

Une grave affaire menaça un moment de détourner de lui les sympathies royales. Il avait encouragé Ludmilla Assing à publier, sans en retrancher un iota, la correspondance de Varnhagen avec Alexandre de Humboldt. Imprudente exhortation ! Les deux correspondants échangeaient en matière religieuse les réflexions les plus impies ; de terribles coups de griffe écorchaient des personnages politiques. Le prince et la princesse de Prusse, c'est-à-dire les nou-

veaux souverains, n'étaient pas épargnés. Une flèche atteignait la reine d'Angleterre. La publication fit un bruit énorme. « La demoiselle Ludmilla Assing, nota Hebbel dans son journal, a fait paraître la correspondance la plus scandaleuse qui ait jamais vu le jour » et il plaça la coupable au même rang qu'un cambrioleur qui, ayant mis la main sur des secrets d'État, les aurait livrés au public. La presse prit violemment parti. Le livre ne s'en vendit que mieux. Le gouvernement s'émut. Ludmilla étant citoyenne de Hambourg, on prépara contre elle un arrêt d'expulsion.

Les relations de Pückler avec Varnhagen et sa nièce n'étaient un mystère pour personne. On le soupçonna de complicité ; la cour le bouda. Il reprocha vivement à Ludmilla de ne pas lui avoir soumis les épreuves du livre frondeur ; il aurait vu tout de suite que des suppressions étaient nécessaires. Mais, tout en la blâmant dans l'intimité, il ne l'abandonna pas devant le public. Il pria son cousin, Frédéric de Pückler, maréchal de la cour, de solliciter la grâce de Ludmilla ; il adressa une supplique au ministre Auersbach. Ces démarches réussirent ; l'arrêt d'expulsion ne fut pas signé.

La leçon ne profita pas à l'héritière des dangereux papiers de Varnhagen. Elle publia en 1861 le Journal de son oncle. Pückler lut avec satisfaction les deux premiers volumes où lui apparaissait un Varnhagen intime, plein d'abandon, plus véritablement humain que l'écrivain un peu gourmé et boutonné que connaissait le grand public. Mais il frémît quand, arrivé à Berlin en mars 1862, il s'aperçut de l'effet produit par le troisième et le quatrième volume qu'il

n'avait pas encore parcourus. Un passage notamment était interprété comme un outrage à la reine. On fit sentir à Pückler qu'il avait de regrettables amitiés. Les souverains le reçurent avec une froideur inaccoutumée. Cette fois les tribunaux agirent ; Ludmilla fut condamnée à la prison, mais elle s'était mise en sécurité à Florence.

Pückler lui adressa de nouveau de sévères réprimandes. Pourquoi ne l'avait-elle pas consulté avant de publier les scabreuses parties du *Journal*? Pourquoi n'avait-elle pas songé qu'elle le mettait lui-même dans une situation très pénible? Après la fâcheuse publication de la correspondance de Varnhagen et de Humboldt, il l'avait excusée auprès d'Auersbach et de la reine en se portant garant de ses bonnes intentions. Maintenant le gouvernement et la cour seraient autorisés à dire qu'on ne pouvait plus avoir confiance en lui. Persuadé que ses lettres étaient ouvertes par le cabinet noir, Pückler y prodiguait des éloges à l'adresse de la reine ; il s'indignait contre les langues infernales de Berlin qui, dénaturant les paroles de Varnhagen,jetaient de la bave sur la plus irréprochable des femmes portant la couronne, sur le modèle de toutes les vertus. Il est probable que ces protestations, d'ailleurs sincères, arrivèrent aux oreilles des souverains. En tous cas il rentra complètement en grâce auprès d'eux et y resta jusqu'à ses derniers jours. Des décosations nouvelles constellèrent sa poitrine déjà surabondamment parée.

Le 13 août 1862 Guillaume I<sup>er</sup> vint à l'improviste à Branitz ; un souper intime et charmant le retint jusqu'à minuit. Le rôle de maîtresse de maison était

tenu par la gracieuse nièce de Pückler, une des filles de Max, Ida de Seydewitz. L'année suivante, la reine vint accompagnée du prince et de la princesse Charles. Le dîner, au dire de la souveraine, fut le plus fin qui lui eût jamais été servi. Le parc l'enchantait ; elle exprima le vœu qu'un berceau de verdure portât son nom, et l'Augusta-Wiese, la prairie située à l'est du château, commémora encore aujourd'hui son passage. Le prince Frédéric-Charles, « le héros de l'époque », alla saluer deux fois dans son domaine le vieux serviteur de la couronne. En 1869 la princesse Charles revint à Branitz, cette fois avec sa dame de compagnie, Joséphine de Seydewitz, sœur ainée d'Ida. Le dîner offert à ces dames par un amphithéâtre de quatre-vingt-quatre ans eut la saveur et la gaieté d'une partie fine.

\* \* \*

Dès le début du nouveau règne, Pückler esquissa de Guillaume I<sup>er</sup> un portrait que l'histoire a reconnu exact. Le 15 juin 1862 il écrivit à Ludmilla Assing : « Le roi, à qui même votre oncle n'a pas rendu justice, a la volonté de gouverner constitutionnellement, mais, comme son père, il est modeste au point de ne jamais se fier à son propre jugement qui est presque toujours juste, lorsque son entourage officiel n'est pas du même avis. Celui qui n'a pas de situation officielle n'a aucune influence sur lui, quoique personnellement il soit la bienveillance et la bonté mêmes. Un peu moins de cette bonté et de cette bienveillance, un peu plus d'assurance, voilà sans doute ce qui eût mieux valu pour le bien général, mais il faut

prendre les caractères comme ils sont, et si l'on considère combien la médiocrité gagne de terrain chaque jour en ce monde, ce serait de la folie d'exiger que sur les trônes il y eût toujours des génies comme Frédéric le Grand. Ceux-là savent se placer eux-mêmes à la tête de l'esprit du temps ; ils le dominent et, en leur propre personne, ils lui donnent le chef dont il a besoin pour atteindre un résultat heureux et définitif. »

Ce souverain ne trouva pas du premier coup les collaborateurs qui portèrent si haut sa propre fortune et celle de l'Allemagne. Pückler lui reprochait de ne pas savoir imprimer une direction ferme à la politique prussienne ; la situation était si confuse que l'Allemagne n'aurait bientôt plus d'autre ressource que de se livrer, pieds et poings liés, à la France. Mais en septembre 1862 le ministère changea. Les hommes nouveaux inspirèrent vite confiance à Pückler. C'est que parmi eux il y avait Bismarck.

Tout jeune hobereau, vers 1834, Bismarck avait essayé d'approcher Pückler, l'auteur alors vivement discuté de *Tutti Frutti*. Des relations suivies ne s'établirent qu'en 1851, époque où le futur fondateur de l'Empire allemand siégeait à l'extrême droite de la Diète fédérale de Francfort. Entre ces deux pôles, l'enfant chéri de la réaction et l'aristocrate libéral, se forma un courant de sympathie. En 1857, Bismarck soumit deux mémoires de lui à l'appréciation de Pückler. Du premier, dont nous ignorons le sujet, Pückler dit à l'auteur qu'il y avait trouvé, traduites avec précision et clarté, les vues qu'il avait exprimées lui-même sur la question, et qu'il allait se croire désormais un grand politique, puisqu'il s'était ren-

contré avec une autorité reconnue. Le second mémoire traitait de la situation de l'Autriche en Allemagne. On sait que Pückler était partisan de l'hégémonie de l'Autriche. Sa conception s'opposait donc à celle de Bismarck. Il formula ainsi ses objections : « Le jugement sur l'Autriche me paraît trop dur et trop partial en ce sens qu'elle est représentée comme s'il y avait perfidie et mauvaise volonté de son côté seulement, tandis que pour notre part nous nous serions toujours montrés pleins de bonhomie et de bonne foi. Notre bonhomie, je le crains, n'a d'autre cause que notre faiblesse, notre bonne foi d'autre cause que notre peur et notre manque d'énergie. Ce n'est pas l'envie de duper les autres à notre tour qui nous manque, je suppose. » Cette lettre ne révèle pas seulement un désaccord entre Pückler et Bismarck sur un point particulier, la conduite à tenir vis-à-vis de l'Autriche ; elle nous montre chez l'un une politique qui s'embarrasse d'un souci de justice et qui reculerait devant le réalisme sans scrupules de l'autre. Malgré ces divergences, Pückler recommanda les travaux de Bismarck à l'attention du régent ; il contribua de la sorte, en une certaine mesure, à préparer les voies au chancelier de Guillaume Ier.

En janvier 1864 Pückler se plaignit de n'avoir pas été invité par Bismarck à un dîner officiel. Il reçut la réponse suivante :

« Berlin, le 28 janvier 1864.

« Votre Altesse est injuste, je puis dire cruelle envers moi, étant donné l'état de mes nerfs et des

affaires. Voilà plus de trente ans (vous demeuriez alors au Dœnhofplatz, là où est maintenant l'hôtel Grabow) que je brigue vos bonnes grâces. Vous l'avez peut-être oublié ; j'étais alors très jeune ; je croyais cependant que le succès avait finalement couronné mes efforts. Si je me suis hautement réjoui de ce résultat, ce n'est pas à cause de la situation que vous occupez dans la hiérarchie européenne, ni à cause de l'hommage que vous rendent d'autres personnes, mais pour des motifs qui sont renfermés dans la peau même de l'homme, à cause de la fière indépendance de votre caractère qui, cependant, ne diminue en rien l'amabilité de votre esprit. De ce résultat il n'est pas possible que vous vouliez me déposséder à cause de circonstances fortuites, dans une situation où je ne suis pas mon maître, mais l'impuissant jouet des temps. Comment pouvez-vous supposer qu'un homme quelconque et surtout un de ceux qui vous honorent en toute loyauté, avec désintéressement, ne saisirait pas de tout cœur votre main, s'il la voyait tendue vers lui? La liste des invités au dîner d'avant-hier n'a point passé sous mes yeux ; c'est un membre de chaque Chambre et un conseiller qui l'ont dressée. Quel bien cela m'aurait-il fait de vous voir avec trente personnes à une table rapidement servie? Aussitôt que je disposerai d'un moment, j'irai vous dire, avec la franchise que je m'efforce d'employer envers mes amis et mes ennemis, qu'il n'y a rien entre nous, absolument rien, sinon l'imperfection de la nature humaine qui me précipite, moi aussi, malgré ma plus énergique résistance, de la position d'un gentleman bien élevé dans le sable de la vie paperasse. Je réclame instamment votre pardon et je ne

doute pas de l'obtenir dès que nous nous serons vus.

« Avec mes hommages sincères,

« Votre tout dévoué

« BISMARCK. »

L'année suivante, comme Ludmilla Assing avait émis sur Bismarck un jugement sévère, Pückler lui répondit par ces prophétiques paroles : « Ceci m'amène à parler de Bismarck qui peut avoir, comme tous les hommes, ses défauts accompagnés d'erreurs, mais qui, quoi qu'on dise, est à mes yeux le premier ministre depuis l'époque de Frédéric le Grand qui joue un grand rôle historique et qui, alors que la Prusse avait sous le roi précédent perdu presque tout crédit et toute importance, l'a menée rapidement à un degré où *aujourd'hui chaque puissance doit compter avec lui* (1). J'espère que son vigoureux génie atteindra des degrés plus élevés encore et que, s'il a en plus la qualité principale, la chance, il finira par faire monter la Prusse au rang d'une véritable grande puissance. C'est là un homme que justement vous, avec votre caractère hardi et ferme, vous devriez aimer. »

Conquis par Bismarck, Pückler s'éloignait chaque jour davantage des partis de l'opposition, des démocrates et même des libéraux. Il railla la « républicaine » Ludmilla ; il flétrit en termes virulents les braillards et les charlatans qui, dans les occasions où il y aurait à risquer sa peau, restent blottis derrière leur poêle, ou qui, à la table d'un banquet, le verre de champagne à la main, exhalent leur rage impuissante contre le ministère.

(1) Les mots en italiques sont en français dans le texte.

Il y avait cependant parmi les démocrates, parmi les amis personnels de Ludmilla, un homme dont Bismarck lui-même reconnaissait la valeur exceptionnelle et que Pückler avait admiré à l'occasion de leur intervention commune dans les démêlés de Heine avec sa famille : Ferdinand Lassalle. « Votre ami Lassalle, écrivit Pückler à Ludmilla le 5 juin 1854, est un homme merveilleusement doué. Je vois avec tristesse qu'un tel génie, un de ceux que réclame notre époque, soit obligé de servir à la destruction plutôt que de faire œuvre positive. » Moins de cinq mois après, Lassalle était tué en duel. Pückler ne put comprendre que le tribun, qui avait réprouvé le duel, eût accepté de se battre et que, au lieu d'employer son courage dont personne ne doutait à poursuivre ses desseins grandioses, il eût anéanti dans une rencontre fatale les moissons qu'il avait promises à l'humanité.

\* \* \*

L'ascendant exercé par Bismarck modifia les idées de Pückler sur la politique extérieure de la Prusse. Une main ferme tenait à présent le gouvernail, un but apparaissait et la fin justifiait les moyens. Pückler avait appelé déloyale la première guerre contre le Danemark ; il approuva la seconde, celle de 1864 ; cette fois il mettait la déloyauté sur le compte des Danois. Quand cette guerre eut entraîné en 1866 la guerre contre l'Autriche, il adopta les vues de Bismarck jadis si différentes des siennes. Malgré ses quatre-vingt-un ans il sollicita et obtint la faveur d'accompagner le grand quartier général. Il était à Gitschin le 3 juillet 1866 avec les attachés militaires

de Russie et d'Italie lorsque, après une journée où il s'était inquiété de ne pas voir revenir le roi parti le matin de bonne heure, un télégramme annonça la victoire de Koeniggrätz. Il partagea la joie des vainqueurs, tout en déplorant de n'avoir point pris part à la bataille. La mort au champ d'honneur aurait mis une belle fin, disait-il, à l'existence dont il commençait à être las. Il se consola en apprenant que son jeune parent, le comte Henri de Pückler, l'héritier présomptif de Branitz, avait mené une brillante charge de cavalerie sous les yeux du roi.

Avec tous les militaires, Pückler espérait que l'armée victorieuse poursuivrait sa marche jusqu'à Vienne. Mais les diplomates intervinrent. Le 16 juillet l'ambassadeur de France à Berlin, Benedetti, et le premier secrétaire de l'ambassade arrivèrent au quartier général à Brunn. « Hôtes dangereux », dit Pückler, citant un mot du *Wallenstein* de Schiller. François-Joseph avait demandé la médiation de Napoléon III. Pückler regretta que la Prusse n'eût pas conclu en temps opportun une alliance défensive ou offensive avec la France ; elle se serait prémunie de la sorte contre l'intervention française qui allait l'empêcher de cueillir les fruits de sa victoire. « On ne saurait en vouloir au grand empereur Napoléon, écrivait-il à son cousin Frédéric de Pückler, de poursuivre une politique française et non pas une politique prussienne. » Il ne soupçonnait pas que le véritable motif de la clémence de Bismarck à l'égard de l'Autriche vaincue était moins la pression exercée par la France que le souci de s'assurer la neutralité de l'empire voisin dans la guerre qu'il méditait déjà contre « le grand empereur Napoléon ».

Six semaines encore avant Sadowa, Pückler appelait Napoléon III « le seul homme véritablement grand de l'époque, le seul qui, sur le trône, sache exactement ce qu'il veut et ce qu'il peut, le seul en qui la sagesse et le calme inébranlable s'unissent à une décision rapide comme la foudre et au courage le plus noble, qui écoute tout le monde, mais décide toujours seul, et dont le gouvernement garantirait à n'importe quel peuple le premier rang par la puissance et l'influence, avec même, je crois, une liberté rationnelle, c'est-à-dire avec la dose de liberté qu'une nation est capable de supporter ». Ce grand génie politique était, aux yeux de Pückler, le seul soutien de l'unité italienne. Lui disparu, le fragile édifice s'écroulerait ; après une excitation passagère, les Italiens retomberaient dans l'ancienne routine. Ce beau pays, « dirigé par un grand fripon, mené par une auguste dupe, » avait usé ses meilleures forces à la poursuite d'une chimère. Florence, la ville chère aux artistes, était déchue en devenant une capitale politique avec un semblant de cour et un semblant de Parlement. De tous les champions italiens de l'unité, Garibaldi seul trouvait grâce aux yeux de Pückler, sans doute, en dernière analyse, pour avoir voulu briser la puissance temporelle du pape. Pückler craignait seulement que le grand patriote n'eût pas le temps d'achever son œuvre. « Je suis très préoccupé, écrivit-il le 4 novembre 1867 à Ludmilla, du sort de mon cher Garibaldi qui est déjà trop vieux et trop invalide pour son brillant rôle, mais qui est cependant trop magnanime pour y renoncer aussi long-temps qu'il pourra encore remuer un membre. D'autre part son auguste adversaire à Rome n'est

pas non plus dans de beaux draps et sera, sinon le dernier, en tous cas l'avant-dernier pape. »

Pour l'Italie comme pour la Prusse, Pückler ne voyait d'autre salut que dans l'alliance avec Napoléon III. Aussi la guerre de 1870 lui donna-t-elle un choc violent. Il ne l'avait pas prévue, pas crue possible. Tout son système de politique extérieure s'effondrait. Il y eut conflit entre son devoir d'Allemand et ses sympathies pour la France. Il éprouva quelque chose des déchirements de son légendaire ancêtre, le margrave Rüdiger, lié d'un côté par le serment qu'il avait prêté à son suzerain Attila, sollicité d'un autre côté par son amitié pour les Nibelungen dont l'un était fiancé à sa fille. Le sentiment du devoir l'emporta. Pückler demanda au roi la permission de suivre l'armée, comme il avait fait en 1866 ; à quatre-vingt-cinq ans il remonta à cheval. Mais Guillaume I<sup>er</sup>, après avoir pris l'avis des médecins du vieillard, jugea dangereux de l'exposer aux fatigues d'une campagne et lui exprima par lettre autographe ses regrets de ne pouvoir lui donner satisfaction. Cette réponse le désespéra. La mort qu'il rêvait, la mort sur un champ de bataille, lui était refusée encore une fois.

\*\*\*

Les voyages continuèrent aussi longtemps que la maladie ne confina pas dans son domaine l'infatigable nomade. A son retour de France en 1854 il fit des apparitions en Wurtemberg, en Suisse, à Coblenz chez la princesse de Prusse, à Mayence chez la grande-duc<sup>esse</sup> Stéphanie. En 1855 il mena une existence d'anachorète dans un coin perdu de mon-

tagne aux environs de Spire. Munich lui rappela les misères, Aix-la-Chapelle les splendeurs de sa jeunesse. Après s'être terré pendant quelque temps à Branitz, il montra, en juillet 1860, sa jolie nièce Ida de Seydewitz à la société brillante que formait à Wildbad, autour de l'impératrice de Russie, une sélection d'Altesses royales. Dans la même station il fréquenta Winterhalter, le peintre des élégances du Second Empire, et Drouyn de Lhuys, l'ancien ministre de Napoléon III. A Baden-Baden il retrouva une autre connaissance de Paris, la comtesse Stéphanie Tascher de la Pagerie, cette « seconde Sévigné » qui lui avait fait un énorme plaisir en dessinant sa silhouette dans les tableaux qu'elle traçait de la vie aux Tuileries. A Kehl il vit avec intérêt poser le pont métallique sur le Rhin, opération hardie pour l'époque. Il promena ensuite sa nièce en Suisse. Il remarqua en passant à Ferney que des mains pieuses avaient sottement modifié l'inscription : « Deo Voltaire, » gravée par la volonté du patriarche au-dessus de la porte de la chapelle. Il pleura en voyant près de Lausanne un « jardin d'enfants » ; il compara son enfance négligée par ses parents, privée d'affection, au sort heureux des pupilles choyés et caressés par leur institutrice.

Au commencement de 1861 il était à Francfort-sur-le-Mein ; il finit l'année à l'autre extrémité de l'Allemagne, à Koenigsberg où avaient lieu les fêtes du couronnement. Dans l'intervalle il avait vu Coblenz, Cologne, Berlin, la Suisse, la Bavière, Vienne, Trieste, Venise. Le désir de voir Paris le reprit en 1862. Cette fois il garda l'incognito afin de s'éviter la fatigue des réceptions à la cour. Libre de ses mou-

vements, il ne s'en amusa que davantage. Il admira la splendeur épanouie du Bois de Boulogne, des Champs-Élysées, du jardin des Tuilleries, du Luxembourg, du Bois de Vincennes, et Notre-Dame restaurée par Viollet-le-Duc.

Depuis dix-huit ans rien n'avait pu le décider à retourner à Muskau. Un besoin nostalgique l'y entraîna au mois de juin 1863. Il descendit furtivement à l'hôtellerie de l'établissement thermal, mais un de ses anciens gardes forestiers le reconnut et aussitôt la nouvelle de sa présence se répandit comme une trainée de poudre. Une réception fut organisée en un clin d'œil ; le bourgmestre prononça une harangue ; des sociétés défilèrent ; la journée se termina par une retraite aux flambeaux et des illuminations. Au mois d'octobre il revint officiellement, invité par le nouveau propriétaire, le prince des Pays-Bas. Le parc avait revêtu toutes les magnificences de l'automne ; le temps, cet incomparable ouvrier, avait fondu en une masse puissante et harmonieuse les beautés que leur créateur avait laissées incomplètement développées en 1845.

Une bronchite et la goutte retinrent ensuite Pückler pendant plus d'un an à Branitz. Cette séquestration exaspéra chez lui la fringale des voyages. Il courut, aussitôt rétabli, à Coblenze, prit les eaux à Neuenahr, vécut à Baden-Baden dans un cercle de têtes couronnées et, l'hiver venu, alla chercher le soleil dans le Tyrol méridional, à Botzen et à Méran.

L'Exposition universelle de 1867 l'aurait ramené à Paris, si sa santé ne s'y était opposée. Désigné pour la vice-présidence de la section des jardins, il dut décliner cette fonction. Il envia le bonheur de Lud-

milla Assing qui pouvait assister à l'une des manifestations les plus grandioses, disait-il, de l'industrie humaine.

Un autre bonheur de Ludmilla était plus enviable encore. Elle avait acquis une maison à Florence. Pückler brûlait de l'y rejoindre. « Ainsi, lui écrivait-il, vous savourez les délices de ce paradis ensoleillé de l'Italie et vous oubliez votre vieil adorateur perdu dans la froide et désolante nuit septentrionale. Ah ! que vous avez raison de jouir noblement de la vie aux lieux où elle épanouit toutes ses roses ! Mais si l'un des vieillards des pays où l'hiver dure huit mois réussissait un jour à franchir les terres et les mers pour chercher un asile dans le jardin d'Armide, accueillez-le du moins avec une noble compassion ; répandez à profusion des roses sur sa tête blanche, afin qu'il puisse s'abandonner à la douce illusion de croire que le printemps est revenu et, avec lui, le temps lointain de la jeunesse. » Il se représente Ludmilla dans son jardin avec son grand lévrier blanc qui bondit autour d'elle. Atteint de la grippe, il lui écrit de son lit : « Peut-être irai-je bientôt à Florence, si je ne vais pas au ciel. » Un autre jour, de nouveau malade, il dit : « Quelque vieux que je sois, l'Italie et Ludmilla me guériront. » Le 26 décembre 1870 encore, il écrivait : « Si seulement j'étais déjà à Florence ! » Il n'alla pas à Florence, car il mourut six semaines après.

\* \* \*

La fuite de Ludmilla en Italie avait retardé l'exécution d'un projet qui tenait à cœur à Pückler. Il avait demandé jadis à Varnhagen, l'auteur de bio-

graphies modèles, d'écrire la sienne. L'oncle s'étant habilement dérobé à cette tâche épineuse, Pückler laissa deviner son désir à la nièce. Elle accepta. Pour mettre le travail en train, « il nous faudrait, lui écrivit-il, être seuls ensemble dans une île déserte pendant au moins trois mois. » Ce laborieux tête-à-tête ne put avoir lieu qu'en 1867, lorsque l'amnistie de 1866 permit à Ludmilla de reparaître en Allemagne. Pückler la pria de venir à Branitz ; il lui traça son itinéraire avec un luxe d'indications, ennuyeuses, disait-il, comme un sermon protestant. Il la prévenait en même temps, par le document suivant, de la manière dont il comprenait l'hospitalité.

#### RÈGLEMENT INTÉRIEUR DE BRANITZ

1. Liberté complète pour le maître de maison et les invités.
2. Chacun se lève à l'heure qui lui plaît et prend, tout à son aise dans sa chambre, le petit déjeuner qu'il a commandé.
3. A une heure luncheon dans la salle du déjeuner ; les invités y assistent ou n'y assistent pas, à leur gré.
4. Celui qui veut sortir en voiture ou à cheval s'adresse au maréchal de la cour, Billy. Huit chevaux sont prêts pour cet usage.
5. La seule obligation consiste à venir au dîner à neuf heures, au second roulement de tamtam. La maladie seule, dont Dieu nous préserve, dispense de ce devoir. Après le café, chacun reprend sa liberté.

*This is the custom of Bransom-Hall.*

Pendant huit jours, du 10 au 17 juillet, le maître de Bransom-Hall et son historiographe rangèrent des documents. Après le départ de Ludmilla, de nombreux paquets prirent le chemin de Florence. Elle sut mettre habilement à profit les confidences que son « héros » lui avait faites à Branitz et les monceaux de liasses où elle pouvait puiser à pleines mains. Son travail parut trois ans après la mort de Pückler, en 1874, en deux volumes, à Berlin chez Wedekind et Schwieger. C'est une agréable causerie d'une personne abondamment informée, qui sait même plus de choses qu'elle n'en veut dire. Ludmilla raconte par le menu la vie du prince, sans se préoccuper d'en rattacher les incidents aux grands événements contemporains ; elle n'y cherche pas le reflet de l'histoire ; elle préfère rapporter au jour le jour les faits et gestes d'une individualité curieuse. Cette « républicaine » insiste sur les succès mondains du fastueux aristocrate ; elle est fière de le montrer en crédit auprès de tout ce qui porte une couronne ; elle énumère complaisamment les décorations qui émaillent son uniforme de général. Cet éclat cependant ne l'aveugle pas. « Fine mouche, » comme l'appelait Pückler, elle garde sa faculté de pénétrante analyse ; elle démêle les mouvements d'une âme complexe et changeante. Elle ne s'en dissimule pas les imperfections. Néanmoins cet homme, en qui ne s'est manifestée que trop souvent l'infirmité de la nature humaine, elle l'entoure de l'auréole d'un demi-dieu. Son livre est un acte d'adoration.

Une seconde tâche était réservée par Pückler à Ludmilla : il lui confia, pour qu'elle les publiât, son journal et sa correspondance. Les tracas que lui

avait attirés la publication des papiers de Varnhagen la rendirent prudente. Des lettres dangereuses restèrent au fond des tiroirs ; des noms furent tus sagement. Neuf volumes parurent de 1873 à 1876 chez Wedekind et Schwieger. Ils ne contiennent pas seulement des matériaux qui permettent d'écrire l'histoire d'un homme ; l'historien du dix-neuvième siècle y puisera des renseignements de première valeur.

Si Ludmilla se prosternait devant son héros, celui-ci répondait à ce culte par une affection qui se fit plus tendre avec les années. Il remplaça, en lui écrivant, le nom de Ludmilla qui, disait-il, sentait le bas-bleu par celui de Love et d'autres appellations caressantes. Un désir d'accaparement perçait. « La jalouse, écrivait-il en avril 1861, est incontestablement la torture la plus affreuse et celui qui est susceptible de l'éprouver fera bien de se défendre de tout amour. » Il s'inquiéta des messieurs qu'elle fréquentait à Florence, d'un trop aimable cousin et surtout d'un Adonis italien au bras de qui un ami dit l'avoir rencontrée. S'il venait la rejoindre, est-ce que cette jeunesse dont elle s'entoure ne serait pas impitoyable pour le « chevalier de la triste figure », pour le « vieux squelette » ? Ne vaudrait-il pas mieux qu'il se fit enterrer en Allemagne, plutôt que de tomber comme un rabat-joie dans le paradis florentin ? La mort lui épargna le chagrin de voir Ludmilla s'éprendre d'un officier nommé Grimelli, l'épouser, divorcer au bout d'un an et mourir folle à Florence en 1880.

\*\*\*

Ludmilla ne suffit pas à ce besoin qu'éprouvait Pückler de s'épancher dans une âme de femme ;

elle ne pouvait remplacer à elle seule Lucie, la quotidienne confidente d'autrefois. Il eut un moment l'espoir d'attirer dans sa vie Eugénie Marlitt. Cette romancière symbolise, aux yeux de la génération actuelle, l'honnêteté bourgeoise épanouie dans la littérature ; la *Gartenlaube* qu'elle alimentait de sa prose est restée le type du magazine qui sert aux familles de saines et fades nourritures. Un de ses vertueux chefs-d'œuvre, le *Secret de la vieille demoiselle*, séduisit le blasé de Branitz. Il apprit qu'elle s'appelait de son vrai nom Eugénie John, qu'elle avait débuté comme cantatrice ; puis, frappée de surdité, elle avait pris un emploi à la cour de Schwarzbourg-Sondershausen ; maintenant elle vivait à Arnswald, petite ville de Thuringe, dans une maison modeste, avec son vieux père, son frère, sa belle-sœur et un neveu de sept ans. Pückler lui écrivit pour lui demander la permission d'aller lui présenter ses hommages. Elle répondit que, malade et menant une vie très retirée, elle était obligée de décliner l'honneur de sa visite ; en témoignage de sympathie, elle lui envoyait sa photographie. En retour, Pückler lui envoya la sienne en grand uniforme de gala. Puisqu'elle ne consentait pas à le recevoir, il la priait de lui accorder du moins la faveur d'un échange de lettres. Avant de s'engager, elle lui conseilla de lire ce que, dans son roman de *Goldelse*, elle disait de l'aristocratie. La distance sociale n'était-elle pas trop grande entre elle et lui ? Son portrait en grande tenue de général n'était pas à sa place dans l'intimité d'un cabinet de travail ; elle l'avait mis dans la « belle chambre », le salon bourgeois qui ne s'ouvrait que le dimanche. Pückler insista ; il la supplia de venir à

Branitz, mais elle trouva des prétextes pour ne pas accepter. Les lettres mêmes qu'elle avait consenti à lui écrire se firent de plus en plus rares. C'est qu'un pacte sévère la liait à la *Gartenlaube*; l'imprimeur attendait sa copie; esclave du métier, elle devait s'interdire le luxe de gratifier un riche amateur d'une prose qui ne lui rapportait rien.

Cette femme cachait sous des dehors modestes une grande distinction qui lui aurait donné droit de cité à Branitz. Moins flexible que Laube, l'hôte familier de Muskau, moins facile à prendre à l'appât des compliments, elle fuyait une amitié, même purement intellectuelle, avec un homme d'une caste socialement supérieure à la sienne. Elle avait une indépendance de pensée étonnante chez un auteur de romans à l'usage des familles. Si elle avait affiché dans la *Gartenlaube* les idées en matière religieuse qu'elle développe dans ses lettres à Pückler, le magazine aurait perdu tous ses abonnés. Enfin ces lettres sont pleines de grâce et d'esprit; Eugénie Marlitt possède l'art de dire à son correspondant des vérités sans le blesser. On conçoit que, plein de respect pour un caractère si fier, conquis par le charme de cette intelligence, Pückler ait gémi de ne pouvoir dériver vers Branitz ce beau fleuve aux eaux limpides, de même qu'il avait capté la Sprée pour la diriger au travers de son parc.

\* \* \*

Les lettres à Ludmilla Assing et à Eugénie Marlitt contiennent le testament religieux et philosophique de Pückler.

Tout en s'éloignant avec Heine du panthéisme,

il n'était pas allé jusqu'à demander à une religion positive la solution du problème divin. Eugénie Marlitt, quoique protestante elle-même, l'avait approuvé de préférer le catholicisme. Mais sa conversion n'avait marqué sa vie d'aucun pieux stigmate. Pückler, voyageant dans le Tyrol en 1866, avait été choqué des superstitions, des excès, de la dépravation même, qui corrompaient l'Église romaine. Il en vint à n'attribuer plus au christianisme qu'une valeur transitoire. Jésus appartient déjà au passé. Un réformateur de génie, allant plus loin que Zoroastre, Moïse, le Christ, Mahomet et Luther, bâtira un jour sur les décombres des anciens temples une religion vivante qui, sans contredire la raison, fera leur part à l'imagination et aux sens et commencera par rappeler aux hommes qu'ils ne sont faits ni pour le ciel, ni pour l'enfer, mais pour la terre, leur véritable patrie.

La terre nous tient, la terre nous gardera. La mort n'est pas le départ pour un monde de délices ou de souffrances. Elle n'est qu'une désagrégation de molécules, une dislocation d'énergies indestructibles qui revivront indéfiniment dans des combinaisons sans cesse renouvelées. La croyance aux transformations perpétuelles de l'être impérissable soutient Pückler dans ses maladies. En juillet 1867, au milieu d'une crise qui menaçait d'être mortelle, il écrivit à Ludmilla : « Jusqu'à quel degré extraordinaire la mort m'est indifférente depuis que je la sens si proche, je ne l'aurais pas cru moi-même autrefois. Au contraire, j'ai presque honte de le dire, je l'appelle de mes vœux, car c'est vraiment une belle perspective d'échanger une vieillesse usée, bonne à jeter au rebut, contre

une jeunesse fraîche et neuve, peu importe en quel lieu et sous quelle forme, que ce soit avec ou sans souvenir, conformément aux lois de l'univers. Je ne me vois plus réduit à une existence individuelle, mais uni au Tout, et voilà une idée plus apaisante, plus joyeuse que tous les contes d'église. » Il est vrai, cette sérénité l'abandonna parfois. A certains moments un souffle de nihilisme passa sur son âme ; il se disait alors que la vie devient affreusement triste quand on ne sait plus autre chose que ceci : qu'une fois mort, on sera mangé des vers. La lecture de Schopenhauer assombrit sa pensée. « Connaissez-vous Schopenhauer et sa philosophie ? écrivait-il le 21 avril 1860 à Ludmilla. Il aurait pu choisir pour épigraphe l'inscription terrible que Dante place au-dessus des portes de l'Enfer. C'est lui qui est à présent mon homme. » Il disait à un ami que les sages de l'Inde et un philosophe allemand contemporain n'avaient pas si grand tort de chercher la félicité véritable dans l'anéantissement total, dans l'absolu nirvana. Cependant deux principes triomphèrent chez lui de tous les assauts du pessimisme. Il garda le culte de la science qu'il considérait comme le véritable instrument du progrès, plus que les religions et les morales, en dépit des erreurs et des défaillances. Il resta fidèle au culte de la beauté. Les dernières lignes de son journal, écrites en décembre 1870, ne parlent point de la guerre avec la France. Elles disent : « L'Art est ce qu'il y a de plus élevé et de plus noble dans la vie, car il signifie travailler pour le bien de l'humanité. C'est à quoi je me suis appliqué de mon mieux au cours de ma longue existence, dans le royaume de la nature. »

\* \* \*

Au cours de l'une de ces dépressions morales où il ne voyait même plus briller les deux flambeaux de la science et de l'art, Pückler déclara que les deux seuls biens qui donnent un peu de prix à la vie sont la santé du corps et l'argent.

Après que la vente de Muskau eut restauré ses finances, la Révolution de 1848 lui avait de nouveau causé quelques pertes que son insouciance laissa s'aggraver. Il avoua que, par sa faute, son capital avait diminué de moitié de 1850 à 1860. Les plantations de Branitz élargirent la brèche. Quarante mille francs qu'il avait confiés à une banque de Genève disparurent en 1866 dans la faillite de l'établissement. Il supporta le choc avec flegme en disant que les banquiers sont presque tous des filous et que l'or n'est qu'une chimère. Il lui restait cependant de quoi mener grand train, voyager, produire de brillants équipages dans les villes d'eaux et traiter avec luxe à Branitz des hôtes royaux.

Ses premières infirmités furent des accès de goutte, expiation inévitable, comme il le reconnaissait lui-même, des joies de la table qu'il avait trop appréciées. En 1860 il demanda du soulagement aux eaux de Wildbad à la suite d'une grave chute de cheval. Au mois d'avril 1864 il contracta une dangereuse bronchite en assistant à une revue de troupes à Berlin. L'année suivante il essaya sans succès des eaux de Neuenahr et se trouva mieux en se soignant à Bade avec des huîtres et du champagne ; une saison d'hiver à Méran compléta les heureux effets de ce traitement.

Le 25 juillet 1867 son secrétaire, le nain Billy Masser, annonçait tristement à Ludmilla Assing que Son Altesse ne pouvait plus prendre de nourriture, que, malgré de cruelles souffrances, elle gardait le calme au milieu de la consternation générale et qu'elle lui avait fait connaître ses dernières volontés. Fier de cette confiance, le nain montait sur ses ergots et grandissait d'une coudée. Le robuste vieillard échappa cette fois à la camarde. Sérieusement repris deux ans après, il ne put qu'ajouter péniblement une ligne galante à une nouvelle lettre inquiétante que Billy Masser adressait à Ludmilla. Quinze jours n'étaient point passés que le nain, fortement alarmé par une grippe de Son Altesse, gémissait de la voir commettre des imprudences comme si elle avait vingt-quatre ans. Bientôt Pückler se sentit assez vigoureux pour annoncer à Ludmilla qu'il viendrait prochainement prendre auprès d'elle à Florence son poste de jardinier. Il dut cependant se contenter de lui envoyer des semences. En 1870 il se confia aux soins d'un homéopathe ; ce praticien, jeune et plein de santé, lui joua le mauvais tour de mourir avant la fin du traitement. Au mois de décembre, il donna rendez-vous à Ludmilla au ciel qu'il prétendait avoir mérité parce qu'il avait planté des millions d'arbres. La fin arriva subitement. Au commencement de février 1871 Pückler tomba dans le coma. Dans la nuit du 4 au 5 il reprit connaissance. Autour de son lit se tenaient le docteur Liersch, de Cottbus, Billy Masser, l'inspecteur du parc, le garde forestier en chef et le valet de chambre. Après avoir recommandé que l'on prît soin de son cheval favori, il dit : « Que l'on m'ouvre le chemin vers le tumulus, » et il rendit le dernier

soupir, doucement, sans avoir souffert, cinq minutes avant minuit.

Par testament Pückler avait demandé que trois médecins de Cottbus fissent son autopsie et que ses restes fussent incinérés. L'autopsie révéla que tous les organes, le cerveau en particulier, étaient parfaitement constitués et que la mort avait pour unique cause un épuisement général. L'incinération, accordée par les autorités, n'alla pas sans quelque difficulté, car il n'existant alors aucun four crématoire en Allemagne ; les médecins durent recourir à une combustion chimique. Le cœur fut conservé à part dans de l'acide sulfurique. On apprêta le tumulus, c'est-à-dire la pyramide qui s'élevait au milieu d'une pièce d'eau, en y creusant une galerie ; une passerelle le relia au rivage.

Le 9 février les préparatifs des obsèques étaient terminés. Dans le grand salon du château, des palmiers et des plantes exotiques entouraient le cercueil recouvert d'un uniforme de général. Un pasteur de Cottbus prononça une oraison funèbre, quoique, d'après certains témoignages, le prince eût interdit toute cérémonie religieuse. Le cortège se mit en marche avec une compagnie de landwehr à sa tête. Derrière le cercueil porté par des soldats marchaient le comte Max de Seydewitz, demi-frère du prince, le comte William de Kospoth et le baron de Pachelbl-Gehag, ses neveux. Dans le long et imposant cortège quatre officiers français portant la croix de la Légion d'honneur firent sensation. C'étaient des prisonniers de guerre qui venaient, au nom de leurs camarades internés à Cottbus, rendre un juste hommage à un ami de la France. Une épaisse couche

de glace couvrait la pièce d'eau ; devant la foule qui s'y était massée un pasteur récita les dernières prières. Le cercueil et une urne qui contenait le cœur furent introduits dans la pyramide et la galerie refermée ensuite avec de la terre. Elle se rouvrit en 1884, lorsque l'héritier de Branitz, le comte Henri de Pückler, eut décidé de transférer dans le tumulus les restes de Lucie. Le couple, après une vie pleine d'orages, était désormais uni dans la paix du tombeau.

Au mois d'août 1870 Pückler avait institué légititaire universelle sa nièce, Marie de Seydewitz, qui avait épousé le baron de Pachelbl-Gehag. Mais Branitz étant un majorat, le château et le parc revinrent, conformément à la loi, au comte d'empire Henri de Pückler, cousin germain du prince. La baronne de Pachelbl-Gehag mourut en pleine jeunesse, quelques mois après son oncle. Par suite d'un accord entre les deux familles, le mobilier, les œuvres d'art et la bibliothèque restèrent au château. Le comte Henri garda aussi la vitrine qui contient une boucle de cheveux de Napoléon I<sup>er</sup>. Il veilla soigneusement sur les collections et prit à cœur l'achèvement du parc. Il mourut en 1897. De son mariage avec la baronne de Constant-Rebecque, une cousine de Benjamin Constant, née à Lausanne, sont issus cinq fils dont trois survivent ; ce sont : le comte Auguste de Pückler, le propriétaire actuel de Branitz, où il habite avec la comtesse née de Limburg-Stirum, le comte Henri, qui habite Saint-Moritz, et le comte Frédéric qui, marié à une Française, habite tantôt Paris, tantôt le château de Mézery, ancien domaine familial des de Constant-Rebecque, près de Lausanne.

Muskau passa, comme Branitz, entre les mains

de dignes continuateurs. Le prince des Pays-Bas, beau-frère de Guillaume I<sup>er</sup>, qui l'avait acheté du comte de Nostitz, entretint et développa le parc avec des ressources supérieures à celles dont disposait Pückler. La transformation complète de la toiture du château, la surélévation des façades au moyen de pignons d'un joli style et le couronnement des tours par des coupoles légères rajeunirent l'édifice. Le prince des Pays-Bas mourut en 1881. Il avait eu deux filles, l'une morte avant lui, la princesse Louise qui avait épousé le roi de Suède et laissait une fille, la reine Louise de Danemark, l'autre, la princesse Marie, qui avait épousé le prince Guillaume de Wied. Les deux héritières, la princesse de Wied et la reine de Danemark vendirent Muskau en 1883 au comte Hermann d'Arnim, un artiste doublé d'un vaillant chef d'entreprise, car, en même temps qu'il conservait au parc et au château toute leur magnificence, il développait la production industrielle du domaine. Veuf en 1886, le comte Hermann se remaria en 1889 avec la veuve d'un frère plus jeune qui avait un fils. Quand il mourut en 1919, Muskau devint la possession de ce neveu, le comte Adolphe, qui a pris le nom d'Arnim-Muskau.

## CONCLUSION

Leçons que Pückler donne à l'Allemagne. Son caractère. Valeur de ses idées. Ses qualités littéraires. Patriote et ami de la France. Muskau et Branitz, foyers d'art et de pensée libre.

L'astre du prince de Pückler-Muskau pâlit après avoir jeté son plus vif éclat entre 1830 et 1850. Deux raisons principales expliquent son déclin : la mode, fée capricieuse, se détourna de lui et l'Allemagne de 1870 évolua dans un sens contraire à son idéal. Les historiens de la littérature allemande enterrèrent délibérément le Trépassé ; la masse ne garda de lui qu'un souvenir confus, celui d'un original qui s'habillait à la turque, d'une espèce de Tartarin. Quelques initiés à peine se rappelèrent ce qu'avaient été Muskau et Branitz. Fontane dessine dans un de ses romans l'élégante silhouette du prince et l'oppose à la lourde trivialité contemporaine. Au commencement du vingtième siècle un revirement favorable se produisit. Une grande librairie publia une édition nouvelle des œuvres complètes ; puis vinrent deux volumes de Pages choisies et des extraits de la correspondance. La grande guerre a retardé la résurrection totale, mais l'a rendue plus désirable que jamais, car Pückler serait à l'heure actuelle pour la conscience de son pays un conseiller salutaire.

Assurément il n'a pas donné en tout de bons

exemples. Sa biographie n'a point de place parmi les Vies des Saints. Depuis l'âge où il rivalisait avec Chérubin jusqu'à celui où, « vieillard chargé de péchés, » il s'apprêtait à mourir dans l'impénitence finale, il a scandalisé les moralistes. L'histoire de son divorce prête à des commentaires sévères. Sa générosité naturelle n'excluait pas un candide égoïsme. Il s'accusait lui-même d'une vanité puérile. A certains jours il était un courtisan trop accompli. Mais ce voluptueux savait imposer à son corps les efforts les plus rudes ; ce bourreau d'argent employait ses ressources à une œuvre d'art, son parc ; cet égoïste faisait la plus belle des charités en donnant du travail à des milliers de gens et, dans l'indécision de ses théories politiques, un dogme resta ferme comme le roc, la nécessité d'améliorer le sort des humbles ; ce vaniteux s'inclinait devant le vrai mérite ; enfin ce courtisan marchait souvent la tête haute, car il avait tous les courages, y compris le courage de ses opinions.

Le travail d'affranchissement de sa pensée n'a pas abouti à des systèmes précis et définitifs. Trop de quartiers de noblesse pesaient sur ses velléités démocratiques. Il abjura le protestantisme pour professer par intermittences un catholicisme qui sent le fagot. Son Dieu ne sort pas des limbes. Sa croyance aux migrations de l'âme est ébranlée, vers la fin de sa vie, par la crainte du néant. Mais il a du moins l'immense mérite d'avoir sans répit cherché la vérité. Au milieu des plaisirs, de la vie mondaine, des voyages, des plantations de parcs, il a toujours réservé des heures à la méditation. Il fit inscrire sur une des pyramides de Branitz ce verset du Coran : « Les tombes sont les

cimes d'un monde lointain, plus beau. » Toute sa vie a été une marche vers ces sommets lumineux.

Le culte de la pensée, autant que l'héritage du côté maternel, orienta les sympathies de Pückler vers la France. Il sut concilier son devoir d'Allemand qui lui ordonna de se battre contre Napoléon I<sup>er</sup> et de remonter à cheval en 1870 avec son admiration pour le pays de Voltaire. Il aimait Paris, parce qu'il y trouvait, en même temps que les plaisirs faciles, les fêtes de l'intelligence et la politesse raffinée des mœurs. Ses inimitiés politiques se concentreront sur l'Angleterre, car il voyait l'avenir de son pays menacé beaucoup plus par la grande nation commerciale, souveraine des mers, que par le voisin de l'Ouest assagi depuis Napoléon. Il ne considérait pas le Rhin comme le fleuve maudit, condamné à rouler éternellement des flots ensanglantés par le choc de deux civilisations.

L'empreinte française est marquée sur la physionomie de Pückler écrivain. Ses compatriotes lui ont souvent reproché d'avoir farci son style d'expressions françaises ; ils ont vu dans cette habitude un procédé irritant, une affectation insupportable. Il a répondu que cette façon de s'exprimer lui était naturelle et que les mots français, des phrases françaises tout entières jaillissaient spontanément de sa plume. C'est la vérité même. Quand il ne s'adresse pas au public, quand on ne peut pas le soupçonner de composer son attitude, c'est-à-dire dans sa correspondance intime et dans son journal, le français envahit l'allemand et déborde. Au contraire quand il s'applique, quand il a le temps de soigner sa prose, c'est alors qu'il réagit contre sa tendance innée. Dans le

*Retour*, rédigé posément à Muskau et à Branitz, la langue est le plus souvent d'une pureté irréprochable.

Les écrivains français, si largement représentés dans les bibliothèques de Muskau et de Branitz, ont enseigné à Pückler l'ordre et la clarté. Ses œuvres les plus faibles sont celles où il s'est laissé influencer par quelques romantiques allemands de son temps, les parties narratives de *Tutti Frutti* et le roman-feuilleton qu'il mêle aux *Souffrances grecques*. Mais un livre comme *le Retour* se range par l'allure régulière du récit, par la netteté des descriptions, autant que par le charme du style, à côté des belles œuvres classiques. Pückler ressemble encore aux bons écrivains de France par un heureux mélange de naturel et de distinction. Il montre comme eux qu'on peut être vrai sans tomber dans la platitude, élégant sans être maniére et fuir la trivialité autrement qu'en montant sur des échasses. Ces qualités rendent sa correspondance plus séduisante encore que ses grands ouvrages. Il lui faut, dans ceux-ci, traiter une matière qui lui vient du dehors, faire le tableau d'une société, décrire des individus et des paysages, en un mot sortir de lui-même. Ses lettres au contraire n'ont d'autre sujet que sa propre personnalité ; elles racontent sa vie intellectuelle et sentimentale ; il s'y projette tout entier. Ici l'homme et l'écrivain ne font qu'un. Elles sont la mise à nu d'un être humain avec toutes ses faiblesses, mais aussi le déploiement de richesses exceptionnelles. On envie les gens privilégiés qui bénéficiaient d'une telle abondance.

Plus heureux encore étaient ceux qui pouvaient approcher Pückler dans ses deux résidences. Là on le voyait dans son véritable élément. Là étaient réunis

les plaisirs de la conversation et ceux de la table, le luxe du mobilier et des équipages, les curiosités rapportées de pays lointains et disposées avec goût, car le goût était une qualité que le maître de maison se flattait à bon droit de posséder ; enfin on admirait la nature idéalisée dans les parcs. Les deux créations du grand artiste paysagiste portent, comme ses œuvres littéraires, la marque de sa personnalité, un cachet de vérité et de noblesse. Sans jamais faire violence à la nature, elles groupent harmonieusement les éléments que la nature a fournis. Quoique conçues dans un esprit de réaction contre la géométrie solennelle d'un Le Nôtre, elles renouent avec la tradition française par le sens de la mesure, de la liberté disciplinée, de la fantaisie sans outrance et de la variété sans désordre. En créant Muskau et Branitz, foyers d'art et de pensée libre, Pückler a enrichi la carte de l'Allemagne de deux principautés idéales, dignes d'être nommées après ces métropoles qui sont Weimar et Bayreuth.

# TABLE DES MATIÈRES

---

## LE VOYAGE DE SEMILASSO

### CHAPITRE PREMIER

#### DE CARLSBAD A TOULON

Départ de Carlsbad. Projet de voyage en Amérique. — A travers l'Allemagne ; Bayreuth, Bamberg. Désespoir de Lucie. — Paris. Louis-Philippe. Pückler aux Tuileries. Éloge de Louis-Philippe. Sophie Gay, Mme de Girardin. Musset. Chez le marquis de Custine. Anecdotes sur Mme de Staël et Mme Récamier. — Rencontre avec Chateaubriand chez Mme Récamier. — Un dîner chez Mme Benjamin Constant avec Balzac et Béranger. — Duel à la frontière belge avec le colonel prussien Kurssel. — Les châteaux de la Loire. La province française. Les commis voyageurs. — Bordeaux. Les Pyrénées. L'hôtel de France à Tarbes. Les jolies filles de Lourdes. Argelès : un menu. — Toulouse ; Marseille. — Un prince allemand, un lord anglais et un universitaire français à Toulon..... 3

### CHAPITRE II

#### ALGÉRIE ET TUNISIE

L'Algérie en 1835. Drouet d'Erlon. Pückler avec les généraux français. La Moricière. Histoire d'Youssouf, M. d'Armandy. Jugement sur l'armée française d'Afrique. Les Allemands à la légion étrangère. La colonisation. L'Afrique pittoresque. Les rues d'Alger. Les maisons arabes. Un dîner chez le bey de Titteri. Excursion dans l'Atlas. Bône. Bizerte. L'armée tunisienne. Tunis. Audience chez le bey. La

mort du bey ; les obsèques. La ville ; les bazars ; musulmanes et juives. Une noce juive. La société étrangère ; les consuls. Les ruines de Carthage. — Le Zaghouan. Kairouan ; la mosquée. L'amphithéâtre d'El Djemm. Sfax, Sousse. Retour à Kairouan. Ruines de villes romaines. Le Kef. Retour à Tunis. Résultats du voyage. Projets de colonisation allemande..... 27

### CHAPITRE III

#### EN GRÈCE

Provisions de voyage. Une quarantaine à Malte. Le missionnaire Joseph Wolff. La marine anglaise. Promenades dans l'île. — A Patras. Les Bavarois en Grèce. Tarsitza, fille d'Odysseus, et Trelawny. Canaris. Vostitza ; histoire de brigands. Le couvent de Megaspileon. Le Styx. — Athènes. La ville moderne. Le roi Othon et son père Louis Ier de Bavière. Pückler chez les deux rois. Illumination du Parthénon. M. de Prokesch. Souvenirs de Gentz, de Fanny Elssler et du duc de Reichstadt. Idées de Prokesch sur la question d'Orient. Promenades archéologiques. Lectures ; *Mademoiselle de Maupin*. — Un roman mystérieux. Départ précipité d'Athènes. Corinthe. Mycènes. Sparte. Ascension du Taygète. Les Maïnotes. Origine maïnote attribuée aux Bonaparte. A travers le Péloponèse. Le coureur Mensen. — Dans les îles d'Ionie ; Zante, Céphalonie, Ithaque. — Missolonghi ; pèlerinage à la maison de Byron. — Delphes. Les Thermopyles. Thèbes. Retour à Athènes. — Dans les Cyclades. — Pückler, propriétaire à Kyparissia. — Milo, Antiparos, Paros, Naxos. — Padre Angelo. — Syra ; impopularité des Bavarois. Tinos. Délos ; Pückler épigraphiste. Santorin..... 57

### CHAPITRE IV

#### DANS L'EMPIRE DE MÉHÉMET-ALI

La Crète régénérée par Méhémet-Ali. L'armée. La justice. Les Français en Crète ; le colonel Caporal. Éloge du « despote oriental ». — Alexandrie ; l'œuvre de M. de Cerisy. Le vice-amiral Besson bey. Comment Besson essaya de transporter Napoléon en Amérique après Waterloo. — En cange

sur le Nil. Le Caire. Audience chez Méhémet-Ali. Ibrahim pacha. Le prestige français en Égypte ; la légende de Napoléon. Clot bey ; Warin ; Linant ; Hammont. Un ancien directeur de l'Opéra directeur de l'artillerie égyptienne. — Ferdinand de Lesseps au Caire. Pückler et de Lesseps chez Méhémet-Ali. — Les pyramides de Gizeh. — L'Abys-sine Ajiamé, dite Machbouba. — Pückler avec Méhémet-Ali à Siout. Méhémet-Ali en voyage. Son utilitarisme. — Thèbes ; Médinet-Habou, Karnak, Louqsor. — Assouan. Les cataractes. Philæ. L'hypogée de Gerf-Houssein. Ibsamboul. Traversée du désert de Nubie. Dongola. Chendi. Khartoum. Sur le Nil bleu. Retour vers le Nord. Dans le Fayoum. Nouveau séjour au Caire. Pückler, conseiller de Méhémet-Ali. Dissentiments et intrigues. Retour à Alexandrie. Un épisode de la vie de Bonaparte..... 91

## CHAPITRE V

## SYRIE ET ASIE MINEURE

Attaques de presse contre Pückler, hôte de Méhémet-Ali. La Syrie sous le régime égyptien. — En Palestine. L'entrée à Jérusalem. Au couvent latin. Jugement sévère sur le *Voyage en Orient* de Lamartine. Les lieux saints. Au tombeau de David. Bethléem. Un festin au bord de la mer Morte. Dans les eaux du Jourdain. Le lac de Tibériade. — Saint-Jean d'Acre ; Beyrouth. — Lady Hester Stanhope ; Pückler à Daïr-Djoun ; les inexactitudes de Lamartine ; l'attente du nouveau Messie. — Chez l'émir Beschir. — La « ville d'argent », Damas. Au camp d'Ibrahim pacha. — Les cèdres du Liban. — Alep ; Soliman pacha (Sève) ; ses souvenirs de Waterloo ; le retard de Grouchy. — Antioche. Projet de colonisation allemande en Syrie. — D'Alexandrette à Smyrne. — Études archéologiques. Les ruines de Tralles. Sardes. Brousse. Constantinople..... 127

## CHAPITRE VI

## DE CONSTANTINOPLE A MUSKAU

Vie libre à Constantinople ; promenades avec Machbouba ; un drame. — Le gardien du sanctuaire et la bouteille de

champagne. — Le sultan Mahmoud II. — M. de Moltke. — Les ambassades. — Machbouba viendra-t-elle à Muskau? Opposition de Lucie. — Pourparlers au sujet de la vente de Muskau ; le désespoir de Lucie. — Voyage sur le Danube ; le choléra. — Lucie rejoint Pückler à Pest. — Conversion au catholicisme. — Lettres à David Frédéric Strauss. — Vienne. Metternich raconte des souvenirs de jeunesse. Le maréchal Marmont. La princesse Mélanie de Metternich. Un poisson d'avril. Le prince Frédéric de Schwarzenberg. La mort de Talleyrand. Hostilité de Grillparzer. — Machbouba et la société viennoise ; Liszt et Machbouba. Retour à Muskau..... 151

## LES RAYONS ET LES OMBRES DU SOIR

### CHAPITRE VII

#### LES ADIEUX A MUSKAU

La tristesse de Muskau. Maladie et mort de Machbouba ; son oraison funèbre. — La chute de Méhémet-Ali. Apologie de Méhémet-Ali par Pückler. La politique recommandée à la Prusse contre l'Angleterre. — La vie à Muskau. Le nègre Chouladour, le nain Billy Masser, le coureur Mensen. — Les visites ; Laube ; le prince Félix de Lichnowsky ; le prince Guillaume de Prusse. — Travaux littéraires. Correspondance avec Varnhagen, Laube. Le *Monaldeschi* de Laube. — Le piano de Muskau ; Clara Wieck et Mendelssohn. — Une histoire de pasteurs. — Lectures ; Henri Heine, Nürnberger, Varnhagen, Gœthe. — Voyage en Allemagne ; Napoléon à Liegnitz en 1813. — Henriette Sontag à Berlin. — Vente de Muskau ; le départ..... 183

### CHAPITRE VIII

#### BRANITZ

A Dresde ; avances repoussées par la comtesse Ida Hahn-Hahn. — Le château de Waldstein. — Branitz. Voyage en Allemagne. — La belle Rosemonde. — A Berlin. Les dîners de Pückler ; un menu. — Voyage en Suisse et en Italie. A Francfort ; les Rothschild et les Bethmann. Mme Clicquot, la duchesse d'Orléans et le Poméranien. — Relations avec

Frédéric-Guillaume IV. — Lectures ; romans français ; ouvrages allemands ; le *Faust* de Goethe. — Aménagement de Branitz. Le parc. En quoi il diffère de celui de Muskau. Le château ; le mobilier, les collections, la bibliothèque. 207

## CHAPITRE IX

### DANS LA TOURMENTE POLITIQUE

Les adversaires de Pückler ; Bœrne ; Herwegh, *les Poésies d'un vivant*; Immermann, *Münchhausen*. — Les amis ; Frédéric Fœrster, le *Retour de Pierre Schlemihl*; Laube, *la Comtesse de Châteaubriant*, Pückler et François I<sup>r</sup>; Varnhagen ; Henri Heine. Démarche de Pückler auprès de Charles Heine. — La révolution de 1848. Pückler chez le roi. Une profession de foi politique. — Au Parlement de Francfort. Le prince Félix de Lichnowsky ; sa mort ; la duchesse Dorothée de Sagan. — Pückler à Vienne. Une lettre du prince de Metternich. — Raisons de l'abstention de Pückler ..... 233

## CHAPITRE X

### LA DERNIÈRE ÉTAPE DE SEMILASSO

Voyages à Londres. — Gaspard Hauser. — Admiration pour Napoléon III ; Pückler aux Tuileries ; sa collaboration au Bois de Boulogne. — Deuils de famille. Mort de Lucie. La princesse de Pückler-Muskau. — Mort de Varnhagen. Philosophie et religion. — Ludmilla Assing et Apollonius de Maltitz. — Femmes : la « formidable » poétesse ; l'actrice Edwina Viereck ; la comtesse de Merveldt, née de Bismarck ; une femme de lettres. — Guillaume I<sup>r</sup> roi de Prusse. Relations de Pückler avec les nouveaux souverains. Les publications de Ludmilla Assing. — Pückler et Bismarck. Une lettre de Bismarck. Ferdinand Lassalle. — La guerre contre l'Autriche. Pückler à la bataille de Sadowa. La médiation française. — L'unité italienne. « Mon cher Garibaldi ». — La guerre de 1870. — Voyages en Allemagne, en Suisse, en Autriche, à Paris. Deux visites à Muskau. Nostalgie de l'Italie. — La biographie de Pück-

- ler par Ludmilla Assing. — Eugénie Marlitt. — Le testament religieux et philosophique de Pückler. — Revers de fortune et maladies. — La mort de Pückler; les obsèques. — Les héritiers..... 261

## CONCLUSION

- Leçons que Pückler donne à l'Allemagne. Son caractère. Valeur de ses idées. Ses qualités littéraires. Patriote et ami de la France. Muskau et Branitz, foyers d'art et de pensée libre..... 303



---

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON

8, rue Garancière

1928

---

VERIFICAT  
2017

VERIFICAT  
2007

VERIFICAT  
1987